This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

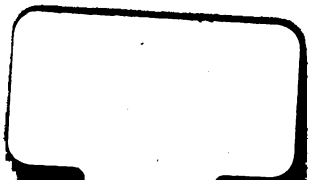
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

HBI
HW 7SFN -



Or
Mayor

M. CRISPI

CHEZ

M. DE BISMARCK

JOURNAL DE VOYAGE

(TRADUIT DE L'ITALIEN)

ROME

FORZANI ET C.ie IMPRIMEURS DU SÉNAT, ÉDITEURS

1894

Ital 701.104.10
V

HARVARD COLLEGE LIBRARY
H. NELSON GAY
RISORGIMENTO COLLECTION
COOLIDGE FUND
1931

Tous droits réservés

AVANT-PROPOS

Deux événements dont la portée peut être considérable, viennent de se produire : le retour de M. Crispi aux affaires et la réconciliation du Prince de Bismarck avec l'Empereur et Roi, son auguste souverain.

Le moment est peut-être venu de publier les pages qui suivent. Bien que se rapportant à une période dont les faits appartiennent déjà, en partie du moins, à l'histoire, elles peuvent avoir repris, ou gardé, comme on voudra, une certaine saveur d'actualité.

La politique proprement dite, les questions internationales d'aujourd'hui et d'hier, n'y tiennent sans doute pas la place que quelques-uns pourraient désirer; les points les plus intéressants des conversations que M. Crispi et le Prince de Bismarck eurent à Friedrichsruh, en 1887 et en 1888, ne s'y trouveront pas et ne pourraient s'y trouver; mais nous pensons qu'il en reste encore assez pour intéresser le lecteur. Quelques faits sont peut-être déjà connus, quelques mots déjà édités, mais il en est aussi de nouveaux; certains détails sont peut-être trop minutieux, mais nombre de gens se plaisent aux détails: les chroniques en sont faites et le journalisme en vit.

On a beaucoup écrit sur le Prince de Bismarck et sur M. Crispi. On nous les a fait voir à la tribune, dans les Conseils et séparément dans la vie privée, mais jamais, à notre connaissance, on ne les a montrés en face l'un de l'autre, dans l'intimité d'une amitié déjà ancienne. C'est ce

que nous nous proposons de faire. Là encore certains égards s'imposaient: les deux hommes d'État entre lesquels se partage notre vénération, savent que nous les avons scrupuleusement respectés.

Cette publication aura atteint son but si elle concourt, après tant d'autres, à mieux faire connaître les côtés familiers de leur génie et de leur caractère, la confiance et la cordialité de leurs rapports, la loyauté de leurs intentions sincèrement pacifiques.

Leur passé les avait dès longtemps recommandés à l'admiration de ceux qui viendront après eux, aussi bien qu'à la gratitude de leurs contemporains. Les circonstances récentes dans lesquelles le Roi d'Italie, écoutant la voix de la grande majorité de la nation, a rappelé M. Crispi à la direction des affaires, et l'Empereur allemand, comprenant les sentiments de son peuple et y conformant sa conduite, a noblement tendu la main au Prince de Bis-

marck, ont prouvé que les deux hommes d'État sont toujours vivants dans le cœur de leurs concitoyens et toujours en possession de leur confiance. Ils n'en pourront que mieux exercer l'influence modératrice et bienfaisante qu'on attend d'eux, sur les événements politiques et sociaux de cette époque troublée.

Janvier 1894.

Septembre 1887. — Le voyage est décidé.

Son Altesse a adressé au Ministre une cordiale et engageante invitation; il l'attend dans son ermitage de Friedrichsruh. Voilà dix ans qu'ils ne se sont vus.

Très peu de personnes sont dans le secret. Le Ministre désire que la nouvelle ne se répande que lorsqu'il aura franchi la frontière; et il doit, auparavant, conférer avec S. M. le Roi qui se trouve, en ce moment, à la villa royale de Monza.

Que le comte Kálnoky fasse, chaque année, visite au Chancelier allemand, personne ne s'en étonne. Tant qu'il s'agit du Prince de Bismarck et du Ministre des affaires étrangères et de la

Maison impériale, on trouve tout naturel que des ministres dirigeants d'États alliés s'abouchent entre eux; chacun reconnaît que l'on s'entend mieux dans un colloque d'une heure que par vingt notes diplomatiques: comme le disait M. de Cavour, « de vive voix, bien des difficultés s'aplanissent qui, traitées par correspondance, paraissent insurmontables ». Mais ce qui semble naturel dans un cas, ne manquera pas de paraître, aux yeux de certaines gens, singulier, étrange, anormal, extraordinaire, menaçant, dans l'autre, c'est-à-dire dès qu'il s'agit de Crispi. Il faut s'y attendre: le voyage du premier Ministre italien soulèvera des commentaires et des critiques, de la part d'une fraction de la presse italienne; quant à la presse française, elle va jeter les hauts cris. C'est inévitable.

Ce qu'il convient d'éviter, ce sont les polémiques intempestives, les discussions avant le fait; voilà pourquoi le secret est nécessaire. Il est bien gardé. Même dans l'entourage le plus immédiat du Ministre, on ne sait guère autre chose sinon qu'il part de Rome. Généralement on croit qu'il se rend à Monza pour conférer avec le Roi - ce qui est vrai; sur les affaires courantes - ce qui est inexact. D'autres insinuent

qu'il pourrait bien pousser une pointe jusqu'en Suisse, où sa famille, qui se trouve actuellement dans la Haute-Italie, devait faire un court séjour. Ce sont les malins.

M. Crispi est bien aise de revoir le Prince de Bismarck; pour plusieurs raisons, une desquelles est celle-ci: il pourra faire avoir et assurer à l'Italie, dans les conseils de la Triple Alliance, la situation qui lui revient. L'Italie a accédé, en 1882, à l'alliance conclue, en 1879, entre les Puissances centrales; elle est venue en tiers, mais non pas pour être reléguée à la troisième place. Faisant partie intégrante de la Triple Alliance, sa position doit être moralement la même que celle des autres Puissances alliées, chacune des trois y participant de la même manière, c'est-à-dire dans la mesure que l'intérêt commun requiert et les forces respectives permettent. Si l'on recherche pourquoi l'Italie semble ne pas avoir eu, jusqu'ici, dans le faisceau, une situation égale à celle de ses alliés, on découvrira peut-être que certaines hésitations de notre politique étrangère ont, dans le passé, non pas fait douter de la parfaite sincérité de nos hommes politiques, mais diminué la confiance qui doit

exister, pleine et entière, profonde et absolue, entre États alliés. En nous rapprochant des Puissances centrales, nous nous sommes quelquefois retournés pour regarder en arrière, comme pris de regrets, et nous avons, par instants, ralenti le pas. Ce fut un tort, mais il s'explique. L'orientation nouvelle donnée à la politique étrangère de l'Italie était si différente de l'ancienne, que des esprits timides et irrésolus hésitaient à s'éloigner de la France, même repoussés par elle, même lorsqu'elle venait de léser gravement nos intérêts par sa politique, même lorsqu'elle nous humiliait, par sa presse, dans notre orgueil national et nous offensait dans ce que nous avons de plus sacré et de plus cher.

La néophobie, ou, de son autre nom, le misonéïsme, est inhérente à la plupart des hommes : elle constitue un des aspects que prend la force d'inertie dans le domaine intellectuel et moral ; mais elle est surtout le propre des gens dont l'âge a dompté l'énergie, en qui les années ont amoindri l'élasticité de l'intelligence. Lombroso a expliqué ce phénomène. En MM. Depretis et Mancini persistait, quoi qu'ils en eussent, une

vieille habitude de francophilie « quand même »; à leur insu elle se dégageait de leurs actes, et faisait comprendre qu'ils ne s'aventuraient qu'à leur corps défendant sur la route que leur indiquait l'opinion publique italienne par la voix d'hommes d'État des partis les plus différents et par celle des organes les plus sérieux et les plus autorisés de la presse. La présence de M. de Robilant à la Consulta a imprimé à la politique italienne une allure plus franche, son caractère plus résolu de soldat-diplomate lui faisant aimer les situations nettes. Il appartient à M. Crispi de nous mettre au pas avec les autres. Il n'a pas conclu l'alliance; s'il avait été au pouvoir en 1881-82, peut-être n'y aurait-il pas eu lieu de la conclure, peut-être l'aurait-il stipulée autrement. Mais elle existe: telle qu'elle est, elle implique des obligations, des devoirs, que nous devons observer non seulement avec une loyauté extrême (et la loyauté de nos hommes d'État, quel que soit leur parti, ne saurait être l'objet d'un doute), mais avec l'empressement que l'on met à remplir un devoir agréable et accepté volontiers, en exigeant, en retour, que les obligations, les devoirs que nos alliés ont envers nous, soient respectés avec le même scrupule,

remplis avec le même bon vouloir et la même cordialité. Voilà, si nous ne faisons erreur, un des buts que M. Crispi se propose d'atteindre. Pour cela, il mettra à profit l'amitié qui le lie à M. de Bismarck, amitié déjà ancienne, puisqu'il est, depuis 1870, en correspondance avec le Chancelier, et qu'il le connaît personnellement depuis 1877.

La visite de M. Crispi au Prince de Bismarck ne fera naturellement que confirmer, en France, la réputation de gallophobie dont le nom de M. Crispi y est entouré. Devons-nous répéter ici que cette réputation est gratuite et fausse? En maintes circonstances, M. Crispi a eu l'occasion de manifester ses sentiments pour la France, et ces sentiments ne sont pas ceux de la haine. Il est Italien avant tout et par-dessus tout, et chaque fois qu'il y aura contraste de droits et d'intérêts entre la France et l'Italie, comme entre l'Italie et tout autre pays, il défendra les droits et les intérêts italiens et il apportera à leur défense toutes les qualités d'énergie, de dialectique, de vigueur du vieux lutteur politique qu'il est. Mais il n'a ni parti pris ni idées préconçues, et les Français lui font

un reproche de qualités qu'ils admireraient chez un des leurs. Grâce à ce je ne sais quoi de féminin qui est dans le caractère velche, on n'est guère de leurs amis qu'à la condition de leur céder, et la soumission, ou au moins la dépendance, est trop souvent une des conditions qu'ils attachent à leur faveur.

Pour en revenir à la gallophobie de M. Crispi, il hait si peu la France, que ce fut en France précisément qu'il chercha un refuge lorsque la police sarde l'eut banni du Piémont et que le séjour de Malte lui devint difficile. Il y comptait de nombreuses et bonnes relations et se proposait de s'y établir, lorsque la police impériale l'en expulsa, sans raison plausible, à la suite de l'attentat d'Orsini. Aux tristes jours, où, après Mentana, toute l'Italie patriote se déchaînait contre la France, Crispi, à la Chambre des députés, dégagea nettement la responsabilité de la partie libérale et pensante de la nation française, de celle du Gouvernement impérial. En 1877, président de la Chambre, il interrompait le député Medoro Savini, dont le langage trahissait des sentiments hostiles à la France, pour le rappeler au respect qui lui est dû. La même année, devant se rendre en Allemagne, il passait ex-

pressément par Paris pour s'y rencontrer avec Gambetta et chercher avec celui, qui était alors l'homme dirigeant, s'il n'y aurait aucun terrain de conciliation sur lequel la France et l'Allemagne pussent s'entendre. Il offrait de se faire intermédiaire, auprès du Prince de Bismarck, de toute proposition honorable dans ce sens. Et Gambetta, acceptant volontiers l'offre de Crispi, le priait de proposer le désarmement; mais, à cause de l'organisation militaire différente dans les deux pays, M. de Bismarck regardait le désarmement comme impossible à conditions égales. Enfin, Crispi professe ouvertement que la réconciliation entre les deux pays est le but le plus noble et le plus humain qu'un homme d'État digne de ce nom devrait poursuivre. Mais on ignore cela, ou plutôt on veut l'ignorer; et l'homme d'État italien reste, pour la grande masse du public français, le « gallophobe M. Crispi ». On ne lutte pas, en France moins qu'ailleurs, contre les préjugés. « Le gallophobe M. Crispi », a dit un pédant, libelliste à ses heures, dans la dédicace ironique d'un pamphlet dont il ne reste guère. Cent journalistes se sont emparés du mot et des millions de lecteurs l'ont accepté, sans se demander

s'il répondait à la réalité. Que faire à cela? Suivre son chemin, et n'en avoir cure.

On pourrait peut-être contester l'opportunité du moment choisi pour le voyage. L'Italie semble être sur le point de négocier avec la France un nouveau traité de commerce, celui de 1881, dénoncé, en décembre 1886, par MM. Depretis et Robilant, devant cesser d'être appliqué le 1er janvier 1888. Mais les pourparlers préliminaires ont démontré que l'accord est bien difficile, probablement impossible, chacune des parties contractantes se renfermant dans ses demandes et se retranchant dans ses argumentations. Le Gouvernement français dit en somme: « Remanions le tarif conventionnel, si cela vous fait plaisir; mais le total des concessions que nous pouvons vous faire ne saurait être supérieur au total des concessions que nous vous accordions par le passé ». Le Gouvernement italien riposte: « Nous avons dénoncé le traité de 1881 parce qu'il vous faisait la partie trop belle; nous ne pourrions accepter le retour à un état de choses qui a été jugé par trop défavorable pour l'Italie ». Voilà les deux plates-formes sur lesquelles on se place de

part et d'autre: et l'on risque d'y piétiner longtemps.

D'ailleurs, en admettant même que les négociateurs des deux États trouvent un terrain d'entente, le nouveau traité obtiendrait-il le vote des Chambres françaises? Personne ne le croit de bonne foi. Une convention de navigation, signée l'an dernier, n'a-t-elle pas été repoussée par elles? La majorité qui, en France, est protectionniste, protectionniste intransigeante et à outrance, n'aspire qu'à délivrer la France de ses liens conventionnels. La France, dit-on, se suffit à elle-même. Cela sera vrai pour quelque temps; mais plus tard on verra...

Ainsi donc, à ce point de vue, le voyage du Ministre à Friedrichsruh ne saurait empirer la situation; rien ne sera changé, ni en bien ni en mal, aux dispositions existantes.

27 septembre. — Départ de Rome à neuf heures du soir.

Beaucoup de monde à la gare. Plusieurs ministres, plusieurs hauts fonctionnaires, les autorités, des magistrats, un grand nombre d'amis personnels et de curieux. Le but annoncé du voyage est toujours Monza.

Quiconque a fréquenté M. Crispi sait que le secret est un des traits de son caractère, comme le silence une de ses forces. Il tient en cela de Garibaldi et de Mazzini. De même que Garibaldi, dans les circonstances graves, Crispi ne prend conseil que de lui-même; de même que Mazzini, il sait conserver un mutisme absolu sur les desseins qu'il médite ou dont il presse déjà l'exécution. Lorsque, après mûres réflexions, sa décision est prise, il ne veut plus d'objections, et pour peu qu'il en prévoie, il se tait. De là ces actes en apparence subits, ces coups et ces à-coup, qui semblent soudains parce qu'ils sont imprévus, mais qui ont été préparés, parfois de longue main, et dont la portée a été calculée à l'avance.

Un autre trait que Crispi a de commun avec Mazzini: jamais il ne se livre tout entier, avec personne. Il reste toujours en lui quelque chose d'impénétrable, et ce « quelque chose » que l'on sent de caché, est ce qui déconcerte et impose le plus. Chacun de ses collaborateurs sait ce qu'il lui est nécessaire ou utile de savoir, et ignore, le plus souvent, ce que savent les autres. Chacun d'eux tient un fil en main et tous les fils se réunissent dans la main dirigeante de Crispi.

Le Ministre voulant se tenir en rapports directs et continus avec nos représentants à l'étranger, emmène ses secrétaires, munis de tout un attirail de chancellerie. La valise de cabinet qui le renferme a son histoire: c'est celle dans laquelle le général Ménabréa, envoyé extraordinaire à Vienne, en 1866, après la guerre de Vénétie, rapporta la couronne de fer des anciens Rois lombards, devenue la couronne des Rois d'Italie.

Plusieurs télégrammes sont arrivés au dernier moment: le wagon se transforme en bureau où l'on chiffre et déchiffre jusqu'à Civitavecchia. Le Ministre, avant de se retirer pour la nuit dans son compartiment, donne encore quelques instructions...

28 septembre. — A sept heures, le Ministre paraît, frais et dispos, de charmante humeur, comme un homme qui a passé une excellente nuit. Nous longeons la Rivière du levant et la mer déferle à notre gauche.

A Gênes, à Alexandrie, les autorités viennent saluer le Ministre. Plus loin le nom de Stradella réveille le souvenir du pauvre Depretis qui vint y mourir, il y a peu de mois. Étrange et signi-

ficatif revirement de l'opinion ! Cet homme, sans lequel il semblait que l'Italie ne pût être gouvernée, qui, pendant dix ans, fut jugé indispensable au pays, et, comme tel, maintenu au pouvoir au prix de toute sorte de compromis, maintenant, dans la grande popularité qui entoure Crispi, est déjà presque oublié. On ne voit guère ce qui recommandera sa mémoire à la postérité.

Entre Stradella et Milan la conversation roule sur les dix années formant l'ère politique de Depretis. Crispi ne peut oublier que celui-ci l'a tenu systématiquement éloigné du pouvoir aussi longtemps qu'il l'a pu : il garde cependant, envers lui, l'équité qui préside d'ordinaire à ses jugements. Il est sévère pour son prédécesseur, mais on n'oserait dire qu'il soit injuste. Chacun le sent : ces dix années ont marqué, pour l'Italie, à l'intérieur et vis-à-vis de l'étranger, une période d'abaissement politique et moral. On a vu, dans le pays, s'afficher la corruption, et partout la médiocrité complaisante préférée au caractère et au talent. La politique étrangère ne s'est pas un instant élevée au niveau d'une idéalité quelconque : elle s'est faite, au jour le jour, sans but, sans dessein, sans grandeur, sans utilité. Du

reste, jamais, à aucune époque de sa vie, elle n'avait été le fort de Depretis. Il ne comprit pas Cavour : il vota, par exemple, contre la participation de la Sardaigne à l'expédition de Crimée, sans voir l'avantage que pouvait tirer un homme de génie de l'alliance avec les Puissances occidentales. Quand il arriva au pouvoir, en 1876, il énonça ce programme : « Nous avons l'amitié des Gouvernements ; nous voulons gagner celle des peuples ». Phrase vide et prudhommesque : on ne peut être l'ami de tous. Une seule bonne chose, en politique étrangère, s'est accomplie sous l'administration Depretis, la conclusion de la Triple Alliance : encore cette bonne chose s'est-elle faite assez mal, sans conviction suffisante de la part des hommes au pouvoir et sans que le pays profitât des avantages qu'il pouvait en retirer. Dans la politique intérieure et l'administration, le scepticisme de Depretis a été une force dissolvante, et la pire école pour les hommes qu'il a formés. Il s'est servi de tout instrument, bon ou mauvais, pourvu qu'il fût utile, sans établir de différence entre l'un et l'autre, acceptant le concours de qui se donnait à lui, payant celui qui était à vendre, sans aspirer à autre chose qu'à rester au pouvoir.

Désintéressé pour lui-même, de mœurs démocratiques et de goûts simples, il savait, aussi bien qu'un autre, discerner chez autrui ce qu'il y avait d'honnête ou d'immoral, mais sans faire plus de cas de ceci que de cela, et cherchant à tirer parti indifféremment des deux. Walpole italien, connaisseur du taux des consciences, il fut un habile parlementaire et un adroit manieur d'hommes plutôt qu'un véritable homme d'État.

Ceci nous amène, par une transition facile, à parler du mensonge en politique. Crispi dit en substance :

— Le mensonge, en politique, appartient à la vieille école ; c'est une arme de rebut à mettre dans l'arsenal des roueries démodées. On ne doit jamais mentir.

Quelqu'un objecte :

— Mais il y a les grands mensonges, les mensonges nécessaires, les mensonges sublimes... le mensonge qui sauve l'honneur d'une femme, qui résout une situation délicate, qui décide du sort d'un peuple...

Le Ministre écoute et dit de nouveau :

— On ne doit jamais mentir.

— Mais en présence d'une demande indiscrète, ou captieuse, comment se tirer d'affaire ?

— On se tait.

Quelqu'un de nous rappelle au Ministre qu'on lui attribue généralement un de ces sublimes « déguisements de la vérité », par lesquels on décide du sort d'un peuple. Selon la légende, adoptée et confirmée par quelque historien, M. Crispi aurait, en 1860, déterminé Garibaldi, hésitant, à entreprendre l'expédition qui l'a rendu immortel et à s'embarquer pour la Sicile, en modifiant un télégramme que Nicolas Fabrizi lui envoyait de Malte et d'après lequel la révolution sicilienne était désormais vaincue et l'expédition projetée devenait inutile.

Le Ministre répond qu'il a, en effet, interprété à sa guise un télégramme chiffré et peu compréhensible de Fabrizi, mais non pas altéré la vérité. Fabrizi, à Malte, était mal informé. Les nouvelles que Crispi recevait directement de son île natale étaient plus sûres. Or il savait par ses correspondants que la révolution, momentanément étouffée à Palerme, se maintenait dans les provinces. L'ayant préparée, il connaissait les éléments et les ressources dont elle

disposait; il savait qu'un coup de main hardi et héroïque en aurait décuplé les forces là où elle résistait encore, l'aurait ravivée là où elle semblait éteinte.

On remarque l'étrange coïncidence qui a fait accuser le prince de Bismarck, avec tout aussi peu de raison, d'avoir altéré les termes du fameux télégramme d'Ems et déterminé, par là, la guerre de France.

Les fonds qui doivent servir pour le voyage sont répartis entre ceux qui accompagnent le Ministre. Chacun en a sa part. Le Ministre rappelle un conseil sage et pratique de Mazzini:

— Ne mettez jamais tout votre argent dans la même poche ou dans le même sac. C'est ce que les Français, ajoute-t-il, expriment par le proverbe connu: « Il ne faut pas mettre tous ses œufs dans le même panier ». Sagesse de paysan, mais bonne et utile à tous.

A ce sujet, une anecdote qui remonte au temps où, expulsé de France après l'attentat d'Orsini, Crispi ne pouvait y remettre les pieds sans crainte d'être arrêté.

Devant se rendre de Londres en Italie, plutôt que de passer par la Belgique et par l'Allema-

gne, ce qui l'eût obligé à un détour long et dispendieux, il résolut de traverser Paris, au risque d'être reconnu. Arrivé, sans encombres, à la gare du Nord, il monta en fiacre pour se faire conduire à la gare de Lyon. Là, pressé par l'heure, il descend de voiture oubliant un sac de voyage sur la banquette. Ce sac contenait un millier de francs, ce qui, à l'époque, constituait pour lui une grosse somme. Heureusement il avait, suivant le précepte de Mazzini, divisé son argent et possédait en poche une somme égale. Réclamer, courir après son cocher, c'était attirer l'attention et se trahir. Il se résigna et partit.

Milan. A peine descendu à l'hôtel, le Ministre repart pour Monza, où S. M. le Roi l'attend et où il reste à dîner. Une voiture de Cour le reconduit en ville vers dix heures.

29 septembre. — Ce matin encore, le Ministre est allé à Monza. Il en revient pour le déjeuner.

Il est décidé que nous partirons ce soir, à huit heures, par la ligne du Gothard.

Télégraphié au comte de Launay, notre

ambassadeur à Berlin, pour l'en informer. De Launay est en rapports suivis avec le comte Herbert de Bismarck, à Berlin, et, par son entremise, avec le Chancelier, à Friedrichsruh.

Le secret persiste. On sait que le Ministre repart ce soir, mais on suppose qu'il rentre à la capitale. L'agence Stefani annonce que demain Son Excellence sera de nouveau à Rome et indique l'heure de l'arrivée.

Le Ministre a fait arrêter un wagon qui restera à sa disposition pendant huit jours, et se compose d'un compartiment-lit, d'un salon central pour les secrétaires, d'une terrasse fermée pour le bagage et la suite. Le Ministre emmène son valet de chambre et un huissier de la Consulta, le mieux stylé, le dépositaire des grandes traditions des antichambres. Cet huissier a été au Congrès de Berlin et par sa gravité et sa correction rendrait des points à Kadernoschka, l'huissier du Congrès de Vienne, formé par le prince de Metternich lui-même, longtemps fameux, aujourd'hui légendaire au Ballplatz.

Télégraphié à Rome pour que la réception hebdomadaire du corps diplomatique soit remise et que MM. les diplomates en soient avertis.

En partant ce soir, jeudi, et en couchant demain à Francfort pour repartir après-demain matin, nous arriverons à Friedrichsruh samedi soir. Le Ministre se demande si sa présence à Friedrichsruh un dimanche ne dérangera pas les habitudes du Prince et de sa famille. Nous savons le Prince croyant; nous nous souvenons qu'avant de partir pour la campagne de 1870, il voulut recevoir la communion; que, pendant la guerre, il aimait à reposer son esprit par des lectures religieuses; qu'il a souvent parlé, en termes élevés, des secours qu'il trouve dans la religion, des forces qu'il y puise pour supporter le lourd fardeau de responsabilités dont la Providence a chargé ses épaules. Nous savons que la Princesse est un esprit sincèrement religieux et chrétien... Et nous nous demandons si nous ne gênerons pas,un dimanche. En ce cas, nous pourrions nous arrêter à Francfort ou modifier autrement notre itinéraire.

Les télégrammes de nos représentants à l'étranger seront jusqu'à nouvel ordre adressés, sous le nom d'un des secrétaires, au consulat italien de Francfort.

Il pleut tout le jour.

Départ à huit heures. Peu de monde à la gare: assez cependant pour que le bruit du départ du Ministre pour une destination inconnue, mais qui n'est plus celle de Rome, puisse commencer à se répandre dès ce soir.

30 septembre, vendredi. — Il a plu toute la nuit.

A Lucerne excellent lait, un des aliments préférés du Ministre.

A Bâle, arrêt non prévu. Par suite d'une erreur, au lieu de nous diriger sur Francfort selon l'itinéraire établi, c'est-à-dire par la ligne badoise, qui est la plus courte, il nous faudra suivre la ligne alsacienne. Par Fribourg, Carlsruhe et Mannheim nous serions arrivés à Francfort vers midi; par Mulhouse, Strasbourg et Mayence nous n'y serons qu'à la nuit.

Le Ministre prend très philosophiquement son parti de ce contretemps et descend de wagon pour se promener sur le quai. Son passage a été signalé le long de la ligne et le personnel du chemin de fer en est informé. Les employés le saluent militairement. Mais les voyageurs qui partent et arrivent n'ont pas l'air de se douter de la présence du Ministre italien.

Nous causons.

Le discours tombe sur M. Floquet, le président de la Chambre des députés française. Pendant son exil à Paris, Crispi, qui s'occupa, là aussi, de jurisprudence, le connut jeune avocat, petit stagiaire, débutant au barreau. C'était alors un esprit éveillé, hardi, prime-sautier, gamin, auquel on eût été bien embarrassé de prédire ses hautes destinées actuelles. Il est vrai que si quelqu'un eût dit que le pauvre avocat sicilien, alors exilé, qui répondait au nom de Crispi, serait un jour premier Ministre d'un royaume d'Italie qu'il aurait contribué à créer, il eût risqué d'être envoyé à Charenton.

Quelqu'un met en regard du jeune avocat d'alors le Président actuel de la Chambre française sur son siège présidentiel, avec son air de vieux conventionnel, portant haut la tête, sa blanche chevelure rejetée en arrière, le coloris frais, l'air content de lui-même, toujours prompt à la réplique, spirituel, brillant et en même temps mesuré et courtois.

On parle de la manière dont M. Floquet sortit de l'obscurité. Un acte de mal-appris, en présence de deux hauts personnages qu'il offensait également, a plus fait, pour sa renommée et pour

sa fortune, que, pour d'autres, une vie entière consacrée au travail. A quoi tient, en France, la célébrité ! Un bon mot, un cri, spirituel ou imprudent, suffit à placer un homme en vue et à lui ouvrir la voie du succès. Jules Ferry serait-il devenu ce qu'il a été, s'il n'avait donné à un pamphlet le titre connu, agrémenté de deux « à peu près » : *Les comptes fantastiques d'Haussmann ?* Floquet aurait-il atteint sa haute situation actuelle s'il n'avait proféré, en 1867, le cri de : « Vive la Pologne, Monsieur ! » en présence de l'Empereur de Russie et de l'Empereur des Français ?

Un sujet en amène un autre.

— Les journaux français vont être, pendant quelques jours, amusants à lire...

— Nous fournissons de la copie aux journalistes... Ils ne nous en auront aucune reconnaissance...

Toujours nous promenant, on cause de la gallophobie attribuée au Ministre.

Il nous dit :

— Pourquoi serais-je gallophobe ? J'ai rencontré, à Paris, des gens fort aimables, pleins

de cœur, de bons pères de famille, d'honnêtes commerçants, des magistrats intègres, des amis dévoués et fidèles... Un Italien se trouve certainement mieux à Paris qu'à Londres. La vie y est plus facile, la société plus ouverte, les gens plus confiants... Le Français a beaucoup de qualités, des qualités très estimables... J'ai connu et fréquenté des familles très unies, très vertueuses... La bourgeoisie française est éclairée, laborieuse, économe... J'y avais d'excellentes relations. J'en ai conservé quelques-unes... J'en ai contracté d'autres plus récemment, lorsque j'allai, en 1885, plaider, dans l'affaire du *Solunto,* devant la Cour d'appel d'Aix. Je ne puis assez me louer des rapports que j'eus, à cette occasion, avec les magistrats et les avocats avec lesquels je me suis trouvé en contact... Il faut ne pas me connaître pour croire que je nourris des haines ou des rancunes... Rien n'est plus impolitique... Ma gallophobie n'est qu'une légende. Mais les légendes sont tenaces; elles persistent lorsque l'histoire même est oubliée. On n'y peut rien.

Quelqu'un de nous constate que plus d'un grand Italien aurait mérité le surnom de gallo-

phobe : Machiavelli, le pape Jules II, Emmanuel-Philibert, l'auteur du *Misogallo*, Victor Alfieri...

Quelqu'un autre remarque :

— C'est le fait du voisinage. Il en est entre peuples comme entre particuliers : pour peu qu'on ait le caractère mal fait, on vit difficilement d'accord avec ses voisins... Il y a trop de contacts, partant trop d'occasions de froissements... Le mur mitoyen...

— Les Français ne sont pas de bons voisins. Leur politique est souvent tracassière et vexatoire. « Inquieti homines », dit Ammien Marcelin. Et Joseph de Maistre : « Toujours la France agitera le monde... ».

Nous repartons vers midi. Aucun de nous ne connaît le pays de l'Empire, *das Reichsland,* sauf le Ministre, qui l'a traversé, nous ne savons en quelle année, sur la fin de l'Empire. Il lui arriva même, en passant par Strasbourg, une assez désagréable aventure. Il portait, alors, toute la barbe, ce qui lui donnait une certaine ressemblance avec Mazzini, dont le signalement était connu de tous les agents de la police impériale. Il fut pris pour Mazzini et arrêté. Heureusement, il avait dépouillé le vieil homme, con-

quis une position parlementaire : les soupçons à son égard s'étaient calmés. Il avait rompu, non sans éclat, avec le parti mazzinien. L'erreur fut vite reconnue, et lui relâché.

Que ne dirait-on pas, à Paris, si l'on savait que Crispi traverse, en ce moment, les pays annexés? Il serait intéressant de les visiter, ces pays, et d'y constater le progrès des sympathies pour l'Allemagne. Car le temps ne peut manquer de faire son œuvre ; et même rapidement, à cause des affinités de race, de mœurs, de coutumes, de langue... M. de Bismarck expliqua, jadis, assez ingénieusement, l'attachement que montrèrent les Alsaciens pour la France, dans les premières années de leur réunion à l'Allemagne. « Toutes les qualités qui distinguent les Allemands des Français se retrouvent à un haut degré chez les Alsaciens, en sorte que la population de ce pays d'Alsace, sous le rapport de la capacité et de l'amour de l'ordre, formait, sans exagération, une sorte d'aristocratie en France: c'était elle qui donnait les employés les plus capables, les serviteurs les plus sûrs, les remplaçants militaires, les gendarmes, les fonctionnaires. Le nombre des Alsaciens employés dans

le service de l'État dépassait de beaucoup le chiffre proportionnel de population. Il y avait ainsi un million et demi d'Allemands qui se trouvaient à même de tirer parti, et cela très positivement, de tous les avantages distinctifs d'un Allemand, au milieu d'un peuple qui possède d'autres avantages, mais non pas précisément ceux-là... Ils avaient donc une sorte de position privilégiée en France ».

Le Ministre rappelle quelques plaisanteries qui avaient cours, il y a quelque trente ans, sur les Alsaciens, en France. Le *Charivari*, le *Journal amusant*, les vaudevillistes se moquaient d'eux, de leur prétendue ingénuité, de leur langage, de leur prononciation...

Deux siècles et plus de domination française n'ont pas sensiblement modifié, semble-t-il, le caractère foncièrement allemand de ce pays d'Alsace et de ses populations. Nous n'en voyons certainement que peu de chose, emportés, comme nous le sommes, par la vapeur; mais ce que nous apercevons, l'aspect du pays, le genre de vêtements, le type des gens qui montent en wagon ou en descendent, les victuailles qu'on offre aux voyageurs dans les gares, tout tend

à montrer que ces pays sont allemands et bien allemands et allemands de toute manière.

Les soldats fraient avec la population; des étudiants vont bras dessus bras dessous avec des officiers... Pareille chose se serait-elle vue à Milan, avant 1859; à Venise, avant 1866?

Un fragment de Montesquieu nous revient à l'esprit: « Les princes (les États) sont gouvernés par la force: ils peuvent continuellement forcer ou être forcés. De là il suit que les traités qu'ils ont faits par force sont aussi obligatoires que ceux qu'ils auraient faits de bon gré... Un prince, qui est toujours dans cet état dans lequel il force ou il est forcé, ne peut pas se plaindre d'un traité qu'on lui a fait faire par violence. C'est comme s'il se plaignait de son état naturel, c'est comme s'il voulait être prince à l'égard des autres princes et que les autres princes fussent citoyens à son égard; c'est-à-dire choquer la nature des choses ».

La pluie cesse, le temps se relève et s'éclaircit un peu; mais le ciel reste gris, nuageux, menaçant.

Dans notre salon roulant, on fume et travaille.

Le Ministre ne fume pas; il n'a jamais fumé, sauf, pendant la campagne des Mille, quelques cigares pour tromper la longueur des marches, timides essais qui ne lui réussirent pas. Mais il permet qu'on fume autour de lui. Il lit, travaille, réfléchit.

Nous arrivons, vers la nuit, à Francfort.

La nouvelle du voyage de Crispi y est déjà connue. Une foule compacte a envahi la gare et stationne au dehors. Le consul, M. Othon de Neufville, est absent et l'arrivée de Crispi a été trop subite pour qu'il en fût informé à temps. Mais son frère, M. A. de Neufville, avec le personnel du consulat, se trouve à la gare, et sa voiture est mise à la disposition du Ministre.

A la sortie, la foule s'écarte respectueusement.

Au moment où nous descendons de wagon, un personnage se présente et exhibe une carte. C'est un *Baurath*, un fonctionnaire de l'Administration des chemins de fer, qui a reçu, de Berlin, l'ordre de mettre un wagon-salon à notre disposition et qui attend nos ordres. Le Ministre remercie de cette gracieuse attention,

mais il décline l'offre qui lui est faite. Nous voyagerons dans notre voiture.

Parmi les télégrammes reçus pour nous dans les vingt-quatre heures, s'en trouve un du comte de Launay qui souhaite la bienvenue à Crispi sur la terre allemande et dans son district diplomatique. L'ambassadeur apprend au Ministre qu'il nous rejoindra à Friedrichsruh, où le Prince l'a invité à se rendre.

Un autre télégramme du comte de Launay nous fait connaître les usages de Friedrichsruh, en fait d'habillement: chapeau mou de campagne; redingote l'après-midi et le soir. On ne met pas l'habit pour le dîner.

Un troisième télégramme nous apprend que nous pouvons, sans scrupule, arriver à Friedrichsruh le samedi soir et y passer le dimanche. Nous y serons attendus pour le souper. De Francfort, un train ordinaire accéléré nous conduira, demain, à Lunebourg. De là, un train spécial nous permettra d'arriver à Büchen, pour la coïncidence du direct Berlin-Hambourg. Dans ce dernier voyagera le comte Herbert de Bismarck, avec qui nous nous rencontrerons, par conséquent, à Büchen.

Un appartement a été arrêté pour le Ministre au *Francfurter-Hof*. Le salon sert aussi de salle à manger. Nous y trouvons le couvert mis.

On parle, à table, de notre consul général, dont on fait l'éloge. M. de Neufville doit descendre d'une ancienne famille française calviniste, émigrée en Allemagne après la révocation de l'édit de Nantes. Un Neufville eut une charge d'État sous Henri IV.

Le Ministre commente l'acte déloyal et impolitique commis par Louis XIV, sous la pression de Mme de Maintenon et du jésuite Le Tellier, en révoquant l'édit de tolérance du plus grand roi de la dynastie des Bourbons. Il en fait remarquer les conséquences funestes pour la France, à laquelle la révocation de l'édit de Nantes a fait perdre une véritable élite intellectuelle et morale; car ceux qui prirent, en 1685, le chemin de l'exil, représentaient une partie pensante, raisonnante et agissante de la nation. C'étaient nécessairement des esprits cultivés et de forts caractères. Sans compter que, parmi ces bons citoyens, il y avait les meilleurs fabricants de France, qui enrichirent l'Allemagne de leur in-

dustrie. Quelqu'un remarque que les descendants de ces émigrés sont devenus plus Allemands, si possible, que les Allemands eux-mêmes, témoins les Ancillon, les Dubois-Raymond, les Verdy du Vernoy, et tant d'autres.

Le Ministre, qui est en veine de réminiscences historiques, rappelle cet autre acte cruel et néfaste d'intolérance religieuse: l'expulsion des Israélites d'Espagne. Après six siècles, l'Espagne s'en ressent encore; elle s'en ressentira peut-être toujours: elle s'est privée d'un élément actif et doué de qualités essentiellement pratiques...

Vers la même époque, les Juifs furent aussi chassés de la Sicile. Ceux qui, pour se soustraire à ce sort, embrassèrent le Christianisme, n'en furent pas moins obligés d'avouer leur origine en portant comme distinctif un mantenu vert, avec une croix sur l'épaule. Tant de soumission ne désarma pas leurs persécuteurs... Une année vint où, le jour de l'Immacolata, le peuple les massacra.

On parle ensuite des Israélites du Levant, en grande partie d'origine espagnole ou portugaise, de leur dialecte hispano-hébraïque, etc.

Le Ministre parle encore de la Sicile. La Révolution qui chassa la maison d'Anjou, amena les princes d'Aragon, et ne fit, en somme, que substituer une tyrannie à une autre. Il en a été, il en sera de même de la plupart des révolutions...

La Sicile a toujours été jalouse de ses anciennes franchises et institutions constitutionnelles et parlementaires. Aux jours de colère, le peuple de Palerme a renversé bien des statues, mais il en a toujours respecté une, celle de Charles-Quint sur la place Bologni. Pourquoi? L'Empereur est représenté la main tendue, dans l'acte où il prête serment à la constitution...

Les télégrammes reçus du comte de Launay rappellent l'attention sur notre ambassadeur, le doyen de la carrière diplomatique italienne et le doyen des représentants étrangers à Berlin, où, en deux fois, il a résidé plus de trente et un ans - de 1853 à 1864 et de 1867 à ce jour. Il appartient à une famille conservatrice de la Savoie; en 1849, son père fut, en Piémont, président d'un cabinet de réaction qui ne dura que quelques semaines, et dut se retirer en présence de l'animadversion publique. Lors du *Kulturkampf,* la position du Comte à Berlin fut quelque

peu ébranlée. En 1877, à Gastein, le prince de Bismarck disait M. de Launay « clérical en diable »; il aurait peut-être vu avec plaisir le Gouvernement italien lui donner un remplaçant. Depuis lors, les choses ont changé et M. de Launay, rentré en faveur, est aujourd'hui *persona grata*, et même *gratissima*.

On parle « décorations », à propos de la rosette qui ornait la boutonnière d'un membre du Consulat. L'habitude du ruban, chez les civils, est beaucoup moins répandue en Allemagne qu'en France.

Quelqu'un remarque que si, en Italie, la faiblesse du ruban n'existe pas, nous avons, par contre, celle des titres. Nous ne portons rien à la boutonnière, mais les appellations de chevalier, commandeur, etc. sont d'ordre courant... Dans certaines parties de l'Italie les jeunes gens ne font leurs études universitaires que pour acquérir le titre d'avocat, après quoi ils ferment à jamais Pandectes et Digeste. Les Allemands nous ressemblent - ou nous leur ressemblons - par ce petit côté de la vanité humaine. On est, en Allemagne, « conseiller » de ceci ou de cela, de constructions ou d'architecture,

« conseiller intime », « conseiller intime actuel », etc.; on y tient au titre de « docteur »...

Le ruban rouge, en France, a son utilité. Il attire encore de la considération sur celui qui le porte; aussi les ordres étrangers les plus recherchés sont-ils ceux dont le ruban se rapproche, par la couleur, de celui de la légion d'honneur, et peut faire illusion. L'huissier d'administration, le douanier, le facteur, l'employé du chemin de fer témoignent plus d'égards au légionnaire qu'au *pékin* non décoré.

Peu après le dîner, le Ministre se retire, laissant ses secrétaires aux prises avec les chiffres.

1er octobre, samedi. — Avalanche de télégrammes. Lever avant le jour. Travail à la lumière. Le temps est humide et froid.

Départ vers neuf heures. Il pleut.

La campagne est couverte de brume. Oh! nos belles journées ensoleillées de septembre et d'octobre, à Rome et à Naples!

Le Ministre est plus grave et concentré qu'à l'ordinaire. Il parle peu et réfléchit, prend de temps à autre en main un livre, lit quelques

lignes et dépose le volume pour se renfermer de nouveau dans ses pensées.

Parmi les livres qu'il a pris, un peu au hasard, à la dernière heure, dans sa bibliothèque, se trouve un classique latin: Suétone. Pourquoi pas un classique ancien? Catherine II écrivait à Grimm: «... Les modernes se devraient nourrir l'âme de la lecture des anciens: cela les fortifierait, et soutiendrait les qualités nécessaires pour faire les grandes choses. Voulez-vous savoir ce que le général Zoubof et moi faisions, cet été, au bruit du canon, à Tzarskoé-Sélo, dans les heures de loisir? Eh bien, voici notre secret livré: nous traduisions un tome de Plutarque en russe... Rien de plus calmant, de plus rassérénant, de plus bienfaisant, dans les luttes et les épreuves de la vie, que la lecture des anciens ». Pourquoi pas Suétone? Une des dépêches les plus connues du prince Gortchakoff cite ingénieusement un morceau éloquent de cet auteur sur la distinction à établir entre la liberté et l'anarchie.

Quelques autres volumes nous accompagnent, achetés au moment du départ - pour la plupart livres français sur l'Allemagne, qui prétendent

faire connaître ce pays et cherchent, de parti pris, à défigurer tout ce qui est allemand.

Déjeuner en wagon, chemin faisant.

Le Ministre cause du Corps diplomatique italien, qui compte d'excellents éléments. Il se plaint cependant que, dans certaines circonstances, quelques-uns de nos diplomates ne se soient pas montrés à la hauteur des traditions diplomatiques italiennes. Peut-être, alors, la direction était-elle faible et insuffisante. Il ne comprend pas l'inertie montrée au Congrès de Berlin. La politique des mains nettes - *Hands off* - n'est bonne que si elle est pratiquée par tous. Mais renoncer à sa part de gâteau, lorsque chacun met la main au plat, est d'un sot désintéressement. Or, du Congrès de Berlin tout le monde revint avec quelque chose dans sa besace: l'Autriche-Hongrie avec l'autorisation d'occuper deux provinces slaves de la Turquie, l'Angleterre avec Chypre, la France avec la perspective du protectorat sur la Tunisie... Dans son voyage de l'année précédente (1877) à Paris, Londres, Berlin, Gastein et Vienne, Crispi avait pu se convaincre par ses colloques avec lord

Derby et le prince de Bismarck, que l'Europe reconnaissait à l'Italie, dans les remaniements territoriaux qui devaient être la conséquence de la guerre turco-russe, un droit à une compensation, et, cette compensation, elle l'offrait même...

Malheureusement, ajoute-t-il, nos successeurs n'ont pas su profiter de ces dispositions... Ils ont tous gâté... L'Italie a perdu, par leur faute, une occasion unique...

Le souvenir du Congrès de Berlin ne permet pas à Crispi d'avoir, au point de vue diplomatique, une grande considération pour le comte Corti, qui, en sa qualité de ministre des affaires étrangères, y représenta l'Italie.

On rappelle que le comte de Cavour professait beaucoup d'estime pour Corti, alors secrétaire de légation à Londres. Il le regardait comme très capable.

Le Ministre se tait; mais il est facile d'interpréter son silence, qui semble vouloir dire: Tel démontre du talent dans sa jeunesse qui passe plus tard au rang des médiocres. Les forts en thème font souvent les fruits secs et les ratés.

Il est certain que le développement, la ma-

turité et le déclin des aptitudes, sont choses singulièrement mystérieuses et dépendent de circonstances sans nombre, et quelquefois impondérables, en nous et hors de nous.

Cassel éveille le souvenir de Napoléon III. Wilhelmshöhe, l'ancienne et célèbre résidence des électeurs de Hesse, qui fut le lieu de captivité de l'Empereur des Français depuis Sédan jusqu'à la paix, se trouve à une heure de la capitale de l'ancienne Hesse électorale. Le Ministre juge Napoléon III avec sévérité, tout en reconnaissant que la France atteignit, sous son règne, un degré de prospérité remarquable.

A cette occasion Crispi raconte un épisode inédit de sa vie à Paris, sous le second Empire.

Il était en correspondance suivie avec Mazzini, alors à Londres.

Quelque temps avant le baptême du Prince impérial, un ouvrier du faubourg Saint-Antoine écrivit à Mazzini pour lui communiquer un plan qu'il se proposait de mettre à exécution si le grand agitateur l'y aidait, - plan véritablement

infernal. Il ne s'agissait, ni plus ni moins, que de faire sauter l'église de Notre-Dame pendant la cérémonie, au moyen de matières explosibles qui auraient été introduites dans des galeries souterraines, égouts ou autres, dont il affirmait l'existence au-dessous de l'église.

Fort heureusement, le projet n'eut pas même un commencement d'exécution. Mazzini s'adressa à Crispi pour le charger de sonder l'ouvrier en question. Crispi se rendit chez celui-ci et trouva, à un cinquième étage, un homme d'aspect honnête et rangé, dans un logis modeste mais propre et relativement confortable. L'ouvrier raisonna son plan, en homme posé et réfléchi.

— Ce n'était donc pas un exalté ?

— Il n'en avait pas l'air.

— Ce pouvait être un agent provocateur...

— Peut-être !... En ce cas, il en fut pour sa peine.

Les souvenirs de la vie de conspirateur de Crispi nous intéressent et il se plaît à les évoquer. Ce genre d'existence lui a enseigné bien des choses. Il télégraphiait un jour, à un de nos ambassadeurs : « Permettez à un vieux conspirateur d'apprendre à un vieux diplomate

que, etc. » [1]. En 1848 et 1849, faisant partie du Gouvernement révolutionnaire sicilien, il eut la direction du service de défense de la ville de Palerme, des barricades, de la fabrication des engins de guerre populaires, etc. Il y acquit de l'expérience, dont il profita en 1859 et 1860. A cette dernière époque, parcourant la Sicile sous un faux nom et préparant la révolution que l'expédition de Garibaldi devait seconder, il enseignait, de ville en ville, aux conjurés, l'art de la guerre des rues...

Après-midi grise et pluvieuse.

Le fonctionnaire de l'Administration des chemins de fer mis à la disposition du Ministre ne manque pas, à chaque arrêt, de se présenter pour savoir si Son Excellence n'a pas d'ordres à lui donner.

De Lunebourg, où nous arrivons à la tombée

[1] Dans le discours-programme prononcé à Turin, le 27 octobre de la même année 1887, M. Crispi s'exprima ainsi : « On a prétendu que nous avons « conspiré », à Friedrichsruh. Cela peut être ; à moi, vieux conspirateur, le mot ne cause aucune inquiétude... Mais nous avons conspiré pour la paix ».

de la nuit, un train spécial nous conduit, en une demi-heure, à Büchen.

Là, nous descendons pendant les manœuvres nécessaires pour amener notre wagon sur la ligne Berlin-Hambourg. Une salle d'attente est mise à la disposition du Ministre.

Beaucoup de monde dans la petite gare. Le Ministre est l'objet d'une curiosité sympathique. Les gens se découvrent sur son passage. On entend quelques cris de *Viva l'Italia! Viva Crispi!*

Arrive le train direct de Berlin.

Dès qu'il s'arrête, la foule s'ouvre et fait large. Deux messieurs, en tenue de voyage, se dirigent rapidement vers la gare. Le premier, jeune, grand, fort, d'allures militaires, demande, d'une voix haute, où est Son Excellence M. Crispi. C'est le comte Herbert de Bismarck. Il vient vers le Ministre, se découvre, lui serre la main, lui demande des nouvelles de sa santé, de son voyage, etc. Pendant ce temps, le comte de Pourtalès, conseiller de Légation, qui accompagne le comte de Bismarck, vient à nous. Après quelques instants, les deux Ministres se présentent réciproquement leur suite. Mais il est temps de

partir. Le Ministre invite le comte de Bismarck à monter dans son wagon.

En quarante minutes on arrive à Friedrichsruh. Le train ralentit sa marche, le comte de Bismarck met la tête à la portière.

— Voici mon père! dit-il. Je savais bien qu'il viendrait à la rencontre de Votre Excellence si sa santé le lui permettait.

— Comment! exclame Crispi, Son Altesse a voulu se déranger?...

Au moment où le train s'arrête, le Prince s'avance vers notre voiture. Il y a foule tout autour: la petite population de Friedrichsruh, de nombreux curieux venus de Hambourg, des voyageurs qui descendent de wagon... La scène est éclairée par des torches et des flambeaux. Droit, imposant par sa forte carrure et sa haute taille, vêtu d'une houppelande sombre, coiffé d'un chapeau noir à larges bords, le Prince est souriant. Il se découvre. Tous les assistants font de même. Crispi descend du wagon. Les deux hommes d'État se serrent la main et échangent quelques phrases relatives au voyage, à leur santé, au plaisir réciproque qu'ils éprouvent de se revoir, etc. Le Ministre demande avec empressement des nouvelles de la Princesse.

Vient ensuite la présentation sommaire des suites respectives. Après quoi le Prince et M. Crispi s'acheminent, en se donnant le bras, vers la sortie de la gare.

Un triple *Hoch!* est poussé par la foule qui stationne sur le quai et par les voyageurs du train qui se sont mis aux portières. Le vivat est répété pendant que le train s'éloigne. On entend aussi des *Viva Crispi! Viva l'Italia! Viva il Ministro italiano!*

Le Prince dit au Ministre:

— On voulait tirer des feux d'artifice en l'honneur de Votre Excellence, mais je crains que la pluie n'ait mouillé les poudres... Friedrichsruh n'est qu'un très petit village... On vous y fêtera surtout par le cœur.

Le Chancelier et le Ministre montent dans une calèche; nous suivons dans d'autres voitures.

L'habitation du Prince n'est qu'à quelques pas de la gare. L'obscurité empêche d'en distinguer l'extérieur. On entre par une porte sans perron: en face un corridor; à droite une petite antichambre, où des valets enlèvent aux visiteurs leurs paletots, fourrures, *plaids*, chapeaux;

une seconde antichambre plus vaste, et ensuite les salons, dans le premier desquels la Princesse attend le Ministre.

Après les salutations de bienvenue, les présentations sont renouvelées et il y a pour chacun, de la part des maîtres de la maison, une phrase aimable.

Nous faisons ainsi la connaissance du Dr von Rottenburg et du Dr Schweninger, qui accompagnaient tout à l'heure Son Altesse à la gare et sont ses hôtes assidus. Le Dr von Rottenburg, rapporteur de la Chancellerie impériale et fonctionnaire hors ligne, a le type germanique blond et grave; le Dr Schweninger, le célèbre médecin qui jouit de toute la confiance du Prince, a l'air plutôt italien qu'allemand, brun de cheveux et de barbe, vif, enjoué, jeune encore...

Après quelques minutes on annonce que le souper est servi et nous passons à la salle à manger. M. Crispi, qui a offert son bras à la Princesse, prend place entre elle et le Prince.

La conversation ne tarde pas à devenir animée. Son Altesse paraît en très bonne santé et d'excellente humeur. La Princesse est un peu souffrante, mais n'en prend pas moins part à

la conversation. Son aspect indique la bonté. Ce que nous savons d'elle, de son dévouement absolu à son mari, de l'assistance et du concours qu'elle n'a cessé de lui prêter dans toutes les circonstances de la vie, nous pénètre de respect et d'admiration. On a dit qu'elle avait été « la joie et la lumière, la consolation et le repos » de sa maison. Peu de femmes, assurément, ont compris comme elle le rôle de la compagne d'un homme d'État et d'un homme de génie.

Le Chancelier et le Ministre évoquent des souvenirs communs. Ils parlent de leur dernière rencontre, à Gastein, en 1877. M. Crispi était alors président de la Chambre des députés et l'un des hommes les plus en vue de la Gauche, arrivée au pouvoir l'année précédente. Il avait, à cette occasion, refusé le portefeuille que lui offrait M. Depretis, et répété peut-être le mot déjà dit une fois :

— Je m'appelle « demain ».

Les deux hommes d'État échangent quelques considérations mélancoliques sur le cours rapide des années.

— Les bien remplir, dit le Prince, c'est l'important.

Son Altesse demande avec un respectueux intérêt des nouvelles de nos Souverains. Il professe pour notre Roi, bon, loyal et courageux, et pour notre Reine, aimable, belle, gracieuse, génialement intellectuelle, une grande admiration.

Il demande ensuite:

— Et le général Cucchi, comment se porte-t-il?

Le Chancelier veut parler du député Francesco Cucchi [1], un des vaillants compagnons d'armes de Garibaldi et de Crispi dans la campagne des Mille. Il l'a connu en 1870-71, pendant la guerre de France, dont Cucchi suivit les phases attaché à l'État-major général allemand, auprès duquel il représentait, dans une situation non officielle mais bien définie, la Gauche parlementaire italienne.

Quelques mots d'explication sont peut-être nécessaires.

[1] Aujourd'hui sénateur.

Les sympathies de la Droite italienne, exception faite de quelques personnalités isolées, étant pour la France et la Dynastie Impériale, le Gouvernement prussien avait, depuis quelques années, jugé prudent de nouer des rapports avec la Gauche, qui était alors l'Opposition. En 1866, le comte d'Usedom, ministre de Prusse à Florence, entretenait des relations cordiales avec quelques-uns des chefs du parti d'action italien. Au début de la guerre de 1870-71, on put craindre, en Allemagne, que l'Italie ne fût entraînée par les sympathies que le Chef de l'État et la plupart des hommes qui détenaient le pouvoir, nourrissaient pour la France. On se rappelle les premiers mots adressés par Victor-Emmanuel à l'empereur Guillaume, lors de sa visite à Berlin, en 1873: « Je dois avouer à V. M. que je fus, en 1870, sur le point de prendre les armes contre Elle ». — « Je le savais, répondit amicalement l'Empereur ». En effet, on connaissait plus ou moins vaguement les échanges d'idées qui avaient eu lieu, depuis quelques mois, entre Paris, Florence et Vienne, en vue d'une alliance. Le Cabinet de Berlin voulut donc, dès les débuts de la guerre, se tenir en rapports suivis avec la Gauche, avec qui faisait cause commune le mi-

nistre Sella et qui devait agir en sens contraire aux tendances du parti au pouvoir. Il envoya, pour cela, à Florence un des fonctionnaires du Ministère des affaires étrangères, le baron de Holstein, tandis que, de son côté, la Gauche italienne se faisait représenter au quartier-général allemand par le député Cucchi.

M. Crispi rectifie l'appellation de « général » donnée à son ami, qui a été, il est vrai, un héroïque soldat, mais n'est jamais monté si haut dans la hiérarchie militaire. Il ajoute que Cucchi se porterait à merveille s'il ne souffrait encore, de temps à autre, de la blessure qu'il reçut à l'épaule, le 27 mai 1860, en entrant dans Palerme.

Par l'effet d'une transition hardie, la conversation se porte sur les traités internationaux.

Que reste-t-il des traités de 1815? Plus rien.

— Et, pour ma part, dit le Prince, j'ai quelque peu contribué à achever de les réduire à néant.

En effet, du jour où, conseiller intime de légation, M. de Bismarck arriva, en qualité de délégué de la Prusse, à la diète de Francfort

(août 1851),[1] jusqu'au traité signé, le 10 mai 1871, dans cette même ville, à l'hôtel du Cygne blanc (*Zum weissem Schwan*) avec les plénipotentiaires français, il n'a cessé de travailler à cette tâche. N'étaient-ce pas les traités de Vienne qui avaient établi ces rapports fédéraux que M. de Bismarck considérait « comme une infirmité de la Prusse, qu'il fallait guérir *ferro et igne* » tôt ou tard? N'avaient-ils pas consacré, en quelque sorte, la domination de la France sur l'Alsace, la « porte » de l'Allemagne?

M. de Cavour, en annulant, pour ce qui concerne l'Italie, l'œuvre du Congrès de Vienne, avait prévu que la Prusse se mettrait sur la même voie pour ce qui concernait l'Allemagne.

Au mois de septembre 1860, après Castelfidardo, la campagne d'Ombrie et l'entrée de Victor-Emmanuel à Naples, le comte Brassier de Saint-Simon, envoyé de S. M. le roi de Prusse près la Cour de Turin, vint lire à M. de Cavour une note énergique de M. de Schleinitz, sur la conduite du Piémont, et voulut, d'après ses instructions, lui en laisser copie.

— Je n'éprouve pas, répondit à peu près

[1] La nomination datait du 15 juillet.

M. de Cavour, un désir bien ardent de posséder copie de cette dépêche... Mais en tout cas, je me console d'avoir déplu si vivement au Gouvernement de Sa Majesté le roi Guillaume par la pensée que « la Prusse, un jour, saura gré au Piémont de l'exemple qu'il vient de lui donner ».

Que reste-t-il du traité de 1856? Rien, ou presque rien. Des déclarations de principe sur quelques points du droit des gens... La Russie a profité des embarras de la France, en 1870-71, pour en provoquer la révision et s'affranchir des entraves qu'il mettait au développement de sa marine.

Et le traité de 1878, le traité de Berlin lui-même, n'a-t-il pas déjà éprouvé quelques déchirures? N'est-il pas déjà en lambeaux?

— Oui, dit le Prince, mais c'est en conservant ces lambeaux que l'on sauve la paix.

Le Prince explique et décrit ce qu'était sa demeure actuelle de Friedrichsruh avant qu'il reçût en don, de l'Empereur, le « Sachsenwald »: tel est le nom de la magnifique forêt avoisinante.

La maison qu'il habite n'était qu'un assez modeste hôtel. Les familles de la bourgeoisie de

Hambourg y venaient volontiers faire un séjour ou passer quelques heures dans la belle saison.

Le Prince a dû l'adapter aux usages d'une famille. Il en a réformé une partie: par exemple, chacune des chambres à coucher actuelles se compose de deux des anciennes chambres.

— Vous reconnaîtrez cela au plafond, où, malgré les badigeonnages, on distingue la trace des divisions primitives...

Il a ajouté à l'ancien édifice, simple et d'apparences bourgeoises, quelque nouveau corps de bâtiment. De ce remaniement, de ces réparations, de ces annexes est résulté un grand bâtiment irrégulier et sans style, mais vaste et bien aménagé. Tel qu'est Friedrichsruh aujourd'hui, on peut le dire une vaste et commode habitation seigneuriale, mais non pas proprement un château, ce qu'au contraire est Varzin.

— Le don que l'Empereur m'a fait de la forêt avec cette habitation, n'était pas de nature à plaire aux habitants d'alentour, habitués à se croire chez eux dans ce coin du monde. Aussi, même après mon installation, lorsque ma famille et moi occupions déjà la maison, ils continuaient - la force de l'habitude ! - à venir, comme par le passé, y rôder à l'entour. Notre présence

ne les gênait nullement. Je n'avais pas encore fait élever le mur qui clôt le domaine du côté du chemin de fer. Ils entraient donc chez moi comme chez eux, se promenaient autour de ma maison, comme auparavant... Pour un peu, ils m'auraient demandé de leur louer des chambres. Il y en avait qui venaient coller leur visage à la fenêtre de ma chambre à coucher pour voir ce que je faisais, car il était bien naturel que je fusse l'objet principal de leur curiosité - ou, si vous voulez, de leur intérêt... Ma foi! quand on a fait la guerre et vécu de la vie des camps, on ne se gêne pas pour si peu... On changerait de chemise à la barbe de dix mille hommes... Mais je ne me sentais pas chez moi, et ce qui m'était indifférent, à moi, pouvait être embarrassant pour des dames... C'est alors que je me suis clos du côté par où les importuns avaient coutume d'entrer.

On retourne au salon.

Le Prince et sa famille ont conservé le vieil et gentil usage de souhaiter la « Mahlzeit », usage inconnu en Italie et dans les pays latins en général.

— *Gesegnete Mahlzeit!.. Ich wünsche Ihnen eine gesegnete Mahlzeit!...*

On se serre la main entre hommes et l'on baise la main que tend la Princesse.

Pendant que le comte Herbert et MM. von Rottenburg et Schweninger offrent des cigares et du feu, la Princesse parle de sa famille, enfants et petits-enfants. Elle est fière de ses fils et montre une grande tendresse pour sa fille absente, la comtesse de Rantzau.

Le Prince, de son côté, parlant au Ministre, illustre par des commentaires biographiques quelques portraits d'ancêtres qui décorent les salons.

Un des secrétaires de Crispi doit se rendre à Hambourg, où la correspondance adressée au Ministre a été dirigée.

— Nous vous la ferons prendre...

— Il faut aussi que je parle au Consul...

— Nous le ferons venir...

Un domestique vient annoncer que le train pour Hambourg est signalé.

— Vous voulez donc absolument nous quitter, dit le Prince.

— Il le faut, Altesse. Mais je compte bien revenir demain à la première heure.

L'activité commerciale de Hambourg est telle que le mouvement des trains sur la ligne Hambourg-Berlin est incessant.

— Prenez, pour revenir, le train que vous voulez, dit le comte Herbert. Et, même si c'est un direct, nous le ferons arrêter pour vous. Voilà, ajoute-t-il en se tournant vers le Ministre, voilà ce que c'est que d'avoir les chemins de fer à soi... Nous les tenons, conclut-il en riant.

En effet, le Prince a toujours professé que les chemins de fer ne sont pas créés principalement pour être un sujet de concurrence financière, ni pour donner les plus hauts revenus possibles; qu'ils sont faits plutôt pour le service de la circulation que dans des buts financiers. Le vice des chemins de fer privés, à ses yeux, c'est qu'un privilège accordé par l'État et dont l'exploitation n'a lieu qu'avec l'aide de l'État, constituant un véritable monopole, et un monopole privé, c'est-à-dire le plus injuste des monopoles, est légalement exploité dans un intérêt privé et pour donner des revenus privés. Il a toujours voulu que les chemins de fer dépendent de l'État, de même que les postes et les télégraphes, et pour des raisons semblables,

sinon plus fortes. Il a regardé comme chose due à l'Empire de lui offrir une concentration plus forte de l'administration, de la législation et de la direction des chemins de fer. Il a dit: « Le fait que d'aussi grands intérêts publics que les transports par chemins de fer soient abandonnés à des Compagnies particulières et à leurs différentes administrations, sans contrôle légal, pour être exploités au profit d'intérêts privés, ne trouve pas d'autre analogue, dans l'histoire de la vie économique des États modernes, que l'exploitation financière des anciens fermiers-généraux... Concéder à une Société privée l'exploitation de la circulation d'une province, afin qu'elle en tire des dividendes aussi élevés que possible pour ses actionnaires, c'est commettre, à l'égard du public contribuable et qui a besoin de circuler, un abus criant... ».

Les chemins de fer ont une telle importance dans la vie d'un État qu'ils doivent être entre les mains du Gouvernement, ou, autant que possible, dépendre de lui et subir son influence. Quand il fut question de créer un bureau impérial des chemins de fer, le Prince accueillit avec reconnaissance cette proposition du Reichstag. Et dans le discours prononcé à cette oc-

casion, il fit remarquer les grandes attributions données par la Constitution à l'Empire, par rapport aux chemins de fer, tout en le laissant dépourvu de moyens d'action, dans l'impuissance pour remédier aux défauts et aux abus du régime des chemins de fer. Ensuite, vis-à-vis des difficultés que rencontrait le dit bureau pour se faire obéir, il chercha toujours de démontrer les avantages de la souveraineté de l'Empire en fait de chemins de fer et de prouver que leur rachat est le but auquel doivent tendre et tendent de fait tous les grands États.

2 octobre, dimanche. — L'hospitalité à Friedrichsruh s'exerce grandement. Dès le matin, à la première heure, une voiture est à demeure, à la gare, à la disposition du secrétaire attendu de Hambourg.

Le Prince a passé une excellente nuit, bien meilleure, affirme-t-il, que les nuits précédentes. Il s'est levé, ce matin, de bonne heure, comme cela lui arrive lorsque le sommeil de la nuit a été réparateur; et il a fait immédiatement demander si S. E. M. Crispi était visible.

Le Ministre, matinal comme toujours, était

déjà sorti de sa chambre et travaillait. Le Prince s'est annoncé et a fait à son hôte une visite qui s'est prolongée plus d'une heure. Après quoi, il s'est retiré.

Quelques instants plus tard, le Ministre, à son tour, a fait demander si le Prince pouvait le recevoir; et, sur la réponse affirmative, il est descendu dans l'appartement de Son Altesse.

Ce second colloque ne s'est terminé que vers onze heures. Il a eu lieu dans le cabinet de travail du Prince, où, entre autres souvenirs, se trouve la table sur laquelle, le 26 février 1871, furent signés, à Versailles, les préliminaires de paix avec la France.

Les deux hommes d'État descendent au jardin disposés à faire une promenade dans le parc avant le *luncheon*. Le parc, c'est la forêt, laissée à ses attraits naturels.

Ils sont accompagnés du comte Herbert, de M. von Rottenburg et du Dr Schweninger. Le Prince est suivi de ses grands chiens, le vieux Tyras et la jeune Rébecca. Il endosse sa longue et ample houppelande et porte son chapeau de feutre noir à larges bords, comme dans un portrait célèbre de Lenbach. C'est le moment où le

secrétaire du Ministre, qui revient de Hambourg, est déposé devant la porte. Le prince salue le nouvel arrivant avec la courtoisie affable qui se manifeste dans le moindre de ses actes; et pendant que le Ministre parcourt des documents qui lui ont été remis, il demande:

— Eh bien! Monsieur, comment avez-vous trouvé Hambourg?

— Je l'ai bien peu vu, Altesse. Mais d'après l'impression que j'en rapporte, ce doit être une grande et belle ville, prospère et florissante.

— Votre impression est exacte. Hambourg n'est pas seulement le premier port de l'Allemagne, c'est le premier port du continent. L'avenir ne peut qu'accroître sa prospérité, qui est déjà considérable. Je crois pouvoir dire que j'ai contribué à la rendre telle, en privant les Hambourgeois de ce qu'ils regardaient à tort comme une condition indispensable à la richesse de leur ville: l'exemption douanière que leur avaient accordée les traités de 1815 et que l'Empire avait provisoirement reconnue.

— J'ai un vague souvenir que les Hambourgeois n'ont pas accepté sans protestation ce bienfait de Votre Altesse.

— En effet, ils ont commencé par réclamer,

par la voix de tous mes adversaires, contre la pression que je voulais exercer contre Hambourg et les villes hanséatiques ; ils ont crié par-dessus les toits que je méditais leur ruine ; et quelques-uns de leurs journaux m'ont accablé d'invectives. Ils auraient voulu me tenir pour me pendre... A présent, ils ont compris que j'avais raison. Loin de perdre à la suppression du port franc, ils y ont gagné. En entrant dans l'Association douanière allemande [1], Hambourg est devenu réellement le port de l'Allemagne tout entière. L'importation qui était déjà considérable, a augmenté ; l'exportation a déjà triplé. En six ans !... Maintenant les Hambourgeois reconnaissent le bien que je leur ai fait ; ils me tresseraient volontiers des couronnes et élèveraient en mon honneur des arcs de triomphe. Je me garde, quoique fréquemment invité par les membres du Sénat et le corps de la bourgeoisie, de me rendre à leurs instances et d'aller à Hambourg, de crainte des ovations qui m'y attendraient.

— ... Et il y eut un temps où les Ham-

[1] Le traité de l'annexion de la ville de Hambourg à l'Association douanière est du 25 mai 1881.

bourgeois auraient voulu « pendre » Votre Altesse!...

— Oui, Monsieur; haut et court, s'ils l'avaient pu.

Un silence.

— Si, toutes les fois qu'on aurait voulu procéder de la même manière à votre endroit, Prince, on l'avait pu!...

Le Prince sourit et répond:

— Il n'y aurait pas eu assez de corde!...

La conversation se remet sur les Hambourgeois, pendant que nous faisons quelques pas sur le large espace sablé qui s'étend devant la maison du côté de l'entrée. M. Crispi continue à parcourir les papiers qui lui ont été remis.

— Ils méritent leur prospérité; ils sont courageux, entreprenants, actifs, persévérants... Pour eux, aller en Amérique est une promenade. Ils y vont, ils en reviennent avec la même facilité avec laquelle vous iriez passer quinze jours de la belle saison dans une de vos terres. Aussi trouve-t-on à Hambourg, plus que partout ailleurs en Europe, des produits de tout genre des deux Amériques: bananes, ananas, oiseaux rares, singes... *Draussen,* disent-ils simple-

ment. *Draussen*, c'est pour eux l'Amérique. Là dehors . . .

On parle de nouveau de Friedrichsruh.

Il n'y a pas de village proprement dit, pas d'église, par exemple. Seulement quelques groupes de maisons, et, dans la forêt, deux petits hameaux. A peu de pas de l'habitation du Prince se trouvent, dissimulées par des groupes d'arbres et d'arbustes, les dépendances, écuries et remises. La forêt arrive, on peut le dire, jusqu'à la maison, sur laquelle quelques arbres gigantesques étendent, d'un côté, leurs branchages. L'essence qui domine dans la forêt est le hêtre. Il y a cependant, près de la maison, des chênes et des sapins.

— Votre Altesse a toujours aimé la forêt.

— Toujours; j'aime les grands arbres. Ce sont des ancêtres . . .

Le Ministre a fini sa lecture et prend part à la conversation.

— Votre domaine est très vaste . . .

— Oui, . . . il est vaste . . . Trente mille journaux de futaie, soit environ quatre mille hectares. Je tiens plus à cela qu'au titre de prince qu'il a plu à Sa Majesté de me décerner.

Le Chancelier de la Confédération (*Bundeskanzler*) reçut le titre de Prince et de Chancelier de l'Empire (*Reichskanzler*) le matin même du jour (21 mars 1871) où, pour la première fois, un Parlement allemand se réunit autour du trône d'un Empereur allemand.

— L'un va bien avec l'autre.

— Et je suis très reconnaissant des deux à Sa Majesté... Vous voyez la maison; c'était, comme je vous disais, une auberge, un hôtel, si vous voulez. Je laissai expirer le bail et vins m'y fixer. J'ai d'autres résidences, mais celle-ci est la plus commode pour demeurer à la campagne en gardant la direction des affaires. Nous ne sommes qu'à quelques heures de la Chancellerie. Il y a soixante trains par jour entre Berlin et Hambourg, dont plusieurs express. Je suis donc en continuel contact avec mes bureaux. Chaque soir, ils me mettent au courant des affaires de la journée; et, chaque matin, je renvoie les papiers que j'ai reçus la veille, les uns signés, les autres avec mes instructions. C'est-à-dire que le travail se fait comme si je me trouvais à Berlin. Il se fait mieux, peut-être, car la poste est exacte et ponctuelle. Fréquemment il arrivera, dans vos bureaux aussi, qu'un huissier chargé de porter

et remettre des papiers, les laisse traîner sur quelque table d'antichambre; cela n'arrive pas quand il faut que le courrier parte à heure fixe.

On se promène, on s'arrête, on reprend la promenade... Le Prince a en main une canne sur laquelle il s'appuie par instants.

— En m'établissant ici, je me suis privé d'un revenu de quinze mille francs... C'est un joli bail.

— En effet, dit le Ministre; chez nous, c'est le traitement d'un ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire de 1re classe, celui d'un président de Cour de cassation.

La conversation se porte sur le rendement des terres, en général, et sur les traitements en Prusse et en Italie. On rappelle, en plaisantant, le dicton français: « Travailler pour le roi de Prusse ». Date-t-il du temps du grand Frédéric, qui connaissait la valeur de l'argent, mais qui savait aussi le dépenser largement, si bien que, immédiatement après la guerre de sept ans, à la grande confusion de ceux qui croyaient le Trésor royal vide, ce qui était loin d'être le cas, il construisait le nouveau palais de Sans-souci? Remonte-t-il au règne de Frédéric-Guillaume Ier,

souverain économe, mais qui laissa à son fils une armée florissante et les caisses de l'État pleines? La Maison de Savoie, a eu, comme celle de Hohenzollern, des princes économes et rangés, alternant avec des princes dépensiers et magnifiques...

De la comparaison établie entre la Prusse et l'Italie, on conclut que les deux États rétribuent avec peu de largesse leurs serviteurs; mais c'est encore l'Italie qui paie le moins les siens.

Quelqu'un de l'entourage du Prince remarque:

— Oui, mais la vie est généralement plus facile chez vous. Cela fait compensation.

— Malgré cela, dit le Ministre, aucun dépendant de l'État qui soit marié et qui ait de la famille ne pourrait vivre, chez nous, de son seul traitement sans de réels sacrifices. La carrière des emplois n'enrichit point et ne doit point enrichir, mais elle devrait suffire à l'entretien de ceux qui s'y consacrent. Chez nous, elle est quelquefois ruineuse... On s'appauvrit au pouvoir. Un ministre reçoit vingt-cinq mille francs par an... somme absolument insuffisante, s'il veut tenir son rang...

On nomme Massimo D'Azeglio, qui, après

avoir été trois ans premier ministre, dut vendre ses chevaux et peindre des tableaux pour vivre. Depuis lui la cherté de la vie a plus que doublé.

Le Ministre cite l'Angleterre : les traitements élevés, les apanages, les pensions aux familles, se perpétuant jusqu'aux descendants éloignés de l'homme d'État qui a rendu des services au pays.

Marlborough reçut sept millions et la terre princière de Blenheim. Lady Canning une pension de 3000 livres sterling. Le Trésor anglais paie encore aux descendants du vainqueur de Hochstædt et Malplaquet une pension annuelle...

Les deux hommes d'État s'éloignent sous les arbres dans la direction du parc.

Leurs suites se laissent distancer de quelques pas pour qu'ils puissent causer à leur aise.

Le Prince marche sans difficulté visible, seulement en s'appuyant à la canne.

Le Dr Schweninger est un agréable causeur, gai et plein d'entrain. Il a la vivacité d'un Napolitain, comme il en a le type. Arrivé hier à Friedrichsruh, peu d'heures avant M. Crispi, il revient de Constantinople, où de hauts et très

hauts personnages l'avaient mandé en consultation. Il a pénétré librement dans les harems, ce qui est d'ailleurs, en Turquie, le privilège des médecins, en général. Il explique son système qui consiste, semble-t-il, à régler l'assimilation des substances ingérées. Le traitement qu'il fait suivre convient donc également aux personnes qui se trouvent dans un état de dépérissement et à celles qui sont trop fortes et trop grasses. Il fournit à l'organisme des aliments contenant, sous peu de volume, beaucoup de substances nutritives, telles que les œufs; ou bien des aliments à la fois nutritifs et aptes à exciter les forces digestives, tels que le poisson salé. De plus, pour éviter la dilatation de l'estomac, il défend de boire pendant le repas. La prohibition est quelquefois absolue; d'autres fois, il autorise un peu de vin sec et doué de certaines qualités, par exemple le vin de la Moselle.

Le Dr Schweninger est bavarois et élève du célèbre Nussbaum, dont il fut aussi l'assistant. D'après ce que nous croyons savoir, il a d'abord été médecin à l'hôpital de la ville, à Munich, où il se distingua par sa belle conduite à l'occasion du choléra qui sévit dans cette ville en 1873-74. En quelques années il se fit un nom

dans la science et une clientèle dans le public. Il se trouva, une première fois, en rapports avec la famille de Bismarck lors d'une maladie dont fut atteint le second des fils du Chancelier, le comte Guillaume, qu'il eut le bonheur, grâce à un traitement héroïque, de guérir de précoces accès de goutte. Le Prince l'avait consulté quelquefois pour lui-même, mais sans suivre rigoureusement son régime. L'état du Chancelier étant devenu de plus en plus précaire, on pensa de nouveau à lui. Tous les autres médecins abandonnaient le Prince, le croyant atteint d'un cancer à l'estomac ou au foie, tandis que son mal consistait surtout dans une énorme dilatation de l'estomac et de l'intestin. Les forces s'épuisaient; l'estomac ne fonctionnait plus. Sa gaieté avait disparu; son esprit paraissait l'abandonner. Il passait des heures inerte, couvert de transpirations abondantes... La famille avait été avertie qu'elle n'avait qu'à se résigner à la perte de son chef et à adoucir les derniers jours d'une vie qui s'éteignait. C'était, au dire de la Faculté, une question de mois ou de semaines...

Le Dr Schweninger accepta de consacrer ses soins à l'illustre malade; mais il exigea que le Prince, patient un peu indocile, se soumettrait

strictement, en tout, à ses prescriptions. Le Prince donna la promesse demandée ; les autres médecins furent éloignés, les médecines proscrites. L'hygiène et un système diététique rigoureux opérèrent, à eux seuls, le miracle d'une guérison inespérée, le Dr Schweninger ayant plus de confiance dans la méthode, dans le régime, dans l'attention continue, on pourrait dire dans la discipline, que dans la médecine proprement dite. Pendant six semaines, le Prince ne se nourrit que de harengs salés - les harengs qui ont pris depuis lors, en Allemagne, le nom de *Bismarck's Heringe*. Cette première phase du traitement redonna quelque vigueur à l'estomac affaibli ; l'état général s'améliora. De Berlin, où il se trouvait, le malade put être transporté à Friedrichsruh. Là, le régime devint un peu moins sévère. Le Dr Schweninger permit, avec le poisson, quelque peu de pain, de pommes de terre et de beurre. Il autorisa le Prince à boire quelques gorgées d'eau, à condition que ce ne fût qu'une heure après le repas, et qu'il allât, lui-même, la prendre à une source jaillissante à quelque cinq minutes de la maison. Les premières fois, ce court trajet suffisait à épuiser les forces du Prince. Mais en persévérant avec

patience dans ce régime, il se remit peu à peu, reprit ses forces, son énergie, son activité d'esprit, sa bonne humeur. Aujourd'hui, et depuis plusieurs années, il peut se nourrir de tout genre d'aliment, presque sans exception, et ne se conforme guère au régime du Dr Schweninger que par précaution et par gratitude. Il marche sans se lasser; il monte presque chaque jour à cheval, malgré ses soixante-douze ans, et parcourt pendant plusieurs heures la forêt.

Le Dr Schweninger s'est montré pour le Prince et les siens, un ami affectionné et dévoué. Il est de la famille. On l'aime non seulement pour son savoir, pour les soins éclairés et assidus dont il entoure le Prince, mais aussi pour son humeur joviale et son esprit ouvert. Il n'a pas abandonné ses autres clients, bien que la plupart de son temps soit consacré au Prince. Il a fondé un Institut et formé des élèves: une pléiade de jeunes collaborateurs, animés de ses idées, appliquent son système. Son Institut est une grosse affaire. On le consulte beaucoup par correspondance. Il reçoit jusqu'à cent lettres et plus par jour. Lorsqu'il réside à Friedrichsruh, son courrier lui est envoyé de Berlin; il annote chaque

lettre et la renvoie à ses assistants. Il réussit, comme le Prince, à travailler à Friedrichsruh de même qu'il le ferait à Berlin.

On vient de la maison annoncer au Prince que le *luncheon* est servi. Son Altesse et le Ministre reviennent lentement sur leurs pas en continuant à causer entre eux.

La Princesse est au salon. Encore un peu souffrante, elle parvient, grâce à sa force de volonté, à ne montrer que de l'affabilité et des prévenances.

Le comte Herbert de Bismarck assure très sérieusement que la visite « del signor Crispi » a été pour son père un remède prodigieux. Le Prince qui souffre assez fréquemment de troubles nerveux et d'insomnies, a passé une nuit excellente, comme depuis longtemps cela ne lui arrivait plus. Le Dr Schweninger confirme aimablement la chose et l'explique : les impressions morales agréables exercent une influence indéniable sur l'état physique, notamment dans les cas qui se compliquent d'affections nerveuses.

Le déjeuner tient du lunch anglais et de ce qu'on appelait en France, au XVIIIe siècle, un

« ambigu ». Plusieurs mets froids, jambons, volailles, beurre, etc., sont placés sur la table. S'en sert qui veut, et on se les fait passer entre voisins. Pendant ce temps, les domestiques font circuler les mets chauds, œufs, côtelettes, beefsteaks, pommes de terre, etc.

— Savez-vous comment on appelle ceci, chez nous? demande le Prince à son voisin de gauche, à qui il indique de magnifiques pommes de terre cuites à l'anglaise.

— Mais... « *Kartoffeln* », Prince.

— Oui... mais on les appelle aussi des « bananes de Poméranie ». Vous ne connaissiez pas ce terme.

— Non... Ces bananes nourrissent de beaux grenadiers.

— C'est vrai... Voici pourtant Schweninger qui ne voudrait pas que j'en mange. *Ach! böser Doctor!...*

— *Sit modus in rebus*... riposte le docteur.

Tout est abondant et parfait. Le caractère de la maison n'est pas le luxe voyant italien, ni l'élégance coquette française: c'est l'abondance du bon, du pratique et du solide réunis, comme on les trouve dans les grandes maisons

anglaises. En tout règne un confort riche, mais sans recherche, sans inutilités superflues. La vaisselle est belle mais simple; l'argenterie massive, plutôt que légère et gracieuse, a dû servir à plusieurs générations de ces forts mangeurs qu'étaient les Bismarck. Peut-être s'en servait-on déjà dans ces fameux banquets où l'aïeul du Prince, le colonel de Bismarck, faisait sonner, à chaque toast, les trompettes de son régiment et décharger des mousquets pour augmenter le bruit des verres choqués entre eux.

Par une courtoise attention, celui ou celle qui a présidé à la confection du menu, a voulu y comprendre un mets italien. On fait passer des macaronis, et le Prince s'en sert plutôt abondamment.

Le Ministre exprime au Prince son étonnement de ce que le Dr Schweninger lui permette les pâtes à l'italienne.

— Les médecins, dit-il, voudraient me les défendre à moi-même, qui en ai toujours mangé.

— Si je l'écoutais, Schweninger ferait avec moi comme son confrère faisait avec Sancho Pança, gouverneur de l'île de Barataria... Il me

défend les macaronis, mais j'en prends tout de même : il est myope.

Par coutume ou par reconnaissance, en manière d'avertissement ou comme souvenir, figurent sur la table des harengs salés, de ces fameux harengs qui ont formé pendant plusieurs semaines l'unique aliment du Prince.

Ce sont, d'ailleurs, de magnifiques spécimens de l'espèce. On dirait que le poisson est à peine sorti de l'eau, avec sa belle chair rosée et appétissante. Le hareng salé ne subit aucune préparation : il est simplement lavé, vidé et mis en saumure. Son Altesse en offre à ses hôtes et les engage à en goûter :

— Cela ne se mange pas seul... Pour que le hareng soit vraiment bon, il convient de l'accompagner de beurre et de « bananes de Poméranie ». Vous savez ce que c'est maintenant : servez-vous, si le cœur vous en dit.

Son Altesse s'adresse au docteur :

— Ce n'est pas vous qui m'avez guéri, Schweninger, ne vous y méprenez pas... Ce sont les harengs.

Le Prince a pour son médecin une affection

visible. Une grande familiarité règne entre eux, toujours respectueuse et déférante de la part du docteur, amicale et badine de la part du Prince. Quelquefois, au cours d'un voyage, appelé de çà ou de là, le Dr Schweninger tombe à l'improviste à Friedrichsruh pour voir son illustre client et s'assurer *de visu* de l'état de sa santé. Naturellement on cherche à le retenir. Il est arrivé qu'on l'ait fait rester n'ayant avec lui aucun effet de rechange. Le Prince alors lui a prêté de son linge et de ses vêtements, mais Dieu sait comment le tout devait lui aller! Le Prince est un géant par la hauteur et la carrure, tandis que la stature du docteur ne dépasse pas la moyenne.

Comme boisson, les convives du Prince ont le choix entre la bière et le vin. On sert des vins de Bordeaux et de la Moselle, les uns et les autres à la température voulue, c'est-à-dire les bordeaux légèrement tièdes et les moselle frais. Le Prince n'entend pas qu'on néglige ces détails.

Le Ministre s'en tient au bordeaux ordinaire, que le Prince nomme modestement, à l'anglaise, son « claret », et qui est un Saint-Julien de choix.

Nous faisons nos compliments au Prince sur l'excellence de ses vins, qui sont évidemment des crus de premier ordre.

— Faites vos compliments à mon fils. C'est le comte Herbert qui a maintenant la direction de la cave. Je dois dire qu'il s'acquitte fort bien de ce soin.

On parle des vins d'Italie, de leurs défauts, des qualités qu'ils possèdent et de celles qu'ils pourraient acquérir, si les producteurs italiens avaient le savoir-faire et l'outillage des producteurs français.

— La France est votre tributaire pour les vins de coupage.

— Le temps viendra où nous ferons, nous mêmes, du « bordeaux » dans les Pouilles...

— Il vous faut faire des vins de table et de types acceptés et constants...

Le Ministre vante, avec raison, le vin de Syracuse et demande à la Princesse la permission de lui en envoyer quelques caisses; il s'adresse à elle et non pas au Prince, car ce vin, fort et doux à la fois, est plutôt un vin de dame. [1] Il parle des vignes qu'il a fait planter,

[1] L'envoi s'effectua et se répète chaque année, à époque fixe. Le vin de Syracuse a eu du succès à la

récemment encore, dans ses propriétés de Syracuse.

Le Prince connaît l'Italie du Nord qu'il parcourut avec M^me^ de Bismarck, en 1847, lorsqu'ils faisaient leur voyage de noces. Il a visité Milan, Gênes, Venise, où il se trouva en même temps que le roi Frédéric-Guillaume IV.

Le côté artistique de notre pays ne semble pas lui avoir laissé une profonde impression. Comme Son Altesse appelle nos villes par leurs noms italiens - *Venezia, Genova, Milano* - quelqu'un lui demande si, en polyglotte qu'il est, il connaît aussi notre langue.

table du Chancelier, comme en témoigne ce rapport du comte de Launay, ambassadeur à Berlin, en date du 28 janvier 1889:

« Au dîner diplomatique pour la fête de l'Empereur, le Chancelier a fait servir du vin de Sicile qui lui avait été gracieusement offert par Votre Excellence. Le prince, la princesse de Bismarck et le comte Herbert m'ont invité à boire, comme eux, à la santé du donateur. Le Chancelier ajoutait qu'il serait assez malaisé de trouver une meilleure boisson. Il est dommage seulement qu'elle soit peu connue en Allemagne; car elle est bien faite pour rencontrer de nombreux amateurs. « En attendant, « je cherche de mon mieux à faire de la propagande. « Veuillez le dire à S. E. Monsieur Crispi, en lui renou« velant tous mes remercîments de ses aimables atten« tions ».

— *Un poco*, répond-il, suffisamment pour lire et comprendre un journal. Je connais un certain nombre de radicaux, mais je ne sais pas trouver les modalités et les suffixes. Ainsi, *leggere* est un verbe que je connais, mais je ne saurais peut-être le conjuguer à tous les temps et à toutes les personnes: *io leggo, tu leggi*...

Dans les lettres du prince de Bismarck, ces lettres scintillantes d'esprit et d'humour, qui feraient regretter que la politique l'ait enlevé à la littérature, s'il n'y avait accompli de si grandes choses, on rencontre parfois des termes italiens, mais en général ce sont des termes empruntés à la terminologie musicale: *con amore*...

Le Chancelier a pourtant dû connaître l'italien mieux qu'il ne dit. Dans une lettre, de Biarritz, 4 août 1862, il raconte à M^me^ de Bismarck qu'il avait voyagé avec quelques Espagnoles, qui « savaient assez l'italien pour qu'il pût leur faire comprendre la satisfaction que lui procurait leur aspect ».

Le Prince a près de lui ses deux chiens, Tyras et Rébecca. De temps à autre il jette soit à l'un, soit à l'autre, un morceau de pain. Ce

sont les Ulmer-dogs rendus populaires par les biographes et les caricaturistes. Il vient un moment où le Prince se met à jouer avec la chienne et à l'agacer en lui offrant un morceau de pain qu'il retire, en faisant semblant de le jeter et le gardant dans la main, pour le montrer de nouveau, le retirer encore, etc.

Quelqu'un remarque que l'on a fait quelquefois le même jeu, en politique. On pourrait trouver, dans l'histoire, quelque grand homme d'État agissant avec un État qu'il veut leurrer comme le Chancelier le fait avec sa chienne: le morceau de pain est, dans ce cas, une province ou un royaume. Celui dont Napoléon Ier se servit avec la Prusse, en 1805, s'appelait le Hanovre; mais l'honnête Frédéric-Guillaume II ne se laissa pas prendre à ce jeu. On a dit quelquefois que M. de Bismarck en fit autant, vers 1865, avec Napoléon III, en se servant de la Belgique. Mais l'assertion reste à prouver.

— On m'a aussi accusé, dit le Prince, d'avoir convoité la Hollande... Nous avons bien assez de populations à unifier!

Le Prince est le plus merveilleux causeur que l'on puisse imaginer. La Princesse Mélanie de Metternich le déclarait, en 1851, « très agréable

et extrêmement spirituel ». Et la princesse Mélanie - les diplomates qui ont eu l'honneur de la connaître, s'en souviennent - n'était pas précisément bienveillante dans ses jugements. Il cause volontiers ; et aime à être écouté. Lui-même, dans la période ascendante de sa prodigieuse carrière, a captivé Humboldt et le prince de Metternich en les écoutant. Le comte Thun de Hohenstein, son collègue autrichien à la Diète de Francfort, lui demandait, un jour qu'il revenait du Johannisberg :

— Je ne sais ce que vous avez fait au vieux prince. Vous le dominez.

M. de Bismarck répondit :

— Je vous l'explique en deux mots. Je l'écoute attentivement.

Écouter le prince de Bismarck est un plaisir indicible. Tout ce qu'il dit a de la valeur, ou en prend en passant par ses lèvres. Il est naturellement artiste : il a les inflexions de voix et les regards qu'il faut, les arrêts brusques, les hésitations étudiées, les pauses voulues, les soulignements par le geste, les silences significatifs.

Le Prince et la Princesse s'occupent beaucoup du Ministre ; ils sont tout prévenances pour lui.

De son côté, M. Crispi est d'excellente humeur et déploie envers les maîtres de maison cette courtoisie captivante qu'il sait avoir quand il le veut bien. Le don de la séduction est chose rare: ne l'a pas qui veut. Mais on peut dire que ce don a été la prérogative de beaucoup d'hommes d'État.

Les commensaux s'étonnent de la sobriété de M. Crispi. En effet, si l'Italien est notoirement sobre, Crispi est sobre entre les sobres. Il mange peu et boit moins - une seule espèce de vin et jamais pur.

— Quand vous étiez jeune, demande le Prince, étiez-vous déjà aussi sobre?

— Je n'ai jamais varié...

Au dessert, paraissent des fruits splendides : poires, pommes, raisins étonnants de grosseur, d'aspect et de saveur. Nous avons rarement vu en Italie — *magna parens frugum* — des fruits semblables.

— C'est, dit le Prince, un cadeau qui me vient de la Prusse rhénane.

Le Prince a de nombreux admirateurs, connus et inconnus, qui se font un plaisir et un hon-

neur de lui offrir les plus beaux de leurs produits.

— On reçoit beaucoup de cadeaux, dans ma position, et des cadeaux absolument désintéressés. Il faut les accepter. Comment faire ? On ne peut refuser. Ce serait mécontenter et offenser les gens.

Il y a deux ans, à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de sa naissance (1885), le Prince reçut d'innombrables présents, entre autres le produit d'une souscription nationale pour le rachat de la terre de Schönhausen, passée depuis cinquante ans en mains étrangères.

Au café, le Dr Schweninger, peut-être en veine de paradoxes, soutient qu'un homme en bonne santé doit boire douze petits verres de cognac par jour. Probablement le nombre varie avec la latitude et le climat. Il développe avec esprit sa thèse. Quant à lui, il fait honneur au cognac du Prince, mais non pas dans de telles proportions.

Le Prince demande au docteur la permission de boire « un petit verre » de cognac en l'honneur de M. Crispi. La circonstance, dit-il, est

trop rare et trop heureuse pour qu'on le prive de ce plaisir.

Le Dr Schweninger hésite ou feint d'hésiter.

— C'est toujours ainsi! Il ne veut pas me passer mes fantaisies quand il s'agit de choses qui lui plaisent. Il a peur qu'il n'en reste pas assez pour lui... Rassurez-vous, mon cher, pour ce qui est du cognac. Vous pouvez en boire et m'en laisser boire. J'en ai encore quatre cents bouteilles, du même cru et de la même année... Et il est très vieux.

On passe au salon. Le comte Herbert offre des cigares; le Prince du feu. Un détail: les allumettes dont on se sert dans la maison du Prince, doivent être faites expressément pour lui. Ce sont des allumettes suédoises, mais très longues et très larges, - larges d'un demi centimètre, longues sept ou huit centimètres, c'est-à-dire aptes à plonger dans un fourneau de pipe, même s'il est profond.

Le Prince ne fume pas le matin.

Un tableau attire nos regards: le sujet en est une charge de cavalerie allemande contre un corps d'infanterie française. C'est le combat de

Mars-la-Tour, livré le 16 août 1870, à l'ouest de Metz pour repousser les Français qui s'avançaient du côté de Verdun. La charge eut pour résultat de donner aux renforts le temps d'arriver. Les deux fils du Chancelier y prirent part et se battirent bravement. Le comte Herbert reçut trois balles, dont une lui causa une blessure assez sérieuse à la jambe; le comte Guillaume en sortit sain et sauf, après avoir tiré d'affaire un camarade démonté et blessé, en l'enlevant d'un bras robuste du milieu de la mêlée et l'emportant sur son cheval jusqu'en lieu de sûreté.

Le comte Herbert donne quelques détails sur ce combat et rend justice à la bravoure des Français. Mais il critique leur tir, qui eût pu être plus meurtrier.

— Ce qui n'empêche que deux jours après, dans la campagne de Mars-la-Tour, tout était encore blanc et bleu de cuirassiers et de dragons morts...

Pendant que Son Altesse parle, la Princesse s'approche de lui, lui redresse le revers de l'habit qui s'est un peu retourné et remet en place la cravate qui s'est légèrement dérangée. Le Prince porte encore ces longues cravates de

mousseline blanche ou de soie noire qui font plusieurs fois le tour du col.

— Depuis cinquante ans, dit-il en riant, je suis en lutte avec ma cravate...

Le Prince a toujours porté ce même genre de cravates. En 1850 et les années suivantes, le *Kladderadatsch* le représentait volontiers avec de larges cravates à larges nœuds; c'était alors un des distinctifs de sa personne, comme plus tard la pipe et les trois cheveux légendaires. Et jamais ses cravates n'allaient bien.

En effet, dans une lettre adressée en 1857, de Paris, à sa sœur, M^me^ Malvina d'Arnim, il écrivait : « J'ai onze grands miroirs et ma cravate est toujours aussi mal mise... ».

Il poursuit :

— ... Jamais le nœud ne consent à rester en place... Et c'est toujours du même côté qu'il tourne. Comme il faut se rendre raison de tout, j'explique ce phénomène par quelque mouvement de tête qui sera, chez moi, plus fréquent dans un sens que dans l'autre, et par l'action de mes poils de barbe, qui, rasés de près, font brosse. En effet, pendant quelque temps j'ai porté toute la barbe et pareille chose n'arrivait pas.

Le Ministre aussi portait, autrefois, toute la barbe, ce qui le faisait ressembler à Mazzini, malgré la notable différence de leurs traits.

— Je portais la barbe dans les premiers temps de ma mission à Francfort... Je l'ai portée aussi pendant et après ma grande maladie... Ma femme n'aimait pas cela. Elle insistait pour que je me rase. J'ai cédé... C'était cependant bien commode!...

La Princesse intervient:

— C'était peut-être commode; mais cela t'allait fort mal. C'était affreux.

— Affreux ou non, conclut le Prince, vous auriez fait comme moi: j'ai sacrifié cet ornement sur l'autel de la paix domestique.

Le Ministre est en conversation avec le comte Herbert de Bismarck, assis tous deux à l'écart. Un de nous converse avec le Prince, qui daigne lui accorder une attention bienveillante.

— A présent que j'ai l'honneur d'approcher Votre Altesse et de la voir face à face, je trouve qu'aucun des portraits qui ont rendu votre physionomie si populaire, n'est véritablement ressemblant... Jamais, que je sache, par exemple, on ne vous a montré avec l'expression

qu'ont vos traits dans la vie de famille, dans l'intimité du *home*. Je vous vois maintenant avec une expression de bonté que je ne vous connaissais pas encore. J'ajouterai, si Votre Altesse le permet, qu'en général, on ne s'en doute guère. Cependant dans la vie ordinaire, cette expression doit vous être habituelle.

Le Prince écoute en souriant: son sourire est indulgent et débonnaire. Les grands yeux bleu clair, dont la pupille prend sur le bord - peut-être parce que le cristallin se jaunit par l'âge - une transparence glauque, regardent l'imprudent parleur, largement ouverts, couronnés d'énormes sourcils, de la largeur du pouce, à la Darwin, mais avec cette différence que, tandis que le grand naturaliste anglais les laissait croître, le Prince les a, en ce moment, coupés court. Et réellement, comme son interlocuteur le dit, ce qui domine dans sa physionomie est une expression de bonté, de bonté douce et souriante. L'Océan qui a ses tempêtes, a aussi les grands calmes... Or, on connaît Bismarck homme d'État et chancelier de fer; mais tout le monde ne sait pas que le Prince est un mari modèle et un excellent père, qu'il a été un bon fils et un frère admirable. Ses let-

tres à sa sœur, devenue, en 1844, Mme d'Arnim, respirent la tendresse et l'abandon le plus affectueux. Pendant sa carrière diplomatique, la pensée des siens le préoccupe continuellement. Francfort lui paraît un lieu d'exil tant qu'il n'a pas auprès de lui sa femme et ses enfants.

La Princesse s'est approchée et a entendu les derniers mots.

— Vous avez raison, Monsieur. Mon mari est réellement bon.

Le Prince sourit, peut-être un peu narquoisement. Il semble vouloir dire: « Il ne faudrait pas trop s'y fier ». Il se borne à remarquer:

— Ce n'est pas l'avis de tout le monde.

Puis, reprenant le sujet des portraits:

— Il est certain que les photographies ne me donnent pas, en général, l'air fort aimable... Cela doit dépendre des appareils...

Son Altesse parle des peintres devant qui il a posé et qui ont fait de lui des portraits devenus célèbres, mille fois reproduits par la photographie: de von Werner, le peintre historique de la Renaissance impériale allemande; de Lenbach, le délicat artiste, l'admirable imitateur des anciens, ami personnel, paraît-il, du Dr Schwe-

ninger. Werner a maintes fois représenté le Prince dans ses tableaux à grands sujets : c'est ainsi que Son Altesse occupe le centre du tableau de la *Proclamation du Roi Guillaume Empereur allemand*; mais il a fait aussi le portrait du Prince, en petit uniforme, à la tribune du Reichstag, au moment où il parle à l'Assemblée ; les yeux indiquent la concentration intérieure de la pensée; les lèvres semblent hésiter, et il y a, en effet, dans la manière dont le Prince s'énonce, une assez fréquente hésitation. Il faut dire que cette hésitation lui ménage des effets oratoires heureux, car elle lui permet de trouver le mot le plus juste, celui qui serre le mieux l'idée et la traduit de la manière la plus forte ou la plus pittoresque. Un portrait de Lenbach, fait à Friedrichsruh, représente le Prince de face, en costume civil, avec le même genre de houppelande fermée que nous lui voyons, le même genre de cravate, et le même genre de chapeau mou à larges bords. Les yeux regardent droit devant eux, au loin, avec une expression réfléchie et un peu triste. Le Prince semble avoir la pensée perdue en visions lointaines. Un autre portrait, également de Lenbach, le représente de trois quarts, nu-tête, dans une atti-

tude également réfléchie. Werner nous a donné l'homme d'État et l'orateur; Lenbach, le penseur.

— J'ai, par là, un autre portrait de moi par un Américain, moins célèbre en vérité, que Werner et Lenbach. L'avez-vous vu?

Le Prince nous conduit dans un autre salon. Un grand portrait occupe le milieu d'une des parois. Est-ce bien le Prince? Un général assis, en petit uniforme, près d'une table, vu de trois quarts, gros, enflé et bouffi... Non, ce n'est pas ça.

L'Américain, auteur de l'outrageux portrait, richissime amateur de peinture, s'était attardé à Paris à l'époque de l'investissement, et s'y trouva renfermé pendant le siège; il s'adressa, pour en sortir, au Chancelier, par l'entremise duquel il obtint un laissez-passer. Le tableau offert au prince est un témoignage de sa reconnaissance.

Mais en traversant un salon intermédiaire, nous avons aperçu, dans un cadre ovale, une figure plus jeune, qui nous semble bien autrement vraie. C'est le Prince, sur la quarantaine. Ce portrait date du temps où M. de Bismarck représentait la Prusse à la Diète de Francfort. Il

nous paraît artistement bon et laisse l'impression de la ressemblance. Le Prince est encore blond; la figure est énergique, l'œil bleu clair et profond à la fois...

A la paroi qui fait face au portrait « de l'Américain » s'adosse un magnifique bahut en noyer sculpté, qui constitue une des curiosités de Friedrichsruh. Le Prince en ouvre les battants pour nous en montrer l'intérieur. Du haut en bas, le meuble est rempli de papier à écrire et d'enveloppes de tout genre, de tout format, de toute couleur; les tiroirs sont pleins de crayons, de plumes, d'objets de chancellerie, de toute longueur, de toute forme, encriers, bâtons de cire à cacheter... Contenant et contenu sont un cadeau fait au Prince par les fabricants de papier de l'Allemagne entière, en reconnaissance de la défense qu'il prit des intérêts de leur industrie.

Friedrichsruh contient quelques autres objets offerts au Prince par des admirateurs, entre autres le piano qui se trouve dans un des salons. La Princesse, aussi bien que sa fille, la comtesse de Rantzau, sont d'excellentes musiciennes. Mais la plupart des dons reçus par le Prince

se trouvent à Schœnhausen, où ils forment une sorte de musée. Le prince de Metternich avait ainsi réuni, à Kœnigswart, tous les dons reçus dans sa longue carrière. C'est à Schœnhausen, dans l'ancienne maison de famille rachetée par souscription et représentant ainsi elle-même un cadeau national, c'est là que se trouvent les portraits de souverains, les œuvres d'art, les diplômes, les adresses, etc. dont, en témoignage d'amitié, de reconnaissance ou d'admiration, on a fait hommage au Prince.

La Princesse prie le Ministre d'écrire quelques mots sur un album qu'elle lui présente et qu'il doit inaugurer. Elle lui fait aussi choisir une photographie du Prince sur laquelle celui-ci apposera sa signature. Le Prince prend une plume... Mais à quel oiseau peut bien avoir appartenu cette plume qui ne saurait être, vu ses dimensions, une des vulgaires plumes d'oie dont se servaient nos pères?

Nous demandons:

— De quel genre de plumes se sert donc Son Altesse?

— De plumes de cygne, répond le comte Herbert.

— J'aurais cru que le Chancelier n'écrivait qu'avec des plumes d'aigle ...

Le Prince trace les caractères avec quelque difficulté. Son écriture forte, droite, aux lettres allongées et pressées, aux jambages accentués, où un graphologue lirait l'énergie, la force de la volonté, le caractère indomptable, cette écriture exclut la rapidité. Depuis la maladie dont il a souffert, étant ambassadeur à Pétersbourg, la position qu'il faut prendre pour écrire lui est pénible. Aussi écrit-il très peu. Au bas de la photographie qu'il offre à Son Excellence, il se borne à tracer son nom et à mettre la date.

Le Ministre a écrit quelques mots sur l'album de la Princesse - quelques mots contenant une allusion aux sentiments de patriotisme du Prince et l'expression du désir de paix qui les anime tous deux. La Princesse les lit à haute voix et remercie. Le Prince semble vouloir parler... On se tait et naturellement on pend de ses lèvres. Pausément, gravement, il dit, en scandant bien les mots, comme pour en marquer toute la valeur:

— Votre Excellence a bien interprété ma pensée. Je travaille en vue du maintien de la

paix. Je ne vis que pour cela... Nous avons assez fait par la guerre. Agissons maintenant, et agissons de concert, par la paix et pour la paix.

C'est là la paraphrase d'un mot bien connu prononcé par le Prince, il y a trois ans (1884): *Wir führen keine Kriege mehr...* Mais il serait difficile de dire l'impression que produisent sur nous ces quelques mots, prononcés, avec le calme de la conviction, par l'homme qui dirige, de fait, les destinées du peuple allemand et duquel dépend, pour une si large part, le sort de l'Europe.

Le comte de Launay est attendu de Berlin. Le comte Herbert va le prendre à la gare.

Le doyen des ambassadeurs italiens n'est plus très jeune; mais il conserve, dans l'aspect, quelque chose de juvénile et paraît encore robuste. De taille moyenne, d'assez forte carrure, il représente bien le descendant d'une aristocratie montagnarde. Très aimable, très souriant, il salue en vieil ami, avec une cordialité mêlée de déférence, les maîtres de la maison, qui, de leur côté, l'accueillent avec beaucoup de témoignages d'affection et d'égards. Vient le tour du

Ministre et un observateur pourrait noter, peut-être, une légère nuance d'embarras d'un côté, de froideur de l'autre : c'est un nuage, une ombre très vite dissipée, que le passé jette sur le présent. Pour les conservateurs italiens (et M. de Launay, par sa naissance, par ses attaches, par ses idées personnelles appartient à ce parti), M. Crispi a été longtemps une sorte d'épouvantail ; ils ont nourri contre lui d'implacables préjugés, et l'épreuve faite en 1877-78, époque où, dans des circonstances douloureuses et difficiles, - la mort du roi Victor-Emmanuel et celle du pape Pie IX - M. Crispi, ministre de l'intérieur, se révéla homme d'ordre et d'autorité, aussi calme et maître de lui-même, comme ministre, qu'il avait été fougueux comme député d'opposition, n'a pas suffi à calmer leurs craintes. Telle est la force des idées préconçues que sa récente arrivée au pouvoir a encore, dans les salons conservateurs, fait lever les yeux et les mains au ciel à maintes gens - *fatum deprecantes* ...

Le Prince et la Princesse semblent prendre à tâche de témoigner de leur amitié pour De Launay.

— Il est des nôtres ; il est presque Berlinois, dit la Princesse.

En d'autres circonstances, l'éloge pourrait être compromettant, un ambassadeur ne devant pas être trop « du » pays où il réside, et dont les intérêts pourraient entrer en conflit avec ceux dont il a la défense. Dans l'espèce, étant donné les rapports qui passent entre l'Italie et l'Allemagne, l'éloge est aimable et adroit au possible.

Vers deux heures, le Prince, le Ministre et l'ambassadeur se retirent. Le Prince laisse bientôt ses deux hôtes pour aller prendre un peu de repos.

M. Crispi occupe l'appartement d'honneur, celui où logea récemment le prince Guillaume de Prusse, fils du Prince héritier, quand il vint visiter le Chancelier. Situé au premier étage et donnant sur l'escalier principal, il se compose d'un salon-étude et d'une vaste chambre à coucher avec dépendances. A gauche, en entrant, se trouve une petite bibliothèque. Nous y voyons des romans français... On se souvient que, la veille de Sadowa, M. de Bismarck écrivait, de Gitschin, à sa femme: « Envoie-moi des romans français à lire... »

Les autres chambres réservées aux hôtes,

celles du moins que nous voyons, sont vastes, mais étant donné leur étendue, plutôt basses de plafond, comme d'ordinaire dans les pays du nord. Les parois, peintes en clair, sont ornées de tableaux. Le plafond, blanc également, montre encore la trace des anciennes divisions dont parlait le Prince: deux chambres d'autrefois, réunies, ont formé une des chambres actuelles. Les fenêtres sont larges, mais peu élevées et descendent jusqu'au niveau du parquet. La lumière entre donc horizontalement. Au dehors de chaque fenêtre se trouve un thermomètre où l'on peut, de l'intérieur, observer la température du dehors.

Les chambres contiennent tout ce qui est nécessaire ou désirable au point de vue du confort: chaises-longues, bons fauteuils capitonnés, bureau placé dans la meilleure lumière, avec « tout ce qu'il faut pour écrire »; larges toilettes, grand poêle en porcelaine blanche... Le tout simple, commode, pratique...

Quelques objets rappellent que le maître de céans est chasseur: des chandeliers formés de cornes de cerf ou d'élans; d'autres ouvrés dans des défenses de sanglier, etc.

Aux parois, avons-nous dit, des tableaux: paysages à l'huile, gravures. Ceux-là médiocres; celles-ci intéressantes parce qu'il en est d'anciennes et que les sentiments du Prince et de ses ancêtres s'y révèlent: ce sont surtout des portraits de souverains et de princes de la Maison royale de Prusse dont les Bismarck ont été, de père en fils, de loyaux et fidèles serviteurs: le roi et empereur Guillaume, lorsqu'il était encore prince de Prusse et à différents âges; le Grand Électeur, le roi Frédéric-Guillaume IV, le Grand Frédéric, etc.

On accède aux chambres qui constituent ce que nous appellerions en Italie la *foresteria* - les appartements réservés aux étrangers - et qui se trouvent au premier étage, par deux escaliers séparés, dont l'un, en face de l'entrée, semble plutôt être affecté au service; c'est probablement l'ancien escalier de l'hôtel. L'autre, près du vestibule et des salons, plus clair et plus large, doit dater des réparations que le Prince fit exécuter pour adapter l'ancienne maison à sa nouvelle destination. Il est décoré selon l'usage des maisons seigneuriales allemandes, de trophées de chasse - têtes de daims, de cerfs,

de chevreuils, de bouquetins, etc. A chacun de ces trophées correspond certainement un souvenir, une aventure de chasse, dont on aimerait à entendre le récit de la bouche du Prince.

Le Prince est un chasseur émérite : il a chassé, peu ou prou, partout où il a été, à la plume et au poil, et notamment, en fait de gros gibier: le daim à Skianiawicze, le chevreuil en Suède, l'ours, l'élan, le daim en Russie, le chamois dans les montagnes de Gastein, le loup dans les Ardennes et aux environs de Pétersbourg. Il n'y a guère de genre de chasse qu'il ne connaisse et auquel il ne se soit exercé. La chasse était pour lui une exercice hygiénique, salutaire au premier chef. Il écrivait quelque part: « Je ne me trouve bien qu'à la chasse... »

La passion de la chasse s'unit, chez le Prince, à l'amour des bêtes. Il a toujours aimé les chiens; il s'intéresse aujourd'hui aux daims, aux cerfs, aux chevreuils qui peuplent ses domaines et qu'on rencontre en les parcourant. Il élève des cygnes, des canards sur les lacs et étangs qui interrompent les taillis touffus de Friedrichsruh et de Warzin... Il fut un temps, dans sa jeunesse, où il fit l'éducation de renards qu'il

conduisait en visite chez des cousines, au grand effroi des jeunes filles. Plénipotentiaire de Prusse à Pétersbourg (1859-1862), il se plaisait à élever de jeunes ours, admis quelquefois à la salle à manger, où ils troublaient le service en pinçant les mollets des domestiques. Les oursons furent donnés, plus tard, au jardin zoologique de Francfort.

Le Prince, pour désigner l'Empereur et Roi, son maître, semble employer de préférence le mot: le Roi. Est-ce par une ancienne habitude? Est-ce de propos délibéré? On se souvient du député Bismarck disant, en 1849, à la deuxième Chambre prussienne: « On m'a nommé un enfant perdu de l'Allemagne... Messieurs, ma maison paternelle, c'est la Prusse; je ne l'ai pas encore quittée et ne la quitterai pas ». Ce Prussien renforcé - *Stock-Preusse* - qu'était M. de Bismarck, était cependant destiné par la Providence à devenir, vingt ans plus tard, l'auteur principal de l'unité allemande.

Vers trois heures on se réunit pour une promenade dans la forêt.

Le ciel, qui a été gris et brumeux tout le

jour, nous menace de pluie. Quelques gouttes tombent déjà. L'incertitude du temps fait, au dernier moment, abandonner le projet d'une promenade à cheval. Le Prince avec le Ministre, le comte Herbert avec le comte de Launay partent en deux calèches découvertes, dont on abaissera les capotes si la pluie vient à augmenter.

Au moment de monter en voiture, le Prince s'aperçoit que le Ministre n'a endossé qu'un paletot léger.

— Votre Excellence aura froid. Qu'elle me permette de lui prêter ce manteau militaire... Il vous tiendra chaud... J'en sais quelque chose... Je m'en servais pendant la campagne de 1870.

Au retour des promeneurs, la Princesse demande :

— Vous n'avez pas eu peur de la pluie?

— Non, répond le Prince, c'est elle qui a eu peur de nous.

Le Prince s'apitoie aimablement sur le sort des secrétaires de M. Crispi, qui ont passé au travail le temps de la promenade.

On réédite le mot d'un officier d'ordonnance

du roi Victor-Emmanuel à l'empereur Napoléon III, pendant la guerre de 1859.

— Il faut que vous soyez de fer, monsieur, lui avait dit l'Empereur des Français, surpris qu'il eût pu fournir une très longue traite à cheval.

— Sire, répondit celui-ci, c'est bien le moins qu'on soit de fer quand on a l'honneur de servir un souverain d'acier.

On parle travail, faculté de travail, résistance au travail. Le Ministre dit :

— Votre Altesse est un des plus grands travailleurs connus.

Et M. Crispi est bon juge en la matière. Le compliment pourrait lui être à bon droit retourné.

Le Prince répond :

— Oui... il y eut un temps où je travaillais douze, quatorze, seize heures par jour. Je suis allé jusqu'à dix-huit heures. Mais ce sont des emprunts de forces, à taux usuraire, que l'on fait sur l'âge mûr et sur la vieillesse. Aujourd'hui je ne travaille que trois ou quatre heures. Schweninger me défend de travailler davantage.

— Votre Altesse est-elle matinale ?

— Le moment normal de mon lever est vers sept heures. Mais, comme je souffre d'insomnies, il m'arrive, si je n'ai pas bien dormi la nuit, de me reposer et sommeiller le matin. Je me lève, alors, vers huit ou neuf heures, ou même plus tard.

Le Prince nous explique à nouveau comme quoi son séjour à Friedrichsruh, loin de retarder la marche des affaires, l'accélère et loin de nuire au service, le facilite.

— Comme je vous l'ai dit, on m'envoie très exactement, chaque jour, les rapports, les papiers à signer, etc. Autre avantage et non pas des moindres : je ne suis pas soumis aux dérangements qu'impose nécessairement le séjour de la capitale. A Berlin, le Chancelier ne pourrait s'exempter, en certaines circonstances, de paraître à la Cour, de recevoir des visiteurs, de voir du monde, etc., tandis que je jouis ici de toute ma liberté et du calme le plus parfait.

M. de Launay nous a dit, en effet, qu'on ne vient à Friedrichsruh que sur l'invitation du Prince, et que ses invitations sont fort rares. C'est la seconde fois que lui, ambassadeur d'Ita-

lie et ami de la maison, vient trouver le Prince à sa campagne, depuis les nombreuses années que Son Altesse y réside.

A six heures on annonce que le dîner est servi.

Les heures des repas, chez le Prince, sont les suivantes: premier déjeuner, huit heures; *luncheon,* midi; dîner, six heures. L'heure du dîner est quelquefois retardée quand le Prince attend quelque visiteur de Berlin par le train du soir - le train par lequel nous sommes arrivés hier. Dans ce cas, on prend quelque chose de froid, avec le thé, dans l'après-midi, et l'on dîne ou soupe, le soir, à neuf heures ou neuf heures et demie.

Le Ministre a offert le bras à la Princesse. On fait quelques compliments pour passer après eux. Le Prince intervient:

— « Circulez, messieurs, circulez », comme disent à Paris les sergents de ville...

Le comte de Launay passe et le Prince prend familièrement l'un de nous par le bras...

La table est servie, ce soir, avec un grand luxe de cristaux, de porcelaines et d'argenterie.

Inutile de dire que le dîner fait honneur à qui en a préparé le menu et à qui l'a confectionné. Après les huîtres, le potage et le poisson, vient une forte pièce de bœuf, à l'anglaise, accompagnée de riz... Le riz est une nouvelle attention de nos hôtes, qui ont voulu qu'à chaque repas nous trouvions sur leur table un de nos mets nationaux.

La Princesse dit :

— Nous avons eu l'intention de vous faire apprêter un mets italien. Mais est-ce bien là le *risotto ?* J'en doute.

Les commensaux sont trop nombreux pour que la conversation puisse être générale, ce qui prive les plus éloignés des saillies du Prince. Des conversations particulières s'engagent et quelquefois se mêlent et se croisent.

On parle, à un bout de la table, de littérature allemande, de préférences littéraires: Gœthe, Schiller, Lessing sont tour à tour discutés... L'un de nous se déclare grand admirateur de Jean-Paul Richter et vante l'originalité de cet écrivain. MM. von Rottenburg et Schweninger ne semblent pas partager son admiration.

— On le lit bien peu aujourd'hui, en Alle-

magne, remarque le Prince, de l'autre bout de la table.

On s'étonne même qu'un Italien apprécie et juge avec tant de compétence un auteur que la plupart des Allemands ne connaissent guère que de nom. C'était là, en effet, le reproche que Karl Hillebrand adressait au public allemand: de trouver Jean-Paul lourd et pédant.

A un moment donné, la Princesse s'adresse en ces termes au comte de Pourtalès:

— Dites-moi, Pourtalès, vous qui savez tout...

On parle du caractère français.

Le Ministre rappelle ce que disait Jules-César du caractère gaulois. Le même jugement a pu être porté, dix-huit siècles plus tard, par Vittorio Alfieri. Le caractère français est resté le même, malgré ce qui a pénétré, dans l'ancienne Gaule, de sang latin par le sud, de sang germanique par le nord. Les races conquérantes – les Francs, les Bourguignons, etc. ont été assimilés par la race conquise. *Gallia capta ferum victorem cepit....*

On échange quelques idées là-dessus. En définitive, la plante « homme » n'est pas, en cela, différente de la plante « végétal ». Elle se mo-

difie par le terroir. Montesquieu et son école, qui attribuent tant d'influence au climat, ont probablement raison. Ce sont des vignes de mêmes cépages qui donnent le vin du Rhin et le vin de Malaga. On transporterait des plants d'un lieu à l'autre, ce qui se fit, paraît-il, sous Charles-Quint, qu'au bout de quelques années les ceps des vignobles rhénans transportés en Espagne donneraient un vin de type espagnol, et les ceps des vignobles andalous transportés dans le Rheingau donneraient du Rüdesheimer et du Hochheimer.

On entend le Prince dire, par suite de je ne sais quelle transition d'idées:

— Messieurs, j'éprouve une furieuse démangeaison de vous dire du mal de Boulanger...

Le reste se perd. Mais la conversation s'est portée sur le personnage qui est l'homme du jour en France. Qu'a-t-il fait pour mériter cet engouement, comparable seulement à celui qui entourait le jeune général Bonaparte, au retour de ses premières campagnes? Revient-il d'Italie ou d'Égypte? On dit qu'il personnifie l'armée française, qu'il l'incarne, que « sa politique, son administra-

tion et toute sa personne apparaissent comme le symbole précis de l'état et des tendances de l'esprit militaire français à la date de 1887 ». – Si l'armée française se personnifiait dans le général Boulanger, les Français ne devraient pas, semble-t-il, s'enorgueillir. On discerne en cet homme trop de médiocrité, trop de pose, trop de théâtralité...

Vient le tour de Napoléon III.

Le Prince connut l'Empereur des Français, au mois d'avril 1857, lors des Conférences de Paris pour le règlement de l'affaire de Neuchâtel. M. de Bismarck était encore délégué de la Prusse à la Diète de Francfort. Il le revit au mois de septembre de la même année, à Bade, lors d'un séjour qu'y fit Napoléon III, avant son entrevue, à Stuttgart, avec l'Empereur de Russie. Quel projet ou quel rêve hantait alors l'esprit de l'Empereur des Français? Napoléon III avait, à cette époque, des tendances germanophiles, prussophiles même : aux Tuileries, on faisait des vœux pour la patrie du grand Frédéric et de Blücher. L'Impératrice Eugénie écrivait, peu de mois auparavant, à la suite d'une visite du Prince Frédéric à Paris, où il avait été accompagné du

général de Moltke, alors son aide de camp : « Ces Allemands sont une race imposante. Louis prétend que c'est la race de l'avenir... ». Au mois de novembre 1858, Napoléon III chargeait le marquis Pepoli, qui se rendait à Berlin, de représenter au roi Frédéric-Guillaume IV (le marquis était apparenté, par sa mère, aux Bonaparte et, par sa femme, aux Hohenzollern) combien une rupture entre la Prusse et l'Autriche aurait été favorable à la première des deux Puissances. En Allemagne, selon le futur prisonnier de Wilhelmshöhe, l'Autriche représentait le passé, la Prusse l'avenir. En restant attachée à l'Autriche, la Prusse se condamnait à l'immobilité, ce qui était indigne d'un pays appelé à de plus hautes destinées. Napoléon III visait donc à isoler l'Autriche pour l'abaisser ensuite, politique qui se rattachait à ses desseins sur l'Italie. Étant donné cette disposition d'esprit, M. de Bismarck et l'Empereur des Français pouvaient sympathiser, sur quelques questions du moins. Sur la question danoise, par exemple, M. de Bismarck trouvait, chez l'Empereur, des idées plus nettes que chez le comte Walewski... Il fut, vers ce temps, soupçonné de tendances françaises. En 1856, en prévision d'une union

plus intime entre la France et la Russie, qu'appréhendait le général de Gerlach, il écrivait: « Je ne redoute une pareille alliance qu'en admettant l'impossibilité pour nous d'y entrer à pieds joints... ».

En 1859, lors de son rappel de Francfort, le bruit se répandit que M. de Bismarck, invité à un dîner d'adieu, chez M. Bethmann, avait porté un toast à l'alliance entre la Prusse et la France. Le *Kladderadatsch* fit, de ce bruit, l'objet d'un dialogue en dialecte berlinois, entre ses deux immortels interlocuteurs Müller, et Schultze. A ce propos, M. de Bismarck écrivit de Saint-Pétersbourg où il venait d'être transféré, au rédacteur du journal, M. Ernest Dohm, une lettre de rectification et de démenti courtois. En réalité, il ne « prêchait pas *a priori* une alliance prusso-française », mais il voulait que les rapports de la Prusse avec la France fussent tels que la possibilité d'une alliance entre les deux pays ne fût pas exclue des calculs diplomatiques.

Le Prince approcha de nouveau l'Empereur des Français en 1862. Pendant deux mois environ qu'il fut ambassadeur de Prusse en France, il eut plusieurs conversations avec lui, à Paris, à Fontainebleau, à Biarritz. On le regardait toujours comme favorable à la politique impériale.

C'était encore le temps où le monde exaltait les idées profondes de Napoléon III, commentait ses paroles, admirait jusqu'à son silence. Les journaux de caricatures allemands représentaient le futur chancelier en présence de Napoléon dans les attitudes d'un écolier devant son maître. Mais, dès lors, M. de Bismarck l'avait jugé; dans des conversations intimes, il le qualifiait déjà : « une grande incapacité méconnue ».

Il revit l'Empereur en 1864, à Biarritz : c'est l'époque où se promenant avec lui sur la plage, Napoléon, appuyé au bras de Mérimée, disait tout bas à ce dernier: « Il est fou ». En 1867, lors de l'Exposition, M. de Bismarck, devenu premier ministre, fut, avec le Roi, son maître, l'hôte des Tuileries. Il revit, une dernière fois, l'Empereur, trois ans plus tard, le lendemain de Sedan, sur la grande route de Donchéry...

Le Prince a donc eu, à plusieurs reprises, l'occasion d'étudier le caractère et l'esprit de l'énigmatique souverain sur lequel le jugement de l'histoire aurait été si différent, suivant les moments où la mort l'eût surpris. Après Boulogne, elle l'eût taxé d'aventurier; après le Congrès de Paris ou la guerre d'Italie, elle l'eût proclamé un des plus grands souverains de la France;

après 1870-71, elle le plaint comme un des plus malheureux ou le condamne comme un des plus coupables.

— Napoléon III, dit le Prince, n'était pas méchant; il voulait le bien...

Le Ministre remarque qu'il n'a pas su le vouloir, que sa politique a été, à la fois, « raisonnée et chimérique, ingénieuse et ingénue ». En croyant travailler pour le bien, il bâillonna la liberté en France et tint l'Europe, pendant vingt ans, sous la menace de visées vagues ou mal définies; en le voulant, il ne fit qu'acheminer son pays à des désastres et à des ruines.

— Il était ignorant, continue le Prince. Je m'en suis aperçu non sans surprise, car il avait été élevé dans un lycée allemand, et les études en Allemagne étaient déjà, de son temps, bien entendues et fortes. Il savait mal l'histoire, sauf l'histoire du premier Empire, et celle-ci encore à sa manière, c'est-à-dire au point de vue de la glorification du premier Napoléon et de la préparation d'une restauration impérialiste... En géographie et en statistique, il manquait des connaissances les plus élémentaires.

Comme le remarque un de nous, le jugement que Son Altesse porte sur Napoléon III coïncide avec celui que professait le Prince-Consort d'Angleterre. On rappelle qu'au début de la guerre d'Orient, Napoléon, voulant qu'on opérât dans la Baltique, ignorait que Cronstadt fût une île et se proposait d'y envoyer de la cavalerie.

Retenu encore ce jugement du Prince sur Napoléon III :

— On a fait trop d'honneur à son intelligence et pas assez à son cœur.

En effet, Napoléon III eut de réelles et solides qualités d'homme privé. Il compta de nombreux amis auxquels il demeura fidèle. Il n'oublia jamais un bienfait ou un service reçu. Il récompensa généreusement ceux qui s'attachèrent à sa fortune. Ce fut peut-être aux dépens de la France; car, de partisans, dont certains n'étaient guère que des aventuriers, il fit des hommes d'État, qu'il imposa au pays.

On parle longtemps du second Empire. Ce fut une période de grande prospérité matérielle pour la France, mais aussi de grande déchéance morale. Comme dans les derniers temps de la

Monarchie de juillet, on ne pensait qu'à s'enrichir et à jouir, et tout moyen était bon pour parvenir à ce double but. Dans l'entrevue de Cherbourg, l'Empereur était obligé d'avouer au Prince-Consort la vénalité de certains de ses ministres.

La décadence politique de l'Empire commença avec la guerre d'Italie, mais on ne s'en aperçut que plus tard. Le point culminant de cette période historique est le Congrès de Paris.

Le Prince rappelle les tristes conditions de la Prusse à cette époque.

— La Prusse était bien bas alors...

Non seulement elle avait subi, en 1850, l'humiliation d'Olmütz, non seulement son rôle, en Allemagne, se réduisait à rien, l'Autriche et les autres États étant conjurés contre elle; mais, dans les années qui suivirent Olmütz, elle avait éveillé des méfiances chez les autres Puissances et, en somme, était sortie amoindrie de la crise orientale... L'Autriche avait proposé l'admission de la Prusse aux conférences de Paris; mais la Russie ne faisait que des efforts peu sérieux dans le même sens et l'Angleterre s'y opposait. Il y eut un moment, au commencement de fé-

vrier 1856, où l'on considéra les efforts pour amener la participation de la Prusse aux négociations comme ayant définitivement avorté. Le baron de Manteuffel, qui, en sa qualité de ministre des affaires étrangères, devait l'y représenter, eut des humiliations à subir.

— On lui faisait faire antichambre quand les plénipotentiaires des autres Puissances étaient déjà en délibérations...

Ce ne fut que sur les instances de l'Empereur des Français que l'envoyé prussien se vit admis aux séances.

— A la place de Manteuffel, dit le Prince, je n'aurais pas su tolérer cela et me serais retiré... ce qui n'aurait que mieux valu. En ne signant pas le traité, nous aurions été plus libres par la suite.

Déjà, à l'époque du Congrès, M. de Bismarck écrivait au comte de Hatzfeld, ambassadeur de Prusse à Paris: « Ce n'est un malheur ni pour la Confédération, ni pour nous, de ne pas prendre part aux conférences; il en résultera tout simplement que les stipulations arrêtées par les négociateurs et qui ne peuvent avoir qu'un intérêt secondaire pour les tiers, ne seront garantis ni par la Prusse ni par la Confédération... ».

La Princesse parle de sa résidence à Francfort, de 1852 à 1858. C'est pendant cette période que M. de Bismarck « déploie toutes les ressources de son génie, dévoile des vues d'une justesse et d'une netteté également surprenantes, dirige son ministre, dicte en quelque sorte la politique générale de son pays », dans le but de relever la Prusse, de réparer les échecs et les humiliations qui avaient succédé à la révolution de 1848 et au traité d'Olmütz. Madame de Bismarck se plaisait à Francfort; quand il lui fallut quitter cette ville, ce fut, pour elle, un vrai chagrin. Francfort offrait tous les agréments de la vie diplomatique, sans la tristesse de l'exil auquel cette vie condamne les diplomates.

Au rôti, on sert un magnifique cimier de cerf.

— La bête était-elle de vos réserves, Altesse ?

— Non, dit le Prince, je n'aime pas à tirer sur mon gibier...

On parle cuisine.

Pourquoi pas? Sans aller jusqu'à dire, comme le docteur Johnson, que le dîner, quoi qu'on fasse, est l'opération la plus importante de la journée,

la cuisine a bien son importance dans la vie, puisque la santé en dépend, en grande partie. Lady Bloomfield a raconté qu'étant à Windsor, le prince Albert et le duc de Wellington se promenaient, un soir, sur la grande terrasse, livrés à une conversation animée. On respectait leur aparté croyant qu'ils s'entretenaient de guerre, de haute politique... Au contraire le Duc parlait tout bonnement cuisine: « *it might have been a French cook instead of the hero of Waterloo* ».

— La cuisine française est, en général, excellente, dit le Prince. Mais les cuisiniers français ne savent pas apprêter les grosses pièces, le gros gibier surtout. Il faut pour cela un art spécial qu'ils ne possèdent pas. D'ailleurs pour manger bon le gibier, il faut ne pas être impatients, et les Français le sont. Il faut savoir attendre: le gibier frais n'a jamais toute sa saveur... Il doit se macérer et se faire... Le morceau dont vous allez goûter a attendu quinze jours: il sera tendre et savoureux. Les cuisiniers français croient qu'il suffit de battre la viande, ce qui la mortifie, mais n'ajoute rien à sa valeur.

Il s'arrête et reprend:

— C'est peut-être une question de caractère national: les Français aiment à battre...

Nous avons peut-être tort d'essayer de fixer les paroles du Prince. Il y a, dans le langage parlé, des effets qui résident moins dans les termes que dans l'expression qui les accompagne ou dans le geste qui les souligne. On ne saurait trop le répéter: le Prince est un causeur hors de pair. Quand la pointe n'est pas dans les mots, elle est dans le ton: il faut l'entendre ou l'avoir entendu. Ce qu'il dit est plein de nuances, de coloris, de sous-entendus, d'aperçus, de finesses que rien ne pourrait rendre. La voix, le geste, les pauses bien aménagées, tout est mis en jeu pour donner du relief à l'idée et à l'expression. Tantôt il prend le ton de la jovialité; tantôt il devient sérieux ou affecte de l'être.

Le Prince aime à « taquiner » le Dr Schweninger.

— Dans les médecins il y a quelque chose du prêtre... Ainsi, ils font volontiers ce qu'ils défendent aux autres de faire...

L'entremets sucré est accompagné d'une crême au marasquin.

— Le marasquin est une liqueur italienne, n'est-ce pas ? demande le Prince. Avec quoi la fait-on ?

Nous répondons que le marasquin se fait avec une sorte de cerise sauvage, qui croît surtout en Dalmatie et que l'on nomme localement *marasca*. Aussi le meilleur marasquin vient-il de Zara. Mais il existe, en Toscane, une espèce de cerise portant le même nom, quoique n'ayant pas exactement l'arome de la petite cerise dalmate : la *ciliegia amarasco*.

Cette érudition facile n'est pas faite pour déplaire au Prince, dont l'esprit curieux et pénétrant s'intéresse à tout.

Pendant qu'on parle de l'Italie avec le comte Herbert, qui connaît très bien notre pays, les rires des voisins du Prince (qui a le Ministre à sa droite et le comte de Launay à sa gauche) attirent l'attention de ce côté. Son Altesse est en train de narrer l'histoire d'un ancien collègue à lui dans le Cabinet prussien qui avait, en même temps, la surintendance des forêts et celle des fermes royales.

— L'administration des forêts était continuellement en procès avec celle des fermes. Le mi-

nistre signait pour et contre chaque administration, alternativement, et le tout sans lire...

Pause.

— Du reste, il aurait lu que c'eût été la même chose.

On sort de table et on se souhaite réciproquement la *Mahlzeit.*

Pendant que le café et les liqueurs circulent, le comte Herbert offre des cigares et le Prince prend une de ses pipes, appendice avec lequel on est si habitué désormais à le voir représenté qu'il semble devenu inséparable de sa personne.

Dans un des salons, le Prince a sa place favorite, entre une table et la paroi. Au mur, à portée de la main, est suspendu un râtelier sur lequel sont placées quatre pipes, deux grandes et deux moyennes. C'est tout ce que le Dr Schweninger permet à Son Altesse de fumer après dîner, lorsqu'elle se porte bien. De sa place, renversé sur une chaise longue, le Prince n'a qu'à étendre la main pour trouver les quatre pipes toutes prêtes; sur la table sont un bourre-pipe et quelques-uns de ses grands crayons habituels, dont il a emprunté l'usage

au prince Gortchakoff; il s'en sert pour prendre des notes et, quelquefois, pour presser le tabac.

Je ne sais à quel propos, le Prince commence :

— C'est le hasard qui a fait mes habitudes...

Mais il est malheureusement interrompu.

Son Altesse s'est assis à sa place habituelle, le Ministre près de lui. On ne peut s'empêcher de réfléchir à ce qui a dû s'agiter de pensées dans ces deux forts cerveaux, ainsi qu'à l'étrangeté des vicissitudes humaines qui réunissent dans une intimité familiale le révolutionnaire sicilien de 1848-49 et le fougueux député conservateur prussien de ces mêmes années; le représentant de la Prusse à la Diète de Francfort de 1852 à 1859 avec celui qui, dans la même période, condamné et banni, conspirait, à Paris et à Londres, avec Mazzini. On pourrait faire d'autres rapprochements, noter d'autres contrastes...

Un domestique apporte un télégramme: le Prince écrit la réponse sans se lever, en se tournant à demi vers la table.

Le Prince parle de son séjour à Saint-Pétersbourg. Il arriva dans cette capitale, comme ambassadeur de Prusse, au commencement du mois

de mai 1859. C'est de Saint-Pétersbourg, peu de jours après son arrivée (12 mai), qu'il dirige à M. de Schleinitz la célèbre dépêche confidentielle où il rend compte de son activité diplomatique pendant son séjour à Francfort et trace, à grandes lignes, la politique qu'il devait être appelé à diriger plus tard lui-même. Il recommande au Ministre, son chef, de rompre avec le *Bund* et d'avoir recours aux moyens radicaux du fer et du feu - *ferro et igne.*

Le Prince a de la sympathie pour la Russie : cela résulte avec évidence de la manière dont il parle de ce pays. Il sent toute la valeur de l'amitié de la Russie pour l'Allemagne. La Cour de Pétersbourg était, en 1859, ce que les diplomates appellent une Cour de famille. Alexandre II, depuis trois ans empereur, était fils d'une princesse de Prusse — la Princesse Charlotte, sœur de Frédéric-Guillaume IV et du Prince de Prusse, sur le point de devenir le roi Guillaume. La Cour voyait avec grande faveur l'envoyé prussien: l'Impératrice-mère, femme de caractère aimable, lui témoignait une affabilité presque maternelle. M. de Bismarck s'entretenait avec elle comme s'il l'avait connue depuis son enfance. L'Empereur était très cordial avec lui. De plus, M. de Bis-

marck avait à Pétersbourg un ami dans la personne du prince Alexandre Michaïlovich Gortchakoff. Les affaires ne présentaient pas de difficultés et tout marchait à souhait. Malheureusement M. de Bismarck tomba malade dans l'été même de l'année 1859. La maladie, à la fois rhumatismale, gastrique, nerveuse, dégénéra en hépatite et mit ses jours en danger. Une fois hors d'affaire, il écrivait, à Mme d'Arnim, sa sœur : « On m'a couvert le corps d'innombrables ventouses, grandes comme des soucoupes, de sinapismes et de vésicatoires absolument démesurés ». Il finit par triompher du mal, grâce surtout, dit-il, à un madère généreux pris à dose modérée. Mais la convalescence fut longue. A la fin du mois de septembre, après avoir déjà passé quinze jours à Bade, le convalescent était encore faible, fatigué, irritable ; sa jambe gauche continuait à être endolorie et la marche la faisait enfler. Il s'était, un instant, agi de la couper! Jamais le Prince ne s'est complètement remis de cette maladie. L'année suivante, quand Mme de Bismarck et ses enfants l'eurent rejoint à Saint-Pétersbourg, ce fut leur tour de tomber malades : tous souffrirent, plus ou moins, du climat. Pendant l'hiver 1861-62, il n'y eut pas un seul

jour où toute la famille se portât bien. Le médecin, était « de fondation » dans la maison.

— Je m'étais confié, dit le Prince, aux soins d'un médecin que m'avait recommandé S. A. R. la Grande-duchesse de... J'ai su, depuis, qu'étant étudiant, il avait été paresseux et ignorant. Il était resté tel. Il dirigeait, à Pétersbourg, un hôpital d'enfants et s'était fait une certaine renommée... Oui, il tuait bien ses trois mille malades par an.

Le Prince poursuit:

— Il m'abîma la jambe... Aujourd'hui encore je me ressens des conséquences de sa cure. Il m'est impossible de rester longtemps debout sans en souffrir... Je puis cependant monter à cheval, et je ne me prive pas de cet exercice que j'ai toujours beaucoup aimé... Il m'arrive de rester jusqu'à trois et quatre heures en selle. Je marche aussi sans difficulté; mais, dans l'immobilité, la position verticale m'est pénible: mes jambes ont besoin d'être étendues...

Le Prince, en philosophe, sait voir les bons côtés des mauvaises choses. Son infirmité ne lui permet pas d'assister aux cérémonies, réceptions, etc. où l'étiquette exige de rester debout.

— Aussi, dit Son Altesse, Leurs Majestés le Roi et la Reine, m'ont-elles gracieusement dispensé, une fois pour toutes, d'intervenir aux fêtes, bals, etc. où Elles tiennent cercle. Le grand maréchal de la Cour ne m'en envoie pas moins régulièrement ses invitations, avec la formule d'usage: « d'ordre de LL. MM. le Roi et la Reine ». J'ai, de mon côté, des imprimés pour décliner le plus poliment de monde les invitations que je reçois. Je ne fais que remplir les blancs et mettre la date. J'enrichis ainsi les dossiers du grand maréchal de la Cour.

Le Prince parle des difficultés de ses débuts comme ministre.

— Autrefois, dit-il, j'ai eu à soutenir, dans le Cabinet prussien, quoique président du Conseil, des luttes pénibles et prolongées. Chez nous, en Prusse, chaque ministre est maître dans son département. Le Cabinet est comme une fédération, dont le lien fédéral serait assez relâché... Nous tenions jusqu'à quatre ou cinq conseils par semaine, et quelquefois les discussions demandaient deux séances par jour. Or, je n'avais qu'un vote et ne pouvais souvent emporter la situation de haute lutte. Il ne me restait alors

qu'à demander l'avis du Roi, avis qui, chez nous, est un ordre et devant lequel toute résistance cesse. Je dois dire que, malgré les pressions que, maintes et maintes fois, on a tâché d'exercer sur Sa Majesté, le Roi ne m'a jamais refusé son adhésion... Devant le vote de Sa Majesté on s'inclinait... Mais la lutte recommençait sur un autre terrain... Aujourd'hui je n'ai plus besoin de cela. On sait que, si je l'invoquais, j'aurais le vote du Roi. On m'accorde donc, *a priori*, gain de cause et nous ne tenons presque plus de conseils de Cabinet.

Ainsi, remarque-t-on, Napoléon Ier ne tenait jamais de conseils de guerre.

Le Prince s'arrête avec quelque complaisance sur le sujet des guerres de 1866 et de 1870-71.

Il dit de la guerre de 1870 :

— Celle-là, je ne l'ai pas voulue. Nous y étions préparés, parce que notre armée était excellente et que nous la prévoyions inévitable... Mais je ne l'ai pas provoquée. Nous n'avions aucune raison pour la faire éclater.

Et, en effet, il faut beaucoup de parti pris, beaucoup d'ignorance des choses, beaucoup de

facilité à accepter les idées toutes faites pour soutenir le contraire. L'opinion publique, en France, a été induite à croire que depuis cinquante ans le Gouvernement prussien méditait la guerre. Cela n'est pas. Une guerre de conquête? L'histoire est là pour démontrer que le peuple allemand ne sortait pas de ses frontières, son morcellement ne lui permettant point une action offensive. Une guerre de revanche? En 1814-15, les Prussiens étaient au nombre des vainqueurs, et Waterloo avait effacé Iéna. La vérité est que ni sous l'honnête et sage Frédéric-Guillaume III, ni sous le mystique et irrésolu Frédéric-Guillaume IV, la monarchie prussienne n'a nourri de projets belliqueux. L'humiliation d'Olmütz le prouve: la monarchie prussienne s'y soumit sans que l'esprit militaire du pays en fût excité. Les deux prédécesseurs de Guillaume Ier ne sacrifiérent à l'esprit militaire qu'autant que les traditions de leur Maison leur en faisait un devoir et qu'il le fallait pour figurer dignement parmi les grandes puissances et parader avec art sur les places d'armes. On ne disait peut-être pas à Berlin comme le grand-duc Constantin Paulovich, à Varsovie, que « la guerre gâte les soldats ». Mais l'armée prussienne n'était cer-

tainement plus à la hauteur de son passé lorsque le Prince Régent (Guillaume Ier) et les généraux de Moltke et de Roon entreprirent de la réorganiser, avec une énergie, une intelligence et une rapidité sans exemple, peut-être, dans l'histoire.

— Quant à la guerre de 1866, continue Son Altesse, elle était nécessaire... Il y avait dans la situation fédérale de la Prusse un vice dont elle souffrait. Mais j'ai eu de la peine à préparer la guerre, à y décider le Roi, la Cour, le parti conservateur...

Nous le savons effectivement, en Italie, par les rapports du général Govone: les classes moyennes en Prusse, aussi bien que les hautes classes, étaient contraires ou peu favorables à la guerre.

— ... Plus tard, après Sadowa, j'ai eu à lutter contre le parti militaire, qui aurait voulu abuser de la victoire. Je ne voulais pas humilier l'Autriche: je savais que nous aurions eu besoin d'elle; je calculais qu'elle devait devenir notre alliée... Le parti militaire, si j'avais cédé à ses exigences, aurait rendu impossible l'alliance que

je méditais d'amener plus tard entre les Puissances centrales.

La politique prussienne en 1866 est peut-être, dans la préparation de la guerre et dans ses résultats, le triomphe diplomatique du Prince. De suite après la victoire, il conclut des traités avec les petites Puissances de l'Allemagne du sud; il isole diplomatiquement l'Autriche. Isolée, elle devra être avec la Prusse, en rechercher l'alliance ou l'accepter avec joie...

— On a dit, poursuit le Prince, que la guerre de 1866 fut une guerre fratricide... C'est vrai, et s'il y avait eu un moyen de l'éviter, je l'aurais saisi. Mais il n'y en avait point; j'avais dû m'en convaincre... La guerre seule pouvait détruire, en Allemagne, l'œuvre des traités de 1815, résoudre la question allemande, trancher le nœud gordien où nous nous trouvions pris depuis des siècles. La guerre était nécessaire.

Il fait allusion aux difficultés surmontées, ainsi qu'au risque auquel il s'exposait, car, en cas d'insuccès, il compromettait à tout jamais son nom et la gloire déjà acquise. Si la guerre

de 1866 avait mal fini pour la Prusse, il est évident que M. de Bismarck eût été le bouc émissaire de toutes les fautes, le criminel coupable d'avoir, par sa légèreté, mené le pays à sa perte; et toutes les ovations qu'on lui fit lors de la rentrée triomphale des troupes, se seraient changées, comme il l'a dit, « si les choses avaient eu un autre cours, en ce qui est le contraire des ovations ». Sur le champ de bataille de Sadowa, un vieux général lui disait: « Hein! mes grenadiers vous ont donné un fameux coup de main... Vous aurez des arcs de triomphe!... Mais, si nous avions été battus, nos vieilles femmes vous auraient, au retour, cassé leurs balais sur le dos... ».

Le Prince avait eu conscience de ce que, le cas échéant, il lui restait à faire. On a dit qu'en cas de défaite, il se serait suicidé. Nous ne le croyons pas: le Prince est trop bon chrétien... Mais il aurait cherché la mort sur le champ de bataille. Le 30 juin 1866, sur le point de laisser Berlin, il disait à un ambassadeur étranger:

— Je rentrerai par Vienne ou par Munich... Ou bien, j'aurai chargé avec le dernier escadron - celui qui ne revient pas.

On reparle de la guerre de France.

— Les Français me haïssent parce qu'ils ont été battus. Ils ont tort... Ce fut de leur faute. Cette guerre-là, je ne l'ai ni voulue, ni cherchée. Ils l'ont provoquée... Ils nous ont poussés à bout... Ils tenaient déjà une satisfaction diplomatique par le renoncement du prince de Hohenzollern... Cela ne leur a pas suffi... Ils auraient voulu humilier la Prusse... Ma foi! nous ne cherchions pas la guerre, mais nous étions préparés à la faire... Depuis Sadowa, ils nous en voulaient... Ils ont ainsi réussi à soulever contre eux les sentiments de l'Allemagne entière, du Nord au Midi, de l'Est à l'Ouest. Ils croyaient que le Midi serait avec eux, comme ils s'étaient mis en 1866, du côté de l'Autriche... C'était de l'aveuglement.

Après chacune des deux campagnes de 1866 et de 1870-71, le Prince fit une maladie.

— Par exemple, dit-il, je ne me suis jamais mieux porté que pendant la guerre de France. Il m'est arrivé de dormir à la belle étoile, étendu dans un sillon, couvert de mon manteau d'ordonnance; de n'avoir à manger que du pain noir et un morceau de lard, dont le gras me coulait

dans la main... Eh bien! je me portais à merveille. J'arrosais pain et lard d'un demi grand verre de cognac et dormais à poings fermés... La lassitude a commencé sous Paris, avec les négociations...

La conversation change de direction. On parle d'un de nous, dont le Ministre a la bonté de faire l'éloge. Celui dont il est question tâche de détourner la causerie et dit, en plaisantant, à M. Crispi:

— Votre Excellence va me faire rougir... Est-ce chose permise, Altesse, à un diplomate?

Le Prince aspire une bouffée de fumée et répond:

— Un diplomate doit conserver la faculté de rougir...

Nous racontons au Prince la conversation que nous avons eue en wagon, avec le Ministre, sur le « mensonge en politique ».

— M. Crispi, disons-nous, n'admet absolument pas le mensonge, en aucun cas...

Le Ministre prend la parole pour dire, qu'à son avis, le mensonge, même toute question de moralité abstraite mise à part, est par lui-même, le plus souvent, maladroit et inhabile.

On attend ce que le Prince va dire ; il paraît réfléchir. Le comte Herbert intervient.

— Mais, pardon ! Excellence. En certains cas, on serait fort embarrassé... Vous avez parfois affaire à des gens qui vous interrogent avec un sans-gêne, avec une indiscrétion !... qui vous mettent au pied du mur... Que faire, alors?

— Éluder la question...

— C'est trahir l'embarras !...

— Se taire...

— C'est quelquefois avouer !...

Le Prince se retourne à demi :

— Je n'aime pas mentir, dit-il ; le mensonge m'est odieux. Mais j'avoue que quelquefois, dans ma vie politique, j'ai dû y recourir... J'y ai été forcé, et j'en ai toujours voulu à ceux qui m'ont obligé à mentir... Cela me vexe...

On sait, en effet, que le Prince a apporté dans les affaires une habitude de franchise, quelquefois sans ménagements, qui effarait et déroutait les gens et le faisait paraître aux uns extravagant, aux autres fou, à tous incompréhensible. Cavour disait : « Je connais l'art de tromper les diplomates : je dis la vérité et je suis sûr qu'ils ne me croient pas ».

Cette conversation nous en rappelle une autre entre M. de Bismarck – le comte de Bismarck d'alors – et le comte Karolyi, ambassadeur d'Autriche, la veille de la guerre de 1866. L'ambassadeur, au nom de son Gouvernement, insistait pour que le premier ministre prussien lui déclarât catégoriquement s'il entendait, oui ou non, déchirer le traité de paix de Gastein.

— Non, répliquait M. de Bismarck, je n'ai pas cette intention... Mais, si je l'avais, vous répondrais-je autrement?

Nous nous souvenons aussi de la théorie d'un grand philosophe qui professait que la vérité n'est due qu'à celui qui a le droit de la connaître, et d'Humboldt disant à Varnhagen: « ... La vérité ne doit être dite qu'à ceux qui nous inspirent une estime profonde, telle que celle que vous m'inspirez ». Décidément, si nous comparons ce que nous venons d'entendre avec ces théories, les hommes d'État méritent plus de croyance que les philosophes...

On apporte des rafraîchissements: glaces, bière... La causerie est interrompue.

Nous parlons, avec l'entourage du Prince, de

M. de Keudell, ex-ambassadeur d'Allemagne à Rome, récemment rappelé.

— Il est très riche, grand propriétaire en Pologne... Il entrera au Parlement...

Nous racontons comme quoi, à Rome, M. de Keudell était fort connu, fort apprécié et jusqu'à un certain point populaire. Il ne manquait à aucune revue militaire. On admirait beaucoup son splendide uniforme de cuirassier blanc, sur lequel, se détachait, ces dernières années, le grand cordon de l'ordre royal des Saints Maurice et Lazare.

M. de Keudell est excellent musicien. Un de nous raconte qu'un soir, au palais Caffarelli, il joua devant Wagner et Liszt et les émerveilla.

— Notre nouvel ambassadeur à Rome, le comte de Solms-Sonnenwalde est, lui aussi, bon musicien. De plus, il est peintre et réussit, dit-on, très bien le portrait.

Quelqu'un dit à la Princesse:

— Votre Altesse exerce certainement une grande influence sur le Prince.

— Ce n'est pas précisément exact... Mon mari n'est pas facilement gouvernable... Il

vous a déclaré, d'ailleurs, que je ne me mêle aucunement de politique.

En effet, à déjeuner, le Chancelier a dit que la Princesse se tient tout à fait en dehors des affaires. Celles-ci ne l'intéressent qu'autant qu'elles affectent le Prince en bien ou en mal, et, par exemple, jamais elle n'a entendu le Prince parler au Reichstag, jamais elle n'est même entrée dans la salle des séances. La Princesse, en confirmant le fait, ajoute:

— Cela me ferait trop de peine de voir mon mari aux prises avec des adversaires qui ne lui veulent que du mal.

— Mais, au moins dans la vie privée, Princesse, vous dirigez et gouvernez le Chancelier.

— Non, croyez-le bien. Mon mari, je vous le répète, n'est ni gouvernable ni dirigeable. Tenez, dernièrement, le prince Guillaume était ici. Son Altesse Royale, qui devait partir, le soir même, assez tard, pour Berlin, invita mon mari à se retirer à son heure habituelle. Je joignis mes instances à l'invitation du Prince. Rien n'y fit. Mon mari voulut rester debout jusqu'à l'heure du départ.... Le lendemain il était souffrant.

Le Chancelier écoute en souriant. La Prin-

cesse est trop modeste: son mari a dit d'elle, un jour, en 1877, c'est-à-dire après trente ans de mariage:

— Vous ne sauriez imaginer ce que cette Femme a fait de moi! (*Sie ahnen nicht was diese Frau aus mir gemacht hat!*)

Peut-être y a-t-il dans les derniers mots de la Princesse un avertissement discret et une demande voilée de ne pas trop prolonger la soirée, pour ne pas fatiguer son mari. La Princesse est bien vite rassurée quand elle apprend que M. Crispi a, lui aussi, l'habitude de se retirer de bonne heure.

— Un homme vraiment supérieur que votre Chef! Mon mari a la plus entière confiance dans son caractère, dans son intelligence et dans son énergie. Il l'aime et l'apprécie beaucoup.

On entend le Prince demander à M. de Pourtalès:

— A quel degré êtes-vous parent avec la comtesse de Pourtalès, qui, en l'année...?

Le reste de la phrase ainsi que la réponse sont couverts par d'autres voix.

Le Prince reprend:

— Une bien jolie femme et fort aimable.

Le Ministre voudrait se retirer.

— Non, dit le Prince, ne vous retirez pas encore; ou bien, si vous le faites, restez-nous encore la journée de demain.

Le Ministre insiste: le Prince ne doit rien changer, pour lui, à ses habitudes.

Quant à prolonger son séjour, cela n'est pas possible: il doit rentrer au plus vite en Italie.

— Je voudrais vous retenir, dit le Prince, mais je comprends vos raisons.

Le Prince fume encore; il en est à sa quatrième pipe et par obéissance aux prescriptions du docteur, il doit s'en tenir là.

Quelqu'un demande si Son Altesse ne fume plus le cigare.

— Non, Schweninger me le défend... Autrefois, je le fumais beaucoup. En 1857, revenant de Paris, j'allumai mon cigare à cinq heures du matin et « fumai le même feu » jusqu'à dix heures du soir, un cigare succédant à l'autre sans interruption... C'est ainsi qu'on s'irrite le système nerveux... Ce sont des emprunts qu'on fait sur la santé de l'avenir... C'est comme quand, après seize heures de travail, on boit

une bouteille de champagne pour se mettre à même de continuer...

— Le cigare, continue le Prince, était devenu pour moi une nécessité... J'en avais tellement l'habitude que, par exemple, à cheval, il était, pour moi, un élément d'équilibre... Je me souviens qu'à une partie de chasse, mon cheval s'abattit... J'étais éloigné des autres chasseurs... On me retrouva plusieurs heures après, évanoui, mais le cigare encore à la bouche, éteint, serré entre les dents...

Il se fait tard. Après quelques mots sur l'itinéraire du retour, le Ministre et le comte de Launay donnent le signal de la retraite. Le Prince et la Princesse expriment encore à M. Crispi tout le plaisir que leur a fait sa visite.

— ...Et tout le bien moral et physique, car je me sens positivement mieux et je vous le dois.

Leurs Altesses se retirent, ainsi que le Ministre. Le comte Herbert, le comte de Pourtalès, le Dr Schweninger et M. von Rottenburg restent à *kneipen*.

— ... Vous savez ce que c'est?

— Certainement: causer, fumer et boire... quelquefois chanter.

— Eh bien, restez avec nous...

Impossible: il reste encore des dépêches à chiffrer, des malles à faire...

Le comte Herbert, infatigable comme l'était son père, est capable, après une *Kneipe*, de retourner s'asseoir à son bureau, l'esprit aussi dispos et clair que si de rien n'était, et d'achever la nuit au travail.

3 octobre. — Il est encore de grand matin, l'obscurité est profonde et déjà des télégrammes à déchiffrer sont déposés sur nos tables. A l'aube, la maison s'anime. Courte promenade dans le parc tout humide et frissonnant.

Au retour, un domestique prévient que le premier déjeuner se fera en commun dans la salle à manger.

Nous recevons dans nos chambres la visite du comte et du docteur qui assistent à nos derniers apprêts de départ. Nous avons demandé des nouvelles des maîtres de la maison: le Prince et la Princesse vont bien.

— On vous croirait méridional, dit-on au Dr Schweninger.

— C'est que j'ai aussi du sang latin dans les

veines: ma grand'mère, la comtesse ***, était italienne.

Le Docteur a reçu hier, annoté et renvoyé à Berlin cent vingt lettres. Ses collaborateurs répondront aux correspondants d'après ses instructions. Lorsqu'il est à Berlin, il dépouille et annote son courrier le soir; ses assistants et secrétaires travaillent la nuit, et le matin suivant il signe la correspondance à envoyer.

Il se loue de ses assistants, qui voyagent aussi beaucoup; un d'eux se trouve, en ce moment, en Italie.

On se réunit au salon.

Le Prince et la Princesse veulent absolument accompagner leur hôte jusqu'à la gare...

Tout ce qu'il est possible de désirer pour un premier repas se trouve sur la table de la salle à manger. On déjeune assez silencieusement. Le Prince échange quelques mots avec ses voisins, le Ministre et l'ambassadeur; mais un voile de tristesse plane sur tous.

Le Dr Schweninger tâche d'égayer la situation. Il fredonne à voix basse, à son voisin, les premières notes d'une chanson d'étudiant:

Muss I denn, muss I denn, zum Staedtlein hinaus...

Nous aimerions à parler des chansons populaires allemandes, de ces chants de la Souabe et de la Thuringe, où respirent tant de sentiment et tant de poésie ; nous aimerions à évoquer des souvenirs de la belle et bonne vie universitaire allemande, si chers pour ceux qui l'ont vécue ; mais les instants sont comptés.

Le Ministre remercie le Prince de sa cordiale hospitalité ; le Prince remercie le Ministre de son agréable visite - en termes chaleureux et émus.

Nous nous dirigeons à pied vers la gare. Le Ministre donne le bras à la Princesse, qui a simplement jeté un châle sur sa tête... Le temps est humide et brumeux.

On s'arrête près de notre wagon, où les domestiques déposent et placent le bagage.

Le Prince et le Ministre échangent quelques dernières phrases qui résument une partie de leurs conversations.

Sur une question :

— Je signerai, dit le Prince, ce que vous signerez.

Sur une autre :

— Nous serons pour vous ce que vous êtes pour l'Angleterre.

Sur un troisième sujet:

— Les amis de nos ennemis sont nos ennemis; les amis de nos amis sont nos amis.

Les journaux arrivés ce matin contiennent des télégrammes d'après lesquels la presse française est unanime à croire que le Ministre est venu à Friedrichsruh pour résoudre la question du Vatican.

— La question du Vatican! dit le Prince en riant. Le seul sujet peut-être sur lequel nous n'ayons pas dit un mot... Toujours les mêmes, ces journalistes!.. Ils vont chercher midi à quatorze heures.

Sur un autre sujet, le Prince s'est retranché derrière son souverain.

— Il faudra que j'en parle à l'Empereur.

— En affaires, riposte le Ministre, l'Empereur n'est-ce pas vous?

Un coup de sifflet lointain annonce l'arrivée du train de Hambourg.

— Nous sommes d'accord en tout, dit encore le Chancelier.

Et il ajoute, en serrant la main du Ministre :

— Nous pouvons être satisfaits ; nous avons rendu un service à l'Europe.

On se dit adieu. Chacun de nous serre la main du Prince et baise celle de la Princesse. Les paroles de Leurs Altesses sont pleines d'une effusion cordiale.

— *Aufwiedersehen, das nächste Jahr!*

— *Arrivederci!*

Le Ministre invite le Chancelier à venir en Italie.

— Je ne pourrai pas vous offrir, dans ma villa de Naples, une hospitalité aussi grandiose que celle dont nous venons de jouir à Friedrichsruh, mais elle ne sera pas moins cordiale... Venez nous voir!..

— Qui sait! dit le Prince.

Le train arrive, bondé de voyageurs, dont beaucoup descendent, n'ayant pris le train que jusqu'à Friedrichsruh, dans l'espoir de voir M. Crispi et le Prince.

Le Ministre, qui est resté le dernier, baise la main de la Princesse, serre encore celle du Chancelier, et monte en wagon, où le comte de

Launay l'a précédé. Le wagon est attelé au train.

Au moment du départ, le Ministre et sa suite sont debout, tête découverte, aux fenêtres.

— Au revoir, dit encore le Prince, en serrant une dernière fois la main de Crispi. A l'année prochaine! A Friedrichsruh...

Temps gris et pluvieux.

Le comte de Launay accompagne le Ministre jusqu'à Hanovre, d'où il rentrera à Berlin.

Le voyage s'accomplit sans incidents notables.

Le Ministre est visiblement satisfait.

Conversation avec le comte de Launay. La Cour de Berlin, ou pour mieux dire, le parti conservateur qui dominait à la Cour de Prusse et dans les hautes sphères, n'était guère favorable à l'Italie, aux débuts de son unification. Les idées libérales rencontraient une médiocre sympathie chez les hommes d'État qui dirigeaient les affaires sur les bords de la Sprée.

Ils accusaient l'Italie de procéder par des moyens révolutionnaires, regardaient encore la position de l'Autriche en Italie comme un gage de sûreté pour la Confédération germanique, et

ne voyaient pas, ce que voyait depuis plusieurs années déjà M. de Bismarck, c'est-à-dire que la grandeur de la Prusse, l'unification allemande, l'amitié même de la Prusse et de l'Autriche exigeaient que cette dernière puissance sortît, bon gré, mal gré, de la Confédération. C'est ce parti, ce sont ces hommes contre lesquels M. de Bismarck eut tant de luttes à soutenir quand il s'agit de préparer la guerre de 1866. En 1861, la Prusse, sur les instances du Gouvernement impérial français, avait reconnu, il est vrai, le Gouvernement italien, mais en apportant à cet acte diplomatique de telles restrictions et réserves qu'on avait bien vu que cette Puissance obéissait à une sorte de nécessité de la situation plutôt qu'à un penchant pour l'Italie. Le rapprochement véritable de l'Italie et de la Prusse n'eut lieu qu'aux approches de 1866.

Coup d'œil rétrospectif sur l'histoire. Parallélisme des destinées politiques du Piémont et de la Prusse, de la Maison de Savoie et de celle de Hohenzollern, qui, l'une et l'autre, pourraient avoir la même devise: *Vom Fels zum Meer.*

Victor-Amédée II de Savoie fut un des premiers souverains qui reconnurent à Frédéric I^er^

(Frédéric III comme électeur de Brandebourg) la qualité de roi de Prusse; par réciprocité, le fils de Frédéric, Frédéric-Guillaume Ier, fut des premiers à reconnaître à Victor-Amédée la qualité de roi de Sicile qu'il avait acquise par le traité d'Utrecht et devait échanger, en 1720, avec celle de roi de Sardaigne... Victor-Amédée écrivait, le 25 juillet 1716, à son ambassadeur à Paris, où venait d'arriver le ministre de Prusse, baron de Knyphausen: « Nous souhaitons que vous tâchiez de lier amitié avec le ministre de Prusse, vous en procurant la confiance, que vous aurez soin ensuite de cultiver. Nos Ministres ont toujours eu celle des Ministres du feu Roy, et il y a toujours eu entre eux beaucoup de liaison, ainsi qu'il y en a eu une fort cordiale entre Nous et Luy. Vous rencontrerez notre entière satisfaction si vous pouviez en fomenter une égale entre Nous et le Roy son maître... ». Le Roi de Prusse faisait, en réponse, exprimer « les sentiments d'estime et de joie avec lesquels il avait appris les ouvertures faites à son Ministre, auxquelles il répondrait d'une manière qui prouverait combien il s'estimait heureux de pouvoir affermir avec S. M. Sicilienne une véritable bonne correspondance, telle

qu'elle pût être utile aux deux cours et au bien commun... ».

La Princesse a fait déposer dans notre wagon une bourriche de victuailles. Nous descendons cependant à Hanovre, pour y déjeuner au buffet de la gare, lequel a été averti télégraphiquement de Friedrichsruh.

A notre arrivée à Hanovre, le Ministre a une agréable surprise, qu'il doit au Chancelier. Au moment où le train s'arrête, se présente à la portière un monsieur, que Son Excellence reconnaît aussitôt et salue avec une grande cordialité.

C'est M. de Bennigsen, le chef du parti national-libéral, ancienne connaissance de M. Crispi. En 1877, ce fut lui qui se fit le promoteur d'un banquet parlementaire offert par les membres du Reichstag à l'homme d'État italien. Le Prince lui ayant télégraphié pour l'informer du passage de Son Excellence, il s'est empressé de venir à la gare pour la saluer.

Le Ministre nous présente et dit:

— Je n'ai pas à vous apprendre qui est M. de Bennigsen, un des libéraux les plus sincères de l'Allemagne, un des principaux auteurs de son unification, un des meilleurs amis et

collaborateurs du Prince de Bismarck et le premier orateur du Reichstag.

Il invite M. de Bennigsen à déjeuner avec nous.

Le repas a lieu dans une salle réservée du restaurant de la gare. La conversation touche à beaucoup de sujets, mais malheureusement elle est abrégée par la tyrannie de l'horaire. Au dernier moment, un double toast:

— Au premier Ministre de S. M. le Roi d'Italie!

— A l'ami et au collaborateur du Prince de Bismarck!

Nous prenons congé de M. de Bennigsen et du comte de Launay.

Voyage silencieux. Le Ministre réfléchit. Travail et lecture de journaux, naturellement remplis de commentaires sur l'événement du jour.

Arrivée à Francfort à la tombée de la nuit.

Quelques instants après que le Ministre s'est installé à l'hôtel, un inconnu fait passer sa carte. Il se qualifie génériquement de « correspondant et rédacteur de journaux allemands ». Le Ministre ne voulant être impoli envers qui que ce soit dans un pays où il est accueilli avec

tant d'égards, le reçoit, une minute, dans la pièce même où l'on met le couvert pour le dîner, c'est-à-dire au milieu du va-et-vient des domestiques.

Quelques phrases banales, sans importance, comme on en dit à un importun pour se débarrasser poliment de lui, suffiront à ce monsieur pour échafauder, dans la *Gazette de Francfort*, un article d'après lequel il semblerait qu'il a été constitué dépositaire de secrets d'État. Cet article dont nous n'aurons connaissance qu'à Rome sera l'objet d'un démenti formel. Il ne s'y trouve de vrai qu'un fait : celui que l'intrus a été admis un instant en présence du Ministre.

Qui donc définissait le « reporter » : *Homo perfidus atque periculosus...?*

Dîner et soirée sans incidents.

Mardi, 4 octobre. — Le Ministre accomplit aujourd'hui sa soixante-septième année. Il porte le nom du Saint que l'Église honore en ce jour ; c'est donc doublement sa fête.

De très bonne heure arrivent deux télégrammes personnels pour Son Excellence, l'un de Friedrichsruh, l'autre de Berlin. Ils sont, le premier, du Prince et de la Princesse, le second,

du Comte de Bismarck; dans les termes les plus affectueux, ils envoient leurs souhaits au Ministre, qui, très sensible à cette aimable attention, s'empresse de remercier par télégraphe.

Départ par une pluie battante qui ne cessera pas de la journée.

Ces journées de voyage sont intéressantes dans leur monotonie. Nous sommes réunis dans le compartiment-salon. Le travail alterne avec la lecture et la conversation, à laquelle le Ministre prend souvent part et que parfois il veut bien diriger. Les repas viennent couper la longueur des heures.

Après dîner, vers huit heures et demie, le Ministre se retire, et le salon se transforme en dortoir.

Dans la soirée un dégât s'est produit à une des roues de notre voiture et cause, pendant le reste du voyage, un tangage et un roulis peu rassurants. A chaque arrêt, le personnel du train vient inspecter l'état des roues, car on craint que le wagon ne puisse achever le trajet.

Vers huit heures du matin, arrêt à Monza. Le Ministre est levé depuis longtemps. Il se

porte à merveille et ne ressent aucune fatigue du voyage.

Par suite d'un malentendu, il ne se trouve pas d'équipage de Cour à la gare. Son Excellence monte dans la première voiture venue et se rend à la Villa Royale.

Le reste de la journée s'écoule à Milan, où le Ministre fête, en famille, l'anniversaire de la naissance de sa charmante fille. Depart le soir même pour Rome.

Second voyage à Friedrichsruh.

16 août 1888. — Faux départ. Au dernier moment, le voyage est renvoyé.

Le bruit se répand qu'un télégramme est arrivé de Massaouah, contenant des nouvelles graves. C'est inexact: un télégramme est réellement arrivé, mais il ne contient que de nouveaux détails sur l'affaire de Saganeiti. Quelques-uns expliquent le contre-ordre en disant que le Ministre n'est pas très bien; mais son aspect dément cette assertion.

Informations prises, le Ministre désire voir le Roi avant de prendre la route de l'Allemagne. S. M. se trouvant actuellement dans les montagnes, au-dessus de Valdieri, à la chasse au chamois et au bouquetin, il a été malaisé de fixer un lieu de rendez-vous.

17 août. — Un télégramme du Premier Aide de camp de S. M. informe le Ministre que le Roi le recevra au campement de Sainte-Anne de Valdieri.

Le général Terzaghi se trouvera, pour y attendre Son Excellence, demain, à cinq heures de l'après-midi, à Borgo San Dalmazzo et l'accompagnera au campement royal.

Beaucoup de monde à la gare. Pas plus que l'an passé on ne se doute du but réel du voyage.

Une dame bien connue de l'aristocratie romaine, la comtesse de...., traverse la foule, au dernier moment, et monte dans le train.

18 août. — Au matin, sur la Rivière du Levant, le temps est à la pluie et la mer agitée. Plus tard, le ciel s'éclaircit.

A Gênes le Ministre descend au buffet pour y déjeuner. Le préfet et d'autres autorités sont venus le saluer et assistent à son repas en causant avec lui.

La comtesse de..... fait passer sa carte au Ministre : elle demande un instant d'entretien, lui offrant de venir dans notre wagon. Le Ministre, qui est toujours aimable et galant, fait répondre

qu'une dame ne devant pas se déranger, c'est lui qui aura l'honneur de faire visite à la comtesse dans son compartiment, où il se rend en effet.

Sampierdarena. Notre pensée se reporte à la mémorable rencontre qui eut lieu ici, il y a quelques mois, entre le roi Humbert et Frédéric III, se rendant de Sanremo à Berlin. Le souvenir nous retrace, dans tous ses détails, cette triste journée, grise et pluvieuse, funèbre et angoissante... Le temps semblait s'être mis en deuil, mais on bénissait la pluie en pensant que, grâce à elle, la poussière de la route n'irriterait pas la gorge de l'auguste malade... Nous voyons s'avancer le train impérial aux lourds wagons, au-devant duquel se dirigent le Roi et sa suite, et apparaître à une portière la pâle figure de Frédéric, encore belle et imposante. L'Empereur et Roi de quelques heures est en petite tenue, droit dans sa tunique militaire, la barbe et le collet de l'uniforme couvrant le bandage qui lui entoure le cou et cachant l'horrible blessure faite par le bistouri. Dans le souvenir de ces moments inoubliables, c'est naturellement la figure du héros de Königsgrœtz, de Wissembourg, du Greisberg,

de Wœrth et de Reischoffen, qui se détache le plus nettement du tableau, qui est le plus profondément gravée dans la mémoire. On savait ses jours comptés et qu'il ne montait sur le trône que pour y mourir. Il le savait sans doute lui-même; mais, malgré cette lugubre prévision, malgré ses souffrances morales et physiques, il souriait au Roi, son ami, il saluait gracieusement ceux qui avaient été admis à lui présenter leurs hommages, il écrivait pour chacun quelques mots aimables sur des tablettes que l'on conserve comme des reliques précieuses. Et le Ministre en eut sa part. L'Empereur le remercia des paroles de regret prononcées dans les Chambres sur la mort de son glorieux Père... Nous revoyons les deux souverains s'embrassant, au moment de la séparation, et l'Impératrice Victoria, dans ses vêtements de deuil, appuyée à la portière du wagon impérial, continuant à parler au Roi, le remerciant, tandis que, debout derrière une des glaces levées, l'Empereur saluait encore de la main, et à une fenêtre voisine se dessinait le profil fin et anguleux de Sir Morell Mackenzie...

Les tristes présages d'alors se sont, hélas! vérifiés.

A une des gares suivantes, le Ministre remonte dans son wagon.

Cela se rapporte-t-il avec ce qui a été dit entre lui et la belle voyageuse ? Nous ne le savons ; mais la conversation tombe sur le projet du palais dont Crispi voudrait doter le Parlement italien, - palais où siégeraient les deux Chambres, ce qui, en bien des circonstances, simplifierait les travaux parlementaires. Quelle est la localité de Rome la plus adaptée ? Le Ministre paraît pencher pour Magnanapoli.

A Alexandrie, le préfet Winspeare monte dans le wagon pour saluer le Ministre. Malgré son nom et son aspect anglais, Winspeare est napolitain. Il se loue de sa province. Cependant dans certaines localités, les luttes et les rivalités des partis locaux sont des plus âpres. Les gens en arrivent à combattre leurs adversaires en coupant les ceps de leurs vignes. Comme si les ravages de l'oïdium, du philloxéra et de la péronospora ne suffisaient pas !

Nous arrivons à Turin avec un notable retard. Mais le préfet, comte Lovera de Maria, a fait retarder d'autant le départ du train qui

doit emmener le Ministre à Coni, ce qui fait que Son Excellence arrivera à Borgo San Dalmazzo à temps pour en repartir, à l'heure dite, avec l'aide de camp de Sa Majesté.

Un incident vient d'avoir lieu sur la frontière : une rixe entre Italiens et Français. Les faits de ce genre sont malheureusement trop fréquents : mais comment les empêcher ? On pourrait même s'étonner qu'ils ne se renouvellent pas plus souvent. La presse française ne cesse d'exciter les esprits, et la nôtre n'est pas exempte du même travers.

19 août. — Si le Ministre veut remplir son programme et être de retour de Friedrichsruh avant le départ de S. M. le Roi et du Prince de Naples pour les grandes manœuvres qui auront lieu, cette année, dans les Romagnes, le départ pour l'Allemagne devrait être aujourd'hui.

A onze heures et demie le Ministre est de retour. Il a passé la nuit au pavillon royal, à quelque deux mille mètres d'altitude.

Le marquis Tokugawa, ministre du Japon près la Cour d'Italie se trouve de passage à

Turin avec la marquise. Il est descendu à notre hôtel et vient saluer le Ministre. Très aimable, très intelligent, très curieux de tout connaître de ce qui a trait à l'organisation des pays occidentaux. Il suivait, cet hiver, un cours de droit constitutionnel... Le marquis appartient à une des plus illustres familles de l'Empire du Soleil levant. La dynastie des Tokugawa, dynastie de chanceliers (shoguns) qui exerçaient, par le fait, le pouvoir suprême, atteignit au faîte de sa puissance sur la fin du XVI[e] siècle et donna au Japon, après des siècles de guerres et de discordes intestines, deux cents ans de paix et de prospérité.

Le Ministre invite à déjeuner le marquis et le préfet.

Pendant le déjeuner, la marquise fait une apparition à la salle à manger, accompagnée d'une dame de compagnie. Serrements de mains, sourires et *tchin-tchin* extrême-orientaux...

A deux heures, départ pour Milan. Les autorités sont venues saluer le Ministre. Par contre, nous ne trouvons personne à l'arrivée à Milan, à l'exception d'un conseiller de préfecture.

Le Ministre fait demander une voiture; mais

avant qu'elle arrive, il perd patience et nous voilà partis à pied... Quelques instants après, nous trouvons un fiacre découvert et y montons démocratiquement.

Promenade autour de la place du Château. Il s'agit de tuer deux heures de temps et de faire arriver l'heure du dîner.

Le Ministre raconte l'épisode du « million de fusils », réuni par un Comité patriotique en 1860. Massimo d'Azeglio, alors gouverneur de Milan, ne permit pas qu'on en livrât un seul et faillit ainsi compromettre l'expédition des Mille.

A son départ de Quarto, Garibaldi n'avait guère, en fait d'armes, qu'un millier de mauvais fusils d'ancien modèle, et environ deux cents carabines suisses, d'excellente fabrication, propriété individuelle des volontaires génois et de quelques autres. Crispi était armé d'une carabine de ce genre et d'un revolver qu'il a conservé.

Les volontaires armés de carabines avaient leurs propres munitions; celles des autres fusils devaient être amenées de Gênes à Quarto par mer. Mais, au moment de lever les ancres, on attendit vainement les embarcations qui les devaient

amener. Jamais on n'a su ce qui s'était passé. Y eut-il trahison, vol ou erreur? Le fait est que les munitions avaient disparu et qu'on ignora toujours où elles avaient passé.

Le Ministre rend cependant le Gouvernement subalpin responsable du fait; d'après lui, M. de Cavour craignait que l'expédition de Sicile ne compromît le succès des annexions de l'Italie centrale.

Dépourvu de munitions, Garibaldi eut une de ces inspirations heureuses dont il était coutumier. Il décida d'aborder à Talamone, où il croyait savoir qu'il en existait un dépôt. Mais, descendu à terre avec le colonel Türr, il ne trouva dans la tour de Talamone, que quelques armes de rebut et une colubrine. Toutes les munitions se trouvaient à deux heures de là, dans la forteresse d'Orbetello. Garibaldi y envoya Türr en lui donnant carte blanche. Le commandant de la forteresse était un colonel Giorgini, toscan. L'épisode a été, maintes fois, raconté. Türr lui ordonna, au nom du Roi, de remettre les armes et les munitions dont il disposait. Pour mieux le gagner, Türr se fit accompagner par lui à Talamone, où Garibaldi le reçut revêtant, pour la circons-

tance, l'uniforme de général de l'armée sarde. Ce fut probablement la première et la dernière fois qu'il l'endossa.

Giorgini se laissa convaincre. Il paya cher le service qu'il rendit à l'expédition, car il passa sous conseil de guerre et put croire sa carrière brisée. Il avait rendu l'expédition possible, mais manqué à son devoir de soldat. Plus tard, Crispi le fit admettre, avec son grade, dans l'armée méridionale.

Le Ministre avoue que jusqu'en 1860, il n'avait pas une grande idée de Garibaldi. Des lettres qu'il adressait à Nicolas Fabrizi pourraient témoigner du jugement assez peu flatteur qu'il portait alors sur le général. Ses idées se modifièrent lorsqu'il vit Garibaldi aux prises avec les difficultés de la campagne. Car si, selon lui, Garibaldi, en tant qu'homme politique, n'avait pas grande valeur, si, dans la vie ordinaire, il ne s'élevait guère au-dessus du niveau commun des hommes de bien, dès qu'il devenait homme de guerre, il se transformait, et en tant que général, sur le champ de bataille, « *era un Dio !* » c'était un Dieu !

Il y avait, paraît-il, en lui, quelque chose

d'inspiré, non seulement dans la direction tactique des combats, mais aussi dans leur préparation stratégique. Dans les moments difficiles, il avait des éclairs de génie. Avec cela, un courage de lion, un sang-froid admirable – et l'art de communiquer aux autres son courage et son sang-froid.

Les stratégistes admirent sa marche sur Palerme, en 1860.

Cependant, selon M. Crispi, plusieurs fautes furent commises. L'attaque de Palerme, du côté de Monreale, le 21 mai 1860, fut une grave erreur, chèrement payée. Nombre de volontaires, et des meilleurs, y perdirent la vie. Pour tenter une attaque de ce genre, il fallait disposer de dix à douze mille hommes. Dans ce cas, on aurait pu réparer les pertes. Mais le nombre des combattants étant très restreint, il convenait d'économiser les hommes ; ou, du moins, de ne pas les prodiguer témérairement. Garibaldi sacrifia trop de vies; ce fut, de sa part, un tort immense.

Une autre erreur de Garibaldi fut d'avoir ordonné, après ce fait d'armes, une marche de nuit par des chemins de montagne presque impraticables. Les difficultés de la marche se trou-

vèrent augmentées par un orage accompagné d'une pluie diluvienne. Les volontaires glissaient sur la terre détrempée, tombaient, perdaient leurs armes et leurs munitions. Ils durent abandonner dans un précipice deux canons emportés de Talamone, les seuls dont disposât l'expédition, avec un troisième pris aux troupes bourboniennes à la bataille de Calatafimi. Acerbi, qui était chargé de porter les fonds de la petite armée, tomba si malheureusement que la caisse se défonça et son contenu se répandit sur le sol. Il fallut perdre du temps pour ramasser les pièces d'or, dont une partie ne se retrouva plus. On aurait commis d'autres fautes, si Crispi, qui connaissait les lieux et qu'on n'avait pas assez écouté jusque-là, n'eût pas imposé résolument sa volonté. Ç'aurait été, par exemple, une faute fatale à l'expédition de suivre le plan que proposait Sirtori, chef d'état-major de Garibaldi, qui voulait battre en retraite et se retrancher dans les montagnes du centre de la Sicile pour y réunir tous les éléments de la révolution. Se fiant aux cartes topographiques, il prenait des sentiers impraticables aux mulets pour de grandes routes. Ni Garibaldi, ni Sirtori ne connaissaient la Sicile, tandis que Crispi la connaissait

jusque dans ses moindres recoins; mais Crispi n'était que sous-chef d'état-major. On s'aperçut, sous Palerme, que l'on avait eu grand tort de ne pas s'en remettre à lui...

La conversation se porte sur d'autres sujets.

Mazzini fit à l'alliance franco-sarde toute l'opposition qu'il put: par des publications, par les lettres qu'il adressait à ses adhérents, par le journal *Pensiero e Azione*, qui se publiait à Londres et dont Crispi était un des principaux collaborateurs avec Maurizio Quadrio, De Boni et d'autres. La connaissance qu'il avait du caractère de l'empereur Napoléon et de celui du peuple français lui faisait prévoir et craindre ce qui s'est vérifié, c'est-à-dire qu'ils s'arrêteraient à mi-chemin sans achever l'œuvre entreprise. Il se rendait compte que le but poursuivi n'était pas l'intérêt de l'Italie, mais un rêve d'ambition nationale et dynastique, et que nous devrions payer, peut-être chèrement, en territoires et en liberté, le service reçu.

Après Villafranca, la constitution d'un royaume de la Haute-Italie qui se serait étendu « des Alpes à l'Adriatique », ayant avorté, la cession de Nice et de la Savoie, stipulée à Plombières

et qui devait en être le prix, ne fut pas réclamée par la France. Napoléon III aurait même dit:

— Payez les frais de la guerre, et n'en parlons plus!

Mais l'idée fut reprise l'année suivante, lorsqu'il s'agit d'obtenir la reconnaissance des annexions de l'Italie Centrale... Cavour ne sut pas résister: il ne profita pas, comme il l'aurait pu, de l'opposition que l'annexion de Nice et de la Savoie à la France rencontrait auprès de l'Angleterre et de la Prusse.

On demande au Ministre:

— Quel est le récit le plus digne de foi de l'expédition des Mille?

— L'histoire de l'expédition, dit-il, est encore à écrire. On en a un récit rédigé sous la direction ou l'inspiration de Türr, mais il concerne surtout les opérations militaires et notamment celles de la brigade que Türr commandait. Guerzoni a trop d'imagination... Quant à Garibaldi, dans son livre *I Mille*, il se montre assez médiocre historien. Il croyait manier la plume comme il maniait l'épée; mais il n'était qu'homme d'action.

On rappelle que le Prince de Bismarck n'é-

prouve pas pour Garibaldi des sentiments d'une bien vive sympathie. En 1871, il ne voulait pas qu'il fût compris dans la capitulation.

— Qu'un Français, disait-il à Jules Favre, prenne les armes contre nous, je le comprends: il défend son pays; il en a le droit. Mais cet aventurier étranger, avec sa république cosmopolite et son ramassis de révolutionnaires sortis de tous les bouges du monde, je ne puis lui reconnaître aucun droit.

On n'a pas oublié qu'à l'époque de l'occupation de la Tunisie par la France (1881), Garibaldi publia sur les journaux une lettre bouillante d'indignation. A ce moment, il aurait volontiers fait la guerre à la nation pour laquelle il s'était battu onze ans auparavant.

Dîner au restaurant Cova, en plein air, dans le jardin. Peu de monde. Les Milanais sont dans leurs villas de la Brianza, dans les montagnes ou sur les lacs.

Départ à huit heures.

A Chiasso on est déjà informé du passage de Crispi; il fait jour encore et il y a foule à la gare.

Nous causons de la rencontre que le Ministre vient d'avoir avec le Roi. Le Ministre n'avait plus revu la province de Coni depuis qu'il la traversa, en 1849, venant de Marseille à Turin, par le col de Tenda. Il était alors inconnu et exilé; aujourd'hui il est premier Ministre, et sur le parcours, les syndics et les conseillers municipaux sont accourus pour le saluer. Les gens criaient:

— Vive Crispi! Vive le Ministre monarchique!

Ces vallées nourrissent un profond dévouement pour la Dynastie. Un syndic disait au Ministre:

— Ici, Excellence, nous sommes tous pour le Roi et pour la Famille Royale. Nous vous aimons parce que vous voulez du bien au Roi et que le Roi a confiance en vous.

A Lugano, on demande au Ministre s'il n'avait jamais été tenté, pendant l'exil, de s'établir dans cette petite ville si italienne d'aspect et de climat, où tant d'autres exilés politiques ont trouvé un refuge.

— Jamais, dit il, sans s'expliquer autrement.

Lugano n'était pas, croyons-nous, un centre assez vivant, une scène assez vaste. Crispi avait besoin de la vie des grandes villes. Il a quitté

Ribera, son pays natal, tout jeune et depuis lors a toujours vécu dans des villes importantes.

Peu après Bellinzona, le Ministre se retire dans son compartiment.

20 août. — Temps couvert sur les lacs de Lucerne et de Zoug. Plus loin, brume intense.

A Bâle, le consul, M. Vischer-Sarrasin, se fait annoncer et monte dans le wagon pour saluer le Ministre. Celui-ci l'interroge sur son district consulaire. Il s'y trouve actuellement de nombreux Italiens, appartenant, pour la plupart, à l'émigration temporaire: manœuvres, terrassiers, maçons, mineurs, etc., presque tous employés dans les travaux considérables de chemins de fer que l'Allemagne fait exécuter sur le territoire allemand, autour de Bâle, pour pouvoir opérer, en cas de guerre, sans violer la neutralité suisse.

Nous prenons la ligne Fribourg-Offenbourg.

A Francfort nous descendons à la nouvelle gare – immense construction, la plus vaste qu'il y ait en Europe et peut-être au monde. Trois énormes voûtes métalliques... Mais gare « de pointe », ce qui, malgré les dimensions de l'édifice

pourrait, semble-t-il, devenir un grave inconvénient en cas de guerre.

Francfort est en fête : partout des guirlandes, des festons et des oriflammes. Le Congrès international de navigation intérieure s'y trouve actuellement réuni.

Le Ministre profite des heures qu'il a de libres pour faire une promenade en voiture et se rend au *Palmengarten* avec M. A. de Neufville, qui lui fait, cette année encore, les honneurs de la ville, à la place du Consul, son frère, actuellement en Italie.

Après-midi et soirée de travail. Le prochain voyage de S. M. le Roi dans les Romagnes n'est pour M. Crispi l'objet d'aucune préoccupation. Il ne doute pas de la loyauté des populations de ces provinces, qui ont le sang chaud, l'esprit prompt, mais le caractère noble et chevaleresque.

S. M. le Roi a fait télégraphier au Préfet de Ravenne: « Veuillez dire à la Société des vété-« rans de 1848-49 que je les remercie de leur « proposition de me servir de garde d'honneur. « Le Roi d'Italie a la plus entière confiance dans « la population de Ravenne et ne veut aucune « garde entre son peuple et lui ».

A dîner, la conversation roule sur différents sujets.

Au Reichstag, remarque le Ministre, le Prince de Bismarck parle quelquefois en maître... Il a dit, par exemple: « Je ne m'en laisse pas imposer par votre majorité ». Et comme on protestait, il reprit: « Je ne m'en suis pas laissé imposer, même par l'Europe entière; ce n'est pas vous qui, les premiers, m'en imposeriez... ». Un homme qui a le passé du Prince peut tenir ce langage... C'est aussi une question d'institutions... Les nôtres ne comporteraient pas une autorité aussi absolue que celle que déploie parfois Son Altesse.

Le Ministre ajoute, en souriant:

— Je n'ai jamais rien dit d'approchant.

Il dit encore:

— C'est surtout quand je suis ministre, que je mets des formes. Comme député, j'ai été quelquefois emporté et violent...

On lui rappelle qu'il s'est montré, une fois, très violent et très dur à l'égard de Mancini.

— C'est vrai, dit-il; et cependant je l'aimais beaucoup; c'était une belle et vaste intelligence et un cœur d'or. Je lui ai rappelé, un jour, qu'il avait écrit des vers à la louange des Bourbons... Mais il faut dire qu'il avait provoqué cette allu-

sion désagréable... Ne m'avait-il pas reproché d'avoir admis que les souverains de la Maison des Bourbons de Naples, avaient su, en certaines occasions, garder et montrer une dignité royale? Je croyais avoir assez fait dans le but de les renverser pour avoir le droit d'être juste à leur égard... Mais Mancini voulut un effet oratoire: à l'entendre, on n'aurait pas dû louer les Bourbons, « dans une enceinte consacrée à la liberté... », même quand ils le méritaient.

Ce ne fut pas la seule fois que je dus adresser à Mancini des mots un peu vifs. Étant député et lui ministre, j'avais proposé de porter à 500,000 livres les fonds secrets du Ministère des affaires étrangères. Il répondit que 100,000 lui suffisaient et qu'il ne voulait pas faire une « politique provocante »... C'était une sottise et je le lui fis entendre... On ne fait pas une politique provocante avec la misère de quelques centaines de milliers de francs, tandis qu'une pareille somme permet de subvenir à plusieurs services pour lesquels les fonds sont actuellement insuffisants.

Le Ministre entre à ce sujet dans des développements qu'il est inutile de répéter, et conclut:

— Le Gouvernement prussien dispose des

rentes de l'indemnité qui avait été accordée au roi de Hanovre. C'est un joli denier.

21 août. — Départ à neuf heures. Le Prince a fait demander quelles sont les personnes qui accompagnent le Ministre.

M. Crispi a télégraphié à Son Altesse dans les termes suivants : « En quittant Francfort pour me rendre à votre gracieuse invitation, je tiens à vous adresser, ainsi qu'à la Princesse, le salut reconnaissant de l'hôte et de l'ami ».

Le Prince a fait mettre, comme l'an dernier, un employé des chemins de fer à la disposition du Ministre. Par un surcroît d'amabilité, l'employé a été choisi parmi les fonctionnaires qui sont censés connaître la langue italienne. Mais il ne la connaît guère que théoriquement, et, très fort peut-être sur la syntaxe et la grammaire italiennes, il nous comprend mal et nous ne le comprenons pas du tout. Nous lui parlons allemand, mais ayant été désigné parce qu'il parle censément l'italien, il tient à répondre dans notre langue, ce qui rend, à chaque gare, la conversation laborieuse.

Ce brave homme rappelle au Ministre un baron sicilien, économiste ou se piquant de l'être,

qu'il connut à Londres en 1855. Celui-ci ne savait pas un mot de la langue anglaise, ce qui l'irritait non pas contre lui-même, mais contre les Anglais.

— *Maledetti,* disait-il; *parlano tutti inglese!*

Crispi lui procura une entrevue avec Robert Owen, le célèbre réformateur et socialiste anglais, « un saint homme » d'ailleurs et un vrai philanthrope, dont la marotte était alors d'abolir la monnaie et de la remplacer par des bons de travail correspondants à la somme d'ouvrage prêté par chacun, calculée par heures de travail. Il y aurait eu ainsi des bons de deux heures, de quatre heures, etc. Le Ministre en conserve encore des spécimens... Le colloque qui dériva du rapprochement de ces deux originaux, fut d'un comique achevé. Non seulement ils ne se comprenaient guère, mais, Owen étant sourd, l'un des deux n'entendait même pas l'autre. Ils criaient à qui mieux mieux, et gesticulaient tous deux, Owen brandissant son tube acoustique...

Le Ministre raconte encore que Robert Owen réussit à convertir quatre cents galériens en excellents ouvriers... Il voulut appliquer son système en grand et fonda, en Amérique, une colonie qu'il appela « New Harmony ». Mais, dans

d'aussi grandes proportions, l'entreprise échoua. Ce qui avait déterminé le miracle, dans le premier cas, c'était l'influence personnelle d'Owen opérant sur chacun. Avec un plus grand nombre de sujets, il lui devenait impossible de l'exercer sur tous et ses collaborateurs n'étaient pas imbus suffisamment du même esprit...

Travaillé avec le Ministre. Après quoi, on cause de nouveau. Il parle d'hommes d'État français qu'il a connus. Jules Favre, selon Crispi, était un ami sincère de l'Italie. Il l'était par sentiment, ou par sentimentalité, comme il était ami de la Pologne, peut-être aussi un peu par mode, car dans le parti libéral français « c'était chose bien portée; » mais au fond il aimait l'Italie. J. Favre avait été, en 1847, le rapporteur de la loi sur l'expédition de Rome, et il regretta toujours d'avoir conclu en faveur de cette odieuse campagne, sur les fins de laquelle on l'avait trompé. Thiers, lui, admirait l'art italien; il se croyait connaisseur, et l'était peut-être; mais politiquement il ne nous aimait pas. Il fut toujours contraire à l'unification italienne. Ses discours de 1865 au Corps législatif sont tout ce qu'il y a de plus hostile à notre cause. C'est

à cette occasion qu'il appela nos Princes « les loups de Savoie ».

Le Ministre vit M. Thiers, en 1877, à Saint-Germain, un mois avant la mort du « libérateur du territoire ».

— Eh bien, lui demanda l'homme d'État français, que fait votre Roi? Va-t-il toujours à la chasse?... Et Naples, se soumet-elle à la suprématie de Rome?...

C'est ainsi que Thiers ne voyait ou n'affectait de voir en Victor-Emmanuel, ce grand et fin politique, que le chasseur, et que son ignorance des sentiments italiens le faisait croire à une rivalité de nos grandes villes et à la possibilité d'un retour à l'idée fédéraliste...

Il faut cependant reconnaître à Thiers un esprit politique infiniment plus pénétrant qu'à Jules Favre. Il voyait plus clairement que celui-ci les intérêts de la France. Il est certain que, pour la France, mieux valait une Allemagne et une Italie divisées qu'unifiées. Les traditions de sa politique étaient conséquentes à ses intérêts. Après la politique de Richelieu, qui visait à l'abaissement de la Maison d'Autriche, vint celle de Louis XIV, qui voulait le fractionnement de l'Allemagne et de l'Italie et l'inféodation de

l'Espagne. En s'opposant à l'unification de l'Italie, dans la limite de ses forces, Thiers suivait donc une politique bien française.

Thiers a toujours reproché à Napoléon III la part que celui-ci a prise à l'unification de l'Italie. Il avait tort. Le mouvement unitaire s'était dessiné depuis longtemps aussi bien en Italie qu'en Allemagne. Napoléon III le seconda parce qu'il n'aurait pu l'empêcher. Mais voulut-il réellement l'unité italienne? La question est là et la réponse doit être négative. Ce que Napoléon III avait rêvé, c'était non pas une Italie unie, mais une Italie en quatre parties: un royaume de l'Italie du nord, sous le sceptre de Victor-Emmanuel, royaume destiné à servir de boulevard à la France contre l'Autriche; un royaume des Deux-Siciles, sur le trône duquel il eût voulu un Murat; un royaume d'Étrurie dont le prince Napoléon eût ceint la couronne, et les États du Pape. Peut-être les quatre parties seraient-elles devenues cinq, si le royaume des Deux-Siciles avait été divisé en deux, comme Joachim Murat le proposait et l'Autriche l'acceptait en 1814, avec un descendant de Murat à Naples et un prince de Bourbon en Sicile. Cavour eut-il connaissance de ce plan? En a-t-on parlé

lors des préliminaires de la guerre de 1859? C'est ce qu'on ne saura peut-être jamais, les documents concernant le colloque de Plombières ayant été détruits, et celui ou ceux qui pourraient éclaircir ce point d'histoire, ne paraissant pas disposés à livrer leur secret. Ce qu'il y a d'avéré, c'est qu'en 1859, le corps d'armée commandé par le prince Napoléon opéra en Toscane, plutôt que sur le théâtre de la guerre, que plusieurs fois Napoléon III provoqua ou laissa provoquer une agitation muratiste dans le royaume de Naples et que Rome subit jusqu'en 1870 l'occupation française.

— Sans nous, dit le Ministre, sans nous, les révolutionnaires, qui étions aussi et surtout des unitaires, Murat réussissait peut-être...

Il nous explique le mot *surtout*.

— Ce que nous voulions, c'était l'unité... la forme du Gouvernement n'était, pour nous, que chose secondaire... Nous étions républicains parce qu'alors, la République semblait, seule, pouvoir unifier l'Italie. La Monarchie de Savoie ayant montré de vouloir atteindre ce but et réaliser notre idéal, nous devions nous rallier à elle... C'est ce que j'ai fait...

Si, en France, la campagne de 1859 ne fut pas précisément impopulaire, la raison en est que le Français a le tempérament batailleur et qu'il se monte pour tout tambour qui bat et tout clairon qui sonne. Mais ni le souverain ni la nation ne virent clairement où cette guerre devait les conduire. Quant au soldat, il semblait même ignorer pour qui il allait se battre. Selon M. de Beust, on aurait entendu dire dans les rangs, au départ, à la gare de Lyon :

— Nous allons leur flanquer une tripotée, à ces Italiens!..

La campagne, par elle-même, fut conduite avec légèreté et imprévoyance, et l'on aurait pu, dès lors, discerner dans l'organisation de l'armée française, plusieurs des défauts qui contribuèrent aux défaites de 1870-71.

L'Angleterre nous prêta un appui purement moral, mais très précieux, en faisant triompher, en 1860, le principe de non-intervention.

Le Ministre parle du rôle de la France dans l'histoire. La Révolution de 1789 avait été préparé par la Révolution anglaise. Le *Bill of the rights* de 1689 prépara la *déclaration des droits de l'homme* de 1789. Celui-là reste encore peut-

être plus grand que celle-ci. Cependant le XVIII^e^ siècle est certainement le siècle d'or de la pensée française, et 1789 marque l'application de la philosophie à l'ordre des faits.

La France pouvait avoir un grand rôle humanitaire dans l'histoire. Il fallait pour cela un homme qui guidât le mouvement révolutionnaire dans un sens social et humain, car les collectivités accomplissent difficilement les grandes choses. La Révolution n'eut pas cet homme, du moins jusqu'à l'apparition de Napoléon Bonaparte. Elle l'aurait peut-être trouvé en lui si, au génie il eût joint le caractère; mais il y avait en lui plus du César que du Washington. Il aurait fallu un homme de bien plus encore qu'un homme de génie. Napoléon fit servir la Révolution à son ambition, d'abord, et ensuite à l'hégémonie de la France sur les autres peuples. Le premier Empire développa en France le militarisme, dont le « chauvinisme » a exagéré les défauts...

Les événements de 1870-71 auraient dû être, pour la France, un enseignement salutaire. Si tristes et si malheureux qu'ils fussent pour elle, ils auraient pu devenir un bienfait, si la troisième République avait su renier les erreurs qui avaient conduit la France à de telles catastrophes, re-

noncer aux visées de suprématie politique et militaire qui ont, depuis des siècles, fait couler tant de sang en Europe, ne tendre qu'à la primauté morale et intellectuelle, littéraire et scientifique et se mettre à l'avant-garde des peuples par les réformes sociales. Mais l'idée de revanche domine malheureusement dans tous les esprits...

Ce sont les Gouvernements qui font les peuples. Un homme suffit quelquefois... Mais ces hommes providentiels sont rares. L'heure où ils seraient le plus nécessaires s'écoule parfois sans qu'ils paraissent.

La conversation se continue ainsi, un peu à bâtons rompus.

Considérations sur la Turquie. Remarqué que la race ottomane disparaît généralement des lieux où elle n'a plus la suprématie politique : elle se retire. La Bosnie semble faire exception, ce qui serait à la louange de l'administration autrichienne.

On a plusieurs fois attenté à la vie du Prince de Bismarck. Le Ministre se souvient d'avoir

entendu dire que, pendant plusieurs années, le Chancelier ne touchait qu'aux mets qui avaient été préparés sous les yeux d'une personne de confiance, et préalablement goûtés par d'autres. En 1877, la Princesse exerçait autour de lui une vigilance extrême, lui préparait de ses mains les boissons qu'il devait prendre ...

De Lunebourg à Büchen un train spécial est gracieusement mis, comme l'an passé, à notre disposition.

Arrêt à Büchen; nous attendons l'arrivée du direct de Berlin dans la même pièce où, l'an passé, nous fîmes la connaissance du comte Herbert. Cette année, nous ne verrons pas le jeune ministre; il jouit d'un congé de six semaines et se repose, dans une station balnéaire, des fatigues de son récent voyage à Saint-Pétersbourg.

A Friedrichsruh la foule occupe le quai de la gare. Beaucoup de curieux sont venus de Hambourg.

Le Ministre se dispose à sortir du wagon quand la portière s'ouvre et une voix annonce :

— Son Altesse !...

Le Prince s'avance, en effet, et se découvre.

Le Ministre descend et en fait autant. Les deux hommes d'État se serrent cordialement la main en se demandant de leurs nouvelles.

Au moment où le Chancelier et le Ministre se dirigent, en se donnant le bras, vers la sortie, un triple *hoch* s'élève avec des *hourras!* et des cris répétés de *Evviva l'Italia! Evviva Crispi!*

La foule semble beaucoup plus nombreuse que l'an passé: elle se presse autour du Chancelier et du Ministre, qui n'arrivent pas sans peine aux voitures. Les vivats et les hourras les accompagnent au delà de la grille du parc.

Pendant ces ovations, Son Altesse a présenté au Ministre un monsieur qui l'accompagne: c'est le comte de Rantzau, gendre de Son Altesse.

Dans le premier salon, trois jolis enfants, dont l'aîné peut avoir dix ans et le cadet cinq, habillés de blanc et de bleu, s'avancent au-devant du Ministre et lui disent en italien:

— *Buona sera, signore. Ha fatto buon viaggio?*

Ce sont les petits-fils du Prince, les enfants du comte et de la comtesse de Rantzau.

La Comtesse est avec ses fils. Elle accueille le Ministre avec beaucoup d'affabilité, lui expri-

mant le regret qu'éprouve la Princesse sa mère de ne pouvoir, cette année, faire elle-même à Son Excellence les honneurs de Friedrichsruh. La Princesse est actuellement aux bains de Hombourg.

On parle des deuils de l'année : du vieil Empereur, Guillaume le Victorieux, qui s'est éteint, chargé d'ans et de gloire ; de l'empereur Frédéric, cette noble figure si tôt disparue...

— Nous savons, dit le Prince, que les sentiments des Italiens, depuis vos Augustes Souverains jusqu'aux plus humbles, ont été à l'unisson des nôtres... Nos cœurs ont battu ensemble... Nous avons été très touchés des témoignages de sympathie qui nous sont venus d'Italie.

Longtemps ces tristes sujets nous retiennent...

Nous demandons à la Comtesse de Rantzau :

— La santé de Son Altesse ne s'est, heureusement, pas ressentie, n'est-ce pas, des émotions qu'elle a traversées pendant cette « année terrible » ?

— Non, Dieu merci, mon père se porte bien...

On a dit cependant que, depuis la mort du

vieil Empereur, le Chancelier ne s'était pas couché un seul soir sans avoir quelque motif d'anxiété.

— Depuis un quart de siècle, dit le Prince, je n'ai pas pris vingt-quatre heures de vacances...

A la salle à manger, un souper dînatoire nous attend.

On parle des heures des repas. Quelqu'un rappelle le dicton français: « Lever à six, dîner à dix, souper à six, coucher à dix, font vivre l'homme dix fois dix ».

— Pendant ma vie, remarque le Prince, j'ai vu reculer successivement l'heure du dîner de quatre à cinq, de cinq à six, de six à sept, de sept à huit...

La conversation roule ensuite sur l'Italie, dont la Comtesse connaît la partie septentrionale.

Le Prince vante la sobriété des méridionaux.

— Les Italiens font d'excellents vins et boivent très peu, surtout les Italiens du midi. Les Hongrois sont de même... Vous avez déjà du feu dans le sang... Nous autres, gens du nord, nous avons besoin, de temps à autre, d'un peu d'excitation artificielle...

Son Altesse reprend en souriant:

— En France, on dit « soûl comme un Suisse »... Les gens du nord sont souvent Suisses en cela.

Avec la familiarité respectueuse que le Prince veut bien nous permettre, un de nous remarque :

— Pardon, Altesse... On dit, en France : « Boire comme un Suisse », et « soûl comme un Polonais »... Ce qui est à l'avantage des Suisses, puisque, s'ils boivent, ils supportent le vin.

Le Prince donne raison à l' interrupteur.

— Eh bien, oui : « boire comme un Suisse » et nous nous sentons tout à fait frères des Suisses...

On remarque que les Polonais ont l'ivresse tapageuse : de là l'expression allemande : *eine Polnische Wirthschaft !..*

Le Prince remercie encore le Ministre pour les excellents vins qu'il a reçus de lui dans le courant de l'année.

— Des vins que vous m'avez envoyés, le rouge est celui que je préfère; le muscat de Syracuse est plutôt, comme vous nous l'aviez dit, un vin de dames... Il fait les délices de ma femme.

. . . . .

On parle de nouveau de la Princesse... Le séjour de Hombourg lui est, en général, favo-

rable. Hombourg est un endroit charmant; malheureusement, cette année, la saison est pluvieuse, ce qui nuit au traitement, sans empêcher que les hôtels n'y soient combles. Le Prince de Galles s'y trouve actuellement: l'héritier de la Couronne d'Angleterre y vient presque chaque année et contribue à la vogue de cette station de bains. Il attire toujours à sa suite une nuée d'Américains, de barons juifs et de *snobs* cosmopolites.

Comment en vient-on à parler de Garibaldi?

Le Prince ne cache pas le peu de sympathie que lui inspire le héros italien. M. Crispi dit:

— C'était un vaillant soldat - un lion sur le champ de bataille; c'était aussi un excellent général, plein de ressources dans l'action... Mais comme homme politique et parlementaire, il laissait beaucoup à désirer... Vous rappelez-vous, Prince, sa conduite après la campagne de France?

— Les Français l'ont bien récompensé... L'Assemblée de Bordeaux l'a hué.

Au dessert, nous admirons de beaux fruits et demandons si, comme ceux de l'an passé, ils viennent des provinces rhénanes.

— Non, ceux-ci sont de Hombourg, dit la Comtesse.

— Nous en voyons rarement, en Italie, d'aussi beaux...

— Vous n'aidez pas assez la nature... La Providence a été prodigue envers vous : vous êtes habitués à ses bienfaits et vous vous reposez sur elle... Chez nous, l'industrie cherche à suppléer à ce qui nous manque : la chaleur ; le climat serait enclin à nous refuser les fruits : nous les demandons au savoir-faire... Ne trouve-t-on pas les plus belles fleurs du monde en Belgique et en Hollande?

— Voici, par exemple, qui nous vient d'Italie, dit la Comtesse en montrant des pêches à peau lisse. Comment appelez-vous ce fruit?

A notre grande confusion, nous ne trouvons qu'un nom dialectal.

— En Piémont, nous les appelons des *persi patanü:* des pêches... déshabillées.

Le Prince intervient :

— Ne les appelle-t-on pas des « *brignoni?* »

C'est, en effet, le nom qu'on leur donne généralement.

A propos de vins de Bordeaux, Son Altesse remarque en plaisantant :

— Les Anglais simplifient les choses... Pour eux le corps humain ne se compose que de quatre ou cinq parties... du moins ils ne mentionnent que celles-là... Tous les vins de Bordeaux sont, pour eux, des *claret*, et tous les vins du Rhin, des *Hoch*.

Il demande au Ministre:

— Le vin de Syracuse dont vous m'avez fait hommage est-il de vos terres?

— Non... De terres voisines...

— Mais vous avez des vignobles?

— J'en ai... et surtout j'en aurai. Le vin que vous avez reçu et qui n'est qu'un échantillon, est d'un cru que je connais, d'un ami à moi, et que je sais très apprécié.

Un domestique vient annoncer que les feux d'artifice vont commencer.

— C'est en votre honneur, Excellence. Soyez assez bon pour vous montrer à cette population qui tient à vous fêter...

— ... Qui fête l'ami du Prince...

Le comte de Rantzau offre des cigares. Le Prince prend sa pipe.

Nous sortons... Les feux d'artifice doivent se tirer près du chemin de fer. Le Ministre donne le bras à la comtesse de Rantzau.

La pluie a cessé, mais les pièces en ont quelque peu souffert.

— Ne voyez que l'intention, dit le Prince... Ce sont des Hambourgeois, venus exprès...

Le Prince a été reconnu. Des acclamations chaleureuses éclatent et se répètent.

Son Altesse fait quelques pas vers la foule et dit à haute voix:

— *Es lebe der Minister Crispi!*

Des voix nombreuses répondent:

— *Es lebe! Evviva!*

Les feux éteints, la foule s'éloigne en chantant l'hymne national allemand.

On parle de la température, relativement douce, dont on jouit. Le thermomètre Réaumur a marqué aujourd'hui 12°; hier, il ne s'était pas élevé au-dessus de 4°.

— C'est la température de Rome au mois de janvier, par les mauvaises journées.

Au salon, le Prince prend sa place habituelle après avoir offert à Son Excellence M. Crispi un fauteuil près de lui.

— Combien de pipes, cette année, Altesse?

— Quatre.

— Comme l'an passé...

Le Prince explique les effets du tabac sur son organisme.

Cette action est de double nature. D'abord, le tabac agit comme narcotique, et lui calme les nerfs. En effet, le Chancelier se sent plus nerveux quand il fume moins... Ensuite, le fait d'aspirer et d'émettre la fumée est par lui-même d'un effet mécanique calmant: on regarde machinalement la fumée: cela distrait. Dans une conversation, lorsqu'on parle d'affaires, cela donne le temps de la réflexion...

— D'ailleurs, comment se laisser emporter par la colère quand on tient en main un instrument comme celui-ci?

La pipe que le Prince nous présente aura environ un mètre de longueur. Il presse le tabac dans le fourneau avec un rouleau de bois *ad hoc* ou quelquefois avec un des crayons qui se trouvent à portée de sa main.

D'un côté du salon, M^me^ de Rantzau parle de musique, de chansons napolitaines, d'art, d'amis et connaissances qu'elle a en Italie... La Comtesse chante et joue du piano, mais elle n'aime jouer ou chanter pour d'autres que

pour son père et son mari. Elle connaît nos compositeurs de romances: Tosti, Rotoli, Costa, Denza... A propos de ce dernier, elle demande ce que veulent dire les mots: *Funiculì-Funiculà.*

Autour du Prince, on parle de Napoléon III.

— Il ne manquait pas d'une certaine intelligence, mais son intelligence n'avait pas de précision... Il possédait une grande force: une foi inébranlable en lui-même, dans « son étoile »!... Il ne doutait de rien... Il couvait et caressait les projets les plus chimériques... Il me demanda, un jour: « Que feriez-vous si nous entrions en Belgique? Nous déclareriez-vous la guerre? » — Je répondis: « Non... peut-être pas... » — « Mais que feriez-vous? » — Eh bien! répondis-je, nous chercherions notre Belgique ailleurs ».

— Morny, dit Crispi, avait plus d'esprit que son frère l'Empereur. Mais leurs intelligences se ressemblaient et leurs traits aussi...

— Morny était plus bel homme que Napoléon III.

Le souvenir nous revient d'un mot spirituel attribué au Prince. Quelqu'un ayant demandé étourdiment devant lui si Morny et l'Empereur étaient « du même lit, », il aurait répondu:

« Non ... peut-être du même canapé ». On n'ose lui demander s'il accepte la paternité du mot.

— Louis-Napoléon, dit le Ministre, dut l'Empire à Morny ... Celui-ci fut le véritable auteur du coup d'État, avec Saint-Arnault... Maupas ne fut guère que le Lépidus de ce triumvirat... Pendant la nuit du 2 décembre, il perdit la tête... Il impatienta Morny, qui finit pour lui dire: « Va te coucher! »

Le Prince reprend:

— Les seuls hommes tant soit peu supérieurs du troisième Empire ont été Morny, Drouyn de Lhuys et Thouvenel ...

— Oui, dit M. Crispi, et après Morny, commence la dégringolade... La mort priva l'Empereur d'un conseiller dévoué et devenu prudent autant qu'il avait été capable d'audace...

— Il possédait une certaine distinction d'allures... Il avait été homme de plaisir.

— Il l'est resté jusqu'à la fin.

— Sa liaison avec M^me^ Le Hon était connue de tout Paris et continua jusqu'à son mariage. Son habitation de garçon, à proximité de celle de la comtesse, était désignée sous le nom de la « niche à Fidèle ». Il eut pour devise de sa vie:

« Courte, mais bonne »... Drouyn de Lhuys et Thouvenel valaient assurément mieux que leurs successeurs. Il y eut aussi Lavallette...

— Oui, celui qui fut ambassadeur à Constantinople et ministre... Il avait des qualités. Il ne manquait pas d'un certain esprit. De plus, il était des plus convenables... C'était, quand je le connus, un petit vieux à cheveux blancs, conservant des prétentions à l'élégance.

— Quant à ceux qui vinrent après, ce furent pour la plupart, de bien pauvres sires... Rouher, par exemple... Et l'homme « au cœur léger ! ! .. »

— Ils possédaient, l'un et l'autre, une certaine facilité d'élocution, une faconde qui manque rarement aux Français. L'éloquence de Rouher était plus lourde, celle d'Ollivier plus littéraire... Mais ils s'imaginaient qu'il suffit de savoir parler pour être hommes d'État...

— Votre Altesse a-t-elle lu le livre d'Émile Ollivier sur la Papauté? C'est d'une insignifiance!...

— Non, je ne l'ai pas lu... heureusement. - Je reçus, il y a quelques années, une lettre d'Émile Ollivier. Il m'écrivait, à je ne sais plus quel propos, pour m'adresser des remontrances, dans un style peut-être peu convenable. Je lui

répondis d'une façon assez sèche et désobligeante et notre correspondance en resta là. Je lui avais simplement écrit: « Monsieur, si j'avais eu le malheur, dans ma vie, de causer autant de mal à mon pays que vous en avez causé au vôtre, j'estimerais n'avoir pas assez du temps qui me reste à vivre pour prier Dieu qu'il me pardonne »... Ou quelque chose d'approchant.

— Et Gramont?

Le Prince semble réfléchir:

— C'était un bon chasseur... Il aurait dû se faire tuer: avec sa taille et sa carrure, sa place, en 1870, était dans un escadron de cuirassiers... L'Empire eut cependant un homme de talent, même à son déclin. Mais il ne sut pas s'en servir... Il avait été journaliste et député... Il avait eu aussi quelque mauvais procès... Attendez donc!.. Il y avait du Camille dans son nom... Du Camille, ou autre chose... Ah! j'y suis: Clément Duvernois. J'eus affaire avec lui en 1871: je traitais la paix avec Thiers et Favre, d'une part, et de l'autre avec l'Impératrice, par l'entremise de Duvernois. Une fois que Thiers faisait des façons et s'insurgeait contre ce qu'il qualifiait « d'exigences », je lui dis: « Nous « avons en Allemagne une armée française de

« 200,000 hommes, prisonniers... Que diriez-« vous si je signais la paix avec l'empereur Na-« poléon et lui rendais les 200,000 soldats qui « sont chez nous? Que deviendrait votre Ré-« publique? » — Il fit un bond: « Vous ne fe-« riez pas cela! » — Pourquoi pas? La Ré-« publique n'est pas reconnue... L'Empereur « est encore, pour nous, le souverain légitime de « la France... » Thiers réfléchit. Après ce pro-pos, il devint plus coulant... Mais nous par-lions de Duvernois. A peine étions-nous convenus des conditions de paix avec Thiers, arrivait Du-vernois avec les concessions de l'Impératrice... Car l'Impératrice aussi s'obstinait à ne pas vou-loir céder un pouce de territoire... Elle con-sentait, enfin, mais trop tard...

On reparle des deux guerres de 1866 et de 1870-71. Le Prince confirme ce qu'il avait déjà dit l'an passé. La guerre de 1866, qu'on a appe-lée la « guerre fratricide allemande », était une douloureuse nécessité, mais une nécessité. Étant donné la politique autrichienne, l'Allemagne était « trop étroite » pour l'Autriche et la Prusse, comme M. de Bismarck le disait dans la célèbre lettre particulière sur la situation politique de

la Prusse, du 26 avril 1856, lettre connue sous le nom de « rapport magnifique ». La guerre de 1870-71 n'a pas été voulue par la Prusse.

— Nous y étions préparés... Connaissant les Français, nous la regardions tous comme inévitable, un jour ou l'autre... Ils avaient battu les Russes en Crimée, les Autrichiens en Italie. Notre tour devait venir. La guerre sur le Rhin était fatale, d'autant plus que nous avions été vainqueurs à Sadowa... En 1867, étant à Paris, avec le Roi, mon maître, à l'occasion de l'Exposition, je connus un maréchal de France - Vaillant ou Randon, je crois... Il était gouverneur de Paris. Nous causâmes. Il me dit: « Nous croiserons, un jour, la baïonnette. » — « Eh bien!... si vous y tenez... Mais, s'il vous plaît, pourquoi? » — « Parce que nous sommes des coqs et qu'un coq n'aime pas qu'une autre coq chante plus clair que lui. A Sadowa, vous avez chanté trop clair... »

Dans l'entourage, on parle du caractère français. La Gaule reçut une « infusion » de sang latin par la domination romaine, une autre « infusion » de sang germanique par la conquête franque... Mais le fond de la nation resta gaulois. Quand, sous la Terreur, le bourreau fau-

chait les têtes, c'était surtout le peu de sang germanique restant en France qui coulait... La noblesse, la vraie, descendait des conquérants... L'avènement de la démocratie est l'avènement de l'élément gaulois au pouvoir.

— Avez-vous connu Floquet?

— Non... En 1867, dans un café, je me suis fait montrer le petit monsieur qui avait commis l'impolitesse que vous savez... et je m'en tins là.

Il est déjà question, dans les sphères officielles, d'un voyage que le jeune empereur et roi Guillaume II fera prochainement à Rome, avec l'Impératrice et Reine, pour y visiter le Roi et la Reine d'Italie.

Le ministre demande au Prince s'il n'accompagnera pas son jeune Souverain.

— Depuis bien des années, dit le Prince, je ne découche pas... Si je n'ai pas mon lit habituel, je ne dors plus... Je ne puis changer mes habitudes... Quand je voyage, j'ai mon wagon; on y installe mon lit...

— Nous ferons de même, Altesse. Vous trouverez chez nous les mêmes soins, les mêmes

prévenances qui vous entourent sur le territoire de l'Empire...

— Je n'en doute nullement... Mais cela ne dépend pas de moi... Il faudrait que l'Empereur m'invite à l'accompagner. Je ne puis dire à Sa Majesté : « Me voici, je viens avec Vous... ». Et malgré les bontés que l'Empereur a pour moi, je doute qu'il m'invite... C'est même, de la part de Sa Majesté, un égard pour mon âge... Lorsque l'Empereur partit pour Saint-Pétersbourg, Sa Majesté me dit : « Je prendrai Herbert avec moi... ». C'était dire : « Vous restez ». Et cela se comprend d'ailleurs : Herbert est en plus grande conformité de goûts, de caractère, avec Sa Majesté. L'Empereur a trente ans, Herbert trente-huit... J'en ai soixante-quatorze.

— Nous vous aurions fait de belles ovations, Prince, dit quelqu'un.

— C'eût été un tort... En présence du souverain, le sujet, quel qu'il soit, doit s'effacer et disparaître. Lorsque j'accompagnais feu l'Empereur Guillaume, jamais des ovations ne m'ont été personnellement adressées sans qu'il ne devînt rouge. Et cependant il me connaissait... Il savait que je ne faisais rien pour me les pro-

curer... Et ce n'étaient pas les ovations qui lui avaient manqué dans sa longue existence . . .

Les domestiques servent du thé et des rafraîchissements. A onze heures, le comte de Rantzau demande à Son Excellence la permission de donner le signal de la retraite. C'est l'heure où le Prince se retire d'habitude.

22 août. — Il pleut.

Le premier déjeuner est servi dans les chambres. Le Ministre a passé une nuit un peu agitée, probablement à cause du thé qu'il n'est pas accoutumé à prendre le soir. Le Prince, non plus, n'a pas bien dormi et s'est levé tard.

Colloque du Ministre avec le Chancelier. Travail.

Vers onze heures on nous fait savoir qu'un individu s'est présenté à la grille du parc, demandant à parler à Son Excellence M. Crispi. Nous ne savons qui il est, mais, assurément, ce monsieur manque de tact: le Ministre n'est pas libre de recevoir les gens dans la maison d'autrui. Aussi est-il éconduit. Nous apprenons plus tard que c'est le correspondant d'un journal italien radical.

Le Ministre raconte que, ce matin, lorsque

le Prince s'est présenté pour lui faire visite, son valet de chambre, qui n'est que depuis peu à son service, n'a su, dans son trouble, annoncer Son Altesse qu'en ces termes:

— *Eccellenza, ecco Bismarck!...*

Dans la matinée arrive le comte de Launay, que le comte de Rantzau est allé prendre à la gare. On a dit que notre ambassadeur « conserve quelque chose de blond dans la moustache et de blondin dans toute la personne ».

A une heure, *luncheon.* Poisson salé, faisant partie de la diète journalière du Prince, œufs, côtelettes, pommes à l'anglaise, pommes de terre nouvelles, jambon chaud et froid, beurre. Délicieux Médoc.

Le comte de Rantzau dit:

— Je ne sais comment feront les Français sans vos vins. Ils leur sont nécessaires pour leurs coupages, les vins d'Espagne et le Portugal ne se prêtent pas, comme les vôtres, aux transformations qui en font des Saint-Émilion ou des Saint-Julien.

On parle d'heures, de méridiens, de longitudes. Quelle différence d'heure y a-t-il entre

Berlin et Paris? Entre Berlin et Vienne? Entre Berlin et Rome?

Entre ces deux dernières villes la différence de longitude doit être minime.

Un atlas qui semble se trouver à demeure près d'une des fenêtres de la salle à manger, nous renseigne là-dessus. C'est l'*Andree's Hand-Atlas,* que nous adopterons dorénavant, nous aussi, pour notre usage. Il est bon, pour s'entendre plus vite, de raisonner sur les mêmes bases...

La conversation roule ensuite sur la presse française, sur ses attaques systématiques contre le Prince et contre M. Crispi.

— J'ai toujours cru, dit le Prince, que j'étais l'homme le plus haï de mon temps; mais peut-être ai-je péché de présomption, car Votre Excellence me fait réellement une concurrence sérieuse.

— Nous sommes assurément, répond le Ministre, les deux hommes que les Français détestent le plus. Mais il y a, entre nous, cette différence: par suite des événements, vous avez été appelé à faire du mal à la France, tandis que, pour mon compte, j'en suis encore à me deman-

der ce qui m'a procuré la haine des Français et ce qui m'a valu ma réputation de gallophobe.

Le Prince semble réfléchir.

— Dans le caractère français, commence-t-il...

Il s'arrête et se tourne vers sa fille :

— ... Je vous demande pardon, madame ...

Il reprend :

— ... Dans le caractère français, il y a quelque chose de féminin... Les femmes ont deux armes dont elles se servent à la perfection : la langue et les ongles... Je ne sais ce qu'il en est des ongles... Mais les Français se servent volontiers de la langue et de son équivalent, la plume. Ils excellent dans la raillerie, la médisance, la calomnie - que conseillait un des plus illustres d'entre eux - celui qui personnifia le mieux leur esprit léger et brillant - et dont il disait qu'il reste toujours quelque chose... Ils m'ont attaqué de toute façon, même dans ma vie privée, où ils n'ont pu qu'inventer, ne trouvant rien à dire... Ils auraient voulu me représenter comme un être perdu de mœurs, comme un ogre féroce, toujours prêt à manger les petits enfants...

On passe en revue quelques journaux et quelques journalistes français. Le nom d'une soi-disant femme de lettres et politicienne est prononcé :

— Quant à celle-là !... fait le Prince.

Le comte de Rantzau a de l'esprit - un esprit un peu caustique.

La comtesse répète, de lui, quelques mots d'une saveur spéciale.

Le comte a été chauve de très bonne heure, à dix-huit ans.

— Le chauve est très bien porté, dit-il.

Et du geste il indique le Chancelier, le Ministre et M. De Launay.

Le Prince dit du général de Moltke :

— J'ai, à peu près, trois fois autant de cheveux que lui.

Le grand stratégiste porte une perruque : mais telle qu'elle ne peut faire illusion.

— Si je portais perruque, dit le Prince, je voudrais me passer toutes mes fantaisies : avoir des perruques de toute sorte, longues, courtes, moyennes... Je voudrais être, un jour, châtain,

un autre jour, brun... Une perruque, pour moi, ne représente pas une fiction, mais simplement un bonnet... un bonnet en cheveux, au lieu d'être en laine, en soie ou en coton. C'est donc comme bonnet que je porterais la perruque... Or, on peut avoir des bonnets de plusieurs espèces, de plus chauds, de plus légers... Demandez aux dames...

— Mon père, dit la comtesse, veuillez donc raconter ce que vous fîtes de votre perruque, un jour, devant le Prince régent...

Le Prince sourit à ce souvenir.

— Ma fille, dit-il, m'oblige à une confession: il y eut un temps où je voulus porter perruque. C'était à Pétersbourg. J'avais une excuse: le froid... Il me fallait, quelquefois, rester nu-tête, par des températures de 25° à 30° sous zéro, et je n'avais guère, alors, plus de cheveux que maintenant... Cet inconvénient, revenait, notamment, chaque année, le jour de la bénédiction de la Néva. Ma foi! d'autres, n'est-ce pas? l'avaient fait avant moi: j'adoptai la perruque... Quant à l'anecdote à laquelle ma fille fait allusion, la voici. A une revue passée, à Varsovie, par l'empereur Alexandre II et le Prince régent de Prusse, plus tard l'empereur

Guillaume, je dus monter à cheval et revêtir l'uniforme militaire. Le casque protège mal du froid comme du chaud : je pensai coiffer ma perruque... Nous galopions à la suite des Princes, quand un général, à côté de qui je me trouvais, me regarde et dit d'un ton un peu gouailleur : « Comment ! vous portez perruque ?! — Cela se voit donc ? — Parbleu ! si ça se voit ! elle glisse de côté »... C'était vrai : elle glissait. J'avais, à quelque distance, ma calèche qui m'attendait pour le retour. Je plante là l'État-major. Mon général m'accompagne... Nous piquons des deux... Arrivé près de la voiture, j'arrête net mon cheval, ce qui n'était pas chose facile, car la bête avait du sang... Et là, en présence de l'Empereur, des Princes, des États-majors et de l'armée, j'ôte mon casque, j'enlève ma perruque et l'envoie, à la volée, dans la voiture... Plus tard, le Prince régent, qui tenait beaucoup aux formes, me dit, d'assez mauvaise humeur : « Quelle diable de manœuvre êtes-vous donc allé faire, avec votre perruque ?!... ».

Les femmes qui s'occupent de politique, ont déjà été mises sur le tapis. Elles y reviennent. On parle d'une madame X... qui a affirmé je ne

sais quoi « sur son honneur... Il paraît que, dans les cercles diplomatiques, l'expression a été trouvé risquée. Parlant en général:

— Je n'aime pas, dit le Prince, les femmes qui se mêlent de politique... Leur influence est difficile à combattre... Rien de pire, pour un homme d'État, que les influences extra-ministérielles, et parmi celles-ci, rien de plus redoutable que les influences d'alcôve, insaisissables et sans contrôle.

Le Prince se fait verser un petit verre de cognac.

— *Absente medico,* dit-il, *nihil nocet.*

Et il commente le mot.

— En l'honneur de S. Exc. M. Crispi, je suis aujourd'hui en bamboche... Du reste, Schweninger n'est pas là...

En sortant de table nous remarquons, dans un des salons, une quantité de cadeaux, de bouquets de fleurs, etc. C'était hier, 21, l'anniversaire de la naissance de la comtesse de Rantzau. On a fêté les enfants en même temps que la mère, car nous voyons des jouets. Nous

exprimons à la Comtesse tous nos vœux, qui, pour être tardifs, n'en sont pas moins sincères.

Le Prince se retire et va prendre un peu de repos. Rendez-vous est pris, à quatre heures, pour une promenade dans la forêt.

Le Ministre passe les deux heures au travail.

Cette fois aussi, l'heure de la promenade venue, Son Excellence se trouve avoir endossé un pardessus plutôt léger. Le Prince en soupèse l'étoffe.

— Prenez garde!... Ce n'est pas assez chaud... Je vous prêterai, de nouveau, ma capote de 1870.

L'anecdote de l'an passé s'étant divulguée, cette fameuse capote a prêté à nombre de plaisanteries plus ou moins spirituelles et de bon goût, de la part des journaux de caricature italiens.

Heureusement, un domestique apporte la pelisse du Ministre... La capote militaire de 1870 reste au vestiaire.

Le bruit s'est, paraît-il, répandu, que les deux hommes d'État seraient sortis en voiture dans

l'après-midi. A leur retour un rassemblement de curieux s'est formé aux environs du portail, et les accueille par des hourras ! La foule court après l'équipage en acclamant et en agitant les chapeaux; elle voudrait forcer la consigne et suivre la voiture dans le parc, mais elle est contenue par quelques gardes dont la présence ne s'était pas révélée jusqu'alors.

La promenade a été bonne. Mais les promeneurs espéraient rencontrer les cerfs, qui ne se sont pas laissé voir.

— C'est, dit le Prince, la vue de ce grand chasseur de Rantzau, qui les a effrayés.

Dans la forêt chaque route et chaque sentier ont un nom.

Quant au nom de la localité - Friedrichsruh - le repos de Frédéric - il est dû à un duc de Lauenbourg, qui vivait il y a trois siècles. Ce prince fit construire une sorte de château ou de pavillon de chasse qui existe encore et se trouve au cœur de la forêt, à un quart d'heure ou vingt minutes de la maison qu'habite le Chancelier : ce bâtiment sert aujourd'hui de domicile au « régisseur du domaine ».

La forêt a aussi une scierie: on y fait des cubes de hêtre destinés au pavage. Le personnel a ses habitations dans le Sachsenwald même.

On sait que le Prince est un industriel intelligent et heureux. Varzin lui doit sa prospérité. Cette localité était à peu près inconnue lorsqu'il en acheta le château, en 1867. Le nom n'en figurait même pas sur les cartes. Aujourd'hui, grâce à Son Altesse, Varzin est un centre industriel...

Conversation avec le comte de Rantzau. Nous lui disons - il le savait d'ailleurs - combien l'empereur Frédéric était aimé en Italie; combien nous étions heureux de l'amitié qui le liait à nos souverains. Nous rappelons deux anecdotes significatives. A un bal donné lors du mariage du Prince de Piémont et de la princesse Marguerite de Savoie, un éperon fit un accroc à la traîne de Son Altesse: le prince Frédéric s'agenouilla, coupa le morceau d'étoffe et se le mit à la boutonnière... Le 17 janvier de l'année 1878, lorsque le roi Humbert, au retour du cortège qui avait accompagné au Panthéon le corps de son glorieux Père, fut obligé par les acclamations

de la foule à se présenter sur le balcon du palais, avec la Reine et le jeune Prince héritier, le prince Frédéric qui était à côté de son ami, souleva dans ses bras l'Enfant royal et le montra à la population enthousiaste, aux cris mille fois répétés de *Viva la Germania! Viva l'Italia!* Dès ce moment, l'alliance était dans les cœurs...

Le comte de Rantzau fut admis à voir l'empereur Frédéric une dizaine de jours avant sa mort. Sa haute stature s'était affaissée; il ne parlait plus; son écriture était tremblante... Il fut pris, devant le comte, d'un pénible accès de toux, qui fit accourir sir Morell Mackenzie et l'infirmier de service. La canule, au moyen de laquelle l'Empereur respirait, s'était dérangée...

— L'empereur Frédéric avait été comblé des dons de la Providence. Il réunissait en lui les plus belles qualités de l'homme de bien avec des aspirations à tout ce qui était beau, grand, idéal... Il était philosophe, poète, artiste, guerrier...

Retenu cette phrase sur le jeune Empereur:

— Sa Majesté est adorée de l'armée, et vous savez qu'en Allemagne nous sommes tous soldats.

L'Empereur actuel, quand il n'était que fils du Prince héréditaire, sortait quelquefois du palais le soir, accompagné d'un officier d'ordonnance, et venait, sans se faire annoncer, voir le Chancelier au palais Radziwill. S'il trouvait la famille à table, il prenait place sans façons, exigeant que le repas continuât...

Sa Majesté est infatigable d'esprit et de corps. Elle a le don de l'éloquence et se plaît naturellement à parler en public...

L'Empereur est un excellent tireur.

Dîner à sept heures.

Les invités seuls sont servis de potage. Les membres de la famille du Prince suivent le régime du Dr Scheveninger, dont, paraît-il, le potage est proscrit.

Les exquises « truites au bleu » qui suivent ont été pêchées dans les cours d'eau qui arrosent les domaines du Prince.

Une garniture de macaronis aux tomates fournit au comte de Rantzau l'occasion de déclarer son aversion pour la pomme d'amour. Il

a été pendant quelques années en Portugal où l'on en fait un véritable abus.

On parle humanités. Le Ministre raconte qu'il a passé plusieurs années de son enfance dans un collège de Palerme, où la langue d'usage journalier était l'albanais. Les fonctions du culte y étaient célébrées en langue grecque. On sait que le grand-père de M. Crispi était prêtre de religion grecque. Le Ministre l'a encore connu: c'était un très bel homme, un esprit grave, un caractère équilibré. Son fils épousa une jeune fille « latine ». Comme en Orient, les populations de certaines parties de la Sicile se distinguaient d'après la religion: il y avait ainsi les grecs et latins. Son Excellence discute avec le Prince sur quelques points de la prononciation grecque et latine. Il croit, et sans doute à raison, que les Italiens sont les dépositaires de la vraie prononciation latine, comme les Grecs de la vraie prononciation du grec ancien. Parmi les étrangers, ceux qui s'en approchent le plus sont les Allemands. La prononciation française du latin est absolument inadmissible; celle des Anglais est grotesque.

Nous parlons des portraits du Prince. La comtesse de Rantzau, de toutes les photographies de son père, préfère celles qui ont été faites à Kissingen. En fait de portraits à l'huile, il semblerait qu'elle mette au-dessus des autres celui que peignit von Werner : « Le prince de Bismarck au Reichstag ». On parle aussi de Lenbach; quelqu'un de nous l'a connu à Rome, dans son artistique appartement, que fréquentait tout ce que Rome a de beautés et d'élégances, au second étage du palais Borghese. On cite les portraits qu'il a semés dans les salons aristocratiques de Rome.

— A présent, dit le Prince, il est à Munich; il gagne ce qu'il veut.

Si nous entendons bien, il semblerait que Lenbach ne se prodigue pas, qu'il ne fait pas indifféremment le portrait du tiers ou du quart, qu'il choisit ses sujets et qu'il établit ses prix selon le degré de sympathie que les personnes lui inspirent. C'est ainsi qu'il n'a accepté qu'une modeste rémunération pour le portrait du Prince, se tenant suffisamment récompensé par l'honneur d'avoir eu un tel modèle posant devant lui, tandis qu'à un banquier berlinois, des plus riches, mais physiquement, et peut-être aussi à d'autres

points de vue, des moins sympathiques, il a demandé un prix de beaucoup supérieur. Le banquier ayant su le prix payé par Son Altesse, se plaignit de ce que le peintre eut deux tarifs et lui en fit demander le pourquoi, en citant le portrait du Prince taxé à un autre prix que le sien. Lenbach répondit à peu près en ces termes: « Le portrait du Prince, je l'ai fait avec plaisir et pour l'honneur de reproduire les traits d'un si grand homme; celui de M.***, je ne l'ai fait que par métier ».

Le Ministre consulte le Prince sur l'itinéraire à suivre dans notre voyage de retour. Il a l'intention de passer par la Bohême, pour voir, à Carlsbad, sa famille qui y réside depuis le commencement du mois et s'y rencontrer avec le comte Kálnoky.

Le Prince conseille l'itinéraire Wittenberg-Stendhal-Magdebourg-Leipzig comme le plus direct.

Après un délicieux sorbet à l'ananas, Son Altesse ordonne qu'on lui apporte une bouteille d'un certain vin de Bordeaux sur lequel il veut se faire une opinion arrêtée.

— Après un entremets sucré, dit-il, un bon

bordeaux reste bon, tandis qu'un bordeaux inférieur montre ses défauts.

La bouteille apportée subit victorieusement l'épreuve.

Un domestique remet à Son Altesse un télégramme qui vient d'arriver. Le Prince le lit, et son visage prend une expression de visible mécontentement. Il se fait donner un de ses grands crayons.

— Il vous sera arrivé, à vous aussi, dit-il au Ministre, d'enrager des fautes de vos collègues.

— Plus d'une fois.

— On voudrait, par moments, répudier toute solidarité avec eux... Et cependant on n'en fait rien...

Après le dîner, conversation.

— J'aurais voulu, dit le Prince, créer, dans l'Empire, le monopole des tabacs, comme vous l'avez en Italie... Par parenthèse, Excellence, vous ne concourez guère personnellement, à secourir, par cet impôt indirect, votre habile collègue, M. Magliani... Mais j'ai rencontré une telle opposition, dans le pays et dans le Reichstag,

que j'ai dû me désister de cette idée et en faire mon deuil... Elle sera effectuée par nos successeurs.

Le Prince parle du monopole du sel.

— Le sel étant nécessaire à l'agriculture, on doit pouvoir le livrer aux cultivateurs et aux éleveurs en grandes quantités et à bon marché. Mais pour cela, il faut le mélanger avec quelque substance qui, sans nuire aux bestiaux, rende le sel destiné à leur usage impropre à celui des hommes.

Le Ministre dit qu'en Italie, il arrive que les paysans le dépurent par des lavages et s'en servent pour eux-mêmes.

— Vous ne le mélangez donc pas avec quelque chose d'assez dégoûtant... Nous y avons réussi pour nos alcools destinés à l'industrie. Nous avons trouvé un mélange qui les rend absolument imbuvables... Ils sentent même par trop mauvais... Certains cartons de nos Ministères... puaient encore pendant des semaines, à rendre malades nos employés... Si on avait le malheur d'y toucher, on gardait, pendant des heures, cette odeur attachée à la personne; les vêtements et même les aliments s'en imprégnaient... C'était infect... Il y aurait bien à

essayer l'emploi d'un petit concombre précieux, en usage dans les anciennes pharmacopées... la coloquinte. On en tire un extrait d'une amertume extrême, dont les effets, s'il est introduit dans le système digestif, sont ceux d'un vomitif. Mais il nous revient trop cher. Notre climat ne permet pas de cultiver la coloquinte en Allemagne. Il faut la faire venir de Turquie ou de Grèce... Probablement vous pourriez en faire la culture en Italie.

Un domestique apporte au Prince un pli venant de Berlin et dont le timbre n'est pas celui de la Chancellerie. Si nos souvenirs sont exacts, le ministre de la guerre informe Son Altesse que le 1er régiment de la landwehr de Magdebourg n° 26, dont il est chef, est aboli et qu'il est nommé général à la suite du 2me régiment de la landwehr de la garde, comme il l'est aussi du 2me régiment de cuirassiers de Magdebourg n° 7.

On calcule la dépense à laquelle ce changement obligera le Prince et qui ne sera pas indifférente, car il aura quatre nouveaux uniformes à se faire confectionner.

Le Prince raconte la lutte qu'il eut à soutenir à Nicolsbourg, en 1866, avec le parti militaire qui entourait le Roi. Ce parti aurait voulu que l'armée victorieuse entrât à Vienne et l'occupât. Il demandait qu'on exigeât de l'Autriche quelque cession territoriale.

M. de Bismarck, au contraire, voulait éviter d'infliger à l'Autriche une de ces humiliations qu'on ne pardonne point et qu'on n'oublie plus. L'Autriche, une fois hors de la Confédération, pouvait devenir une amie utile.

— Le but de la guerre était atteint du moment que l'Autriche était exclue du *Bund* allemand. Nous n'avions plus rien à demander... Malgré cela, le parti militaire voulait autre chose, et le Roi commençait à plier. Sa Majesté me disait d'un ton de reproche: « C'est vous qui avez voulu la guerre et maintenant vous prétendriez m'empêcher d'en recueiller les fruits? » Je fus inébranlable. Un soir, le Roi se jeta sur un sopha avec humeur. Je lui dis respectueusement: « Sire, Votre Majesté n'a qu'à me priver de l'honneur de La servir... ». Et je me retirai... J'avais à parcourir, pour regagner ma chambre, une galerie du château, dans toute sa longueur... Je marchais de mon pas ordinaire...

Au moment où j'entrai dans ma chambre, un aide de camp du Roi arrivait sur mes talons... Le Roi me rappelait, espérant encore que je céderais... S. A. R. le Kronprinz s'employa aussi beaucoup pour que je conserve la direction des affaires... Il vint dans ma chambre... Le Roi enfin céda. Mais, de longtemps, Sa Majesté ne put se persuader que j'avais eu raison. Ce ne fut que plus tard... Le parti militaire qualifiait de « misérables » (*elend*) les résultats de la guerre.

M. Crispi, en souriant, fait remarquer au Prince :

— Ce que vous faisiez alors n'était certes pas à notre avantage...

— Non, Excellence, mais la faute en était à vos ministres, à votre *Consorteria*... L'Italie, alors, était tiède.

Le Prince parle de la Russie et de la langue russe, qu'il a étudiée et qu'il connaît. Il cite quelques exemples des difficultés qu'elle présente. Il voulut cependant l'apprendre, coûte que coûte... Il la dit riche et parfaite. Il s'étonne qu'un peuple qui est encore arriéré en tant de choses comme le peuple russe, se trouve en possession d'une langue aussi belle et aussi accomplie.

Le Prince a aussi étudié, dans le temps, la langue danoise. On sait qu'il parle l'anglais, comme le français, à la perfection.

Son Altesse fait l'éloge du soldat russe ; il le dit excellent. Ce qui a toujours manqué et ce qui manque encore à la Russie, c'est un corps d'officiers proportionné aux besoins de l'armée...

Il dit des officiers, en thèse générale:

— On n'en forme jamais assez.

Le Ministre remarque:

— Votre Altesse a parfaitement raison. C'est l'officier qui souvent fait le soldat. Un bon officier entraîne cent soldats hésitants... J'ai vu cela, avec nos volontaires, dans la campagne de 1860...

— L'empereur Nicolas, raconte encore le Prince, disait à son beau-frère, le roi Frédéric-Guillaume IV: « Avec des soldats comme les miens, commandés par des officiers comme les tiens, il ne se tirerait pas un coup de fusil en Europe, de Moscou jusqu'à Cadix, contre ma volonté... ».

A je ne sais quel propos, le Prince a dit:

— Nous ne craignons pas la guerre, mais nous désirons la paix...

Il estime que l'Allemagne, à elle seule, suffirait à tenir tête aux deux grands voisins qui peuvent, à un moment donné, la menacer.

— Nous sommes comme un solide gaillard qui a deux bons poings à son service : un poing par adversaire.

Nous reparlons de l'itinéraire et du voyage, pour la question des heures. L'heure allemande n'est pas celle des chemins de fer de la Bohême. L'un cite Hendschel, l'autre Stephan.

— C'est un grand homme que Stephan, dit le Prince... Le service des postes et télégraphes est parfait en Allemagne.

Mais une question persiste : l'Hendschel nous fait croire impossible d'arriver dans la journée de demain à Carlsbad ; le *Fahr-Plan* nous indique le trajet comme possible.

Le Prince conseille de consulter tout bonnement le chef de gare.

Ainsi est fait. Quelques minutes après, nous sommes fixés : nous ne pouvons arriver à Carlsbad dans la journée de demain.

— Vous voyez, dit le Prince, qu'il n'y a pas de *Fahr-Plan* qui tienne... Pour les choses de

service, il faut consulter les gens qui sont dans le service. Ils en savent toujours plus que les autres.

23 août. — Lever de bonne heure.

En portant des télégrammes au bureau de la gare pour les faire expédier, nous rencontrons un monsieur arrêté à la porte du parc: c'est le Dr *** correspondant de journaux italiens à Berlin, publiciste estimable dont l'ambassadeur nous a dit beaucoup de bien. Le Ministre ne pouvant le recevoir à Friedrichsruh, il voudrait nous suivre à Leipzig et à Carlsbad.

Nous l'en déconseillons.

Vers huit heures, nous nous rendons chez le Ministre. Tyras et Rébecca attendent devant la porte, preuve certaine que le Prince, dont il sont inséparables, se trouve déjà en visite chez M. Crispi.

Tyras est vieux. L'âge l'attriste. Il passe ses journées à regarder son maître et à pousser des soupirs; quelquefois, paraît-il, il se distrait en morsillant, avec ce qui lui reste de dents, les vê-

tements des hôtes. Il a eu ses beaux jours, le « chien de l'Empire », et le Prince nous a raconté une anecdote où il joue un certain rôle.

— C'était à l'époque du Congrès de Berlin. Tyras était dans mon bureau un jour que le vieux prince Gortchakoff vint me voir... Le Chancelier russe prit place sur un siège un peu bas, de sorte que, lorsqu'il voulut s'en aller, il éprouva quelque difficulté à se lever... J'allai un peu vivement à lui pour l'aider... Tyras se méprit sur mes intentions... Il crut que je me précipitais sur le prince dans un but hostile et bondit, à son tour, comme pour me prêter aide, en aboyant et montrant ses crocs. Gortchakoff n'était rien moins que rassuré.

L'heure du départ approche. Le Prince, la comtesse et le comte de Rantzau insistent, malgré M. Crispi, à vouloir l'accompagner à la gare. L'heure venue, nous nous y dirigeons à pied.

Le Ministre a adressé à la Princesse à Hombourg, un télégramme respectueusement affectueux

Tyras et Rébecca nous ont suivis. Arrivés près du wagon, la chienne qui est jeune encore et pleine de vivacité, voyant les domestiques du château y déposer des sacs et des valises, s'imagine que son maître va partir et s'empresse de monter. Le Prince essaye en vain de l'arrêter du geste et de la faire descendre de la voix. Un domestique doit la prendre dans ses bras et l'emmener.

Pareil incident arriva récemment lorsque l'empereur Guillaume II, peu de semaines après son avènement au trône, vint à Friedrichsruh faire visite au Chancelier. Au mépris de toute étiquette, Rébecca monta la première dans le wagon impérial.

A propos de cette visite, la Comtesse raconte le trait suivant, qui prouve la délicatesse de sentiments du jeune Empereur et l'harmonie qui règne dans le ménage impérial.

— Sa Majesté arriva le soir et passa la nuit. Le lendemain, Elle devait rester ici jusqu'après le dîner et repartir par le train direct du soir. Mais l'Impératrice avait accouché depuis peu, et l'Empereur réfléchit que l'Impératrice ne manque jamais de l'attendre lorsqu'il revient de

voyage. La jeune mère eût été obligée de veiller trop tard et l'Empereur préféra modifier ses projets et rentrer quelques heures plus tôt à Berlin...

A l'arrivée du train de Hambourg, un certain nombre de personnes en descendent et se joignent à la foule qui s'est déjà massée sur le quai de la gare. Beaucoup de têtes se montrent aux portières.

Le Ministre reste le dernier à terre et échange encore quelques mots avec ses hôtes:

— *Buon viaggio,* dit le Prince.

— *Arrivederci,* dit la comtesse.

— *Buon viaggio! Arrivederci!* répètent les enfants.

M. Crispi monte en wagon. Le train se met en mouvement. On agite les mouchoirs:

— Je vous attends l'année prochaine, dit encore le Prince. Sans faute!...

Il agite son grand chapeau.

La foule acclame.

Le comte de Launay accompagne son Excellence jusqu'à Wittenberg.

La conversation roule sur les incidents de la visite.

— Nous sommes d'accord sur tous les points, dit le Ministre, en manière de conclusion.

Le comte de Launay raconte qu'en 1861, il insistait pour que le Gouvernement prussien ne tardât pas davantage à reconnaître les faits accomplis en Italie. Il dit au roi Guillaume: « Il ne siérait pas de répéter à Votre Majesté les arguments que j'ai développés à ses ministres... Mais, Sire, je vous dirai tout uniment: « Nous sommes l'Italie ».

Le Roi le regarda dans les yeux et lui répondit:

— Laissez-moi le temps d'oublier.

A Wittenberg, au moment où le comte descend de notre wagon pour monter dans le train qui doit le conduire à Berlin, un journaliste italien se présente à la portière. Ce n'est pas celui qui nous guettait, ce matin, à la sortie du parc de Friedrichsruh, mais un autre, parfaitement inconnu. Il est éconduit poliment, ce qui ne l'empêchera pas de publier une espèce d'entrevue qu'il aurait eue avec un de nous.

A Halle, il y a foule dans la gare et l'on acclame Crispi et l'Italie.

Dans une autre gare, un groupe de petites filles veulent offrir des fleurs au Ministre.

Nous arrivons à Leipzig encore d'assez bonne heure pour profiter d'une partie de l'après-midi. Le consul démissionnaire, M. Beckman, et son successeur, M. Becker, sont venus à la gare attendre le Ministre et mettent leurs équipages à la disposition de Son Excellence.

A l'hôtel Hauffe, où nous descendons, le Ministre se trouve occuper l'appartement où séjourna, il y a quatre jours, le feld-maréchal von Moltke, venu à Liepzig pour l'inauguration du *Sieges-Denkmal.*

Promenade dans la ville. Le nouveau monument est grandiose : l'Empereur à cheval en costume impérial; autour les statues équestres du roi de Saxe, du prince Frédéric-Charles, du Prince de Bismarck et du Général de Moltke. On nous montre la rue où habite Bebel, le fabricant de serrures, plus connu comme député socialiste au Reichstag...

Notre guide est-il dans le vrai? Il prétend que Bebel est très dur pour ses ouvriers et qu'il pousse l'art des accommodements avec le ciel

jusqu'à accepter d'être fournisseur en titre des serrures du Palais.

Un autre des députés socialistes les plus connus du Reichstag est, lui aussi, de Leipzig: Liebknecht, homme de lettres et assez accommodant lui-même, dit-on...

Dîner à l'hôtel. Le Ministre est de très bonne humeur.

Il parle de la domination autrichienne en Italie. Il y avait incompatibilité de races.

Le Ministre raconte que le Prince lui a dit:

— Voyageant avec ma femme en Italie, quand j'indiquais ma nationalité en me disant *tedesco*, je remarquais très bien que les gens me faisaient grise mine. Il n'en était pas de même lorsque je me disais *prussiano*.

Son Excellence ajoute:

— Il était impossible que nos rapports avec l'Autriche devinssent d'emblée aussi cordiaux qu'ils le sont avec l'Allemagne. Il y a trop de souvenirs douloureux... La génération qui a vu des femmes fustigées par des soldats autrichiens n'est pas encore éteinte.

On rappelle les journées de Brescia et les

pages immortelles consacrées par Cesare Correnti à ce mémorable épisode.

— Vous vous souvenez, dit le Ministre, du petit bossu de Brescia... Il passait devant un corps de garde autrichien... Les soldats le saisissent, le couvrent de térébenthine et mettent le feu à ses vêtements... Il se débat, il hurle de douleur, se roule par terre... Puis, dévoré à demi par les flammes, quand il s'aperçoit que c'en est fait de sa vie, il cherche des yeux parmi ses bourreaux quel est celui sur lequel il doit se venger du supplice qu'on lui inflige, il se jette sur lui, l'étreint de ses bras, de tous ses membres, lui communique le feu dont il brûle lui-même... On cherche en vain de détacher l'un de l'autre... Ils meurent de la même mort.

Des nouvelles peu rassurantes arrivent des Romagnes, répandues on ne sait par qui - ou plutôt nous ne le savons que trop. C'est ainsi qu'un télégramme, par exemple, annonce, de Rimini, que les sociétés radicales sortiraient de la ville, en masse, à l'arrivée du Roi! Le Ministre se montre, au contraire, plein de confiance dans la « loyauté » des populations des Marches et des Romagnes.

24 août. — Départ à 8 heures 40.

Nos aimables Consuls sont revenus de leurs campagnes pour saluer le Ministre et lui apportent des fleurs.

En nous rendant en voiture à la gare, Son Excellence observe et nous fait remarquer avec quel sens d'opportunité et quel souci de l'hygiène, la municipalité de Leipzig a su ouvrir de belles et larges rues en conservant des plantes séculaires, et en alternant les édifices et les jardins. Cet art est, d'ailleurs, général en Allemagne.

On ne peut qu'établir des comparaisons désavantageuses avec Rome, où nos édiles nourrissent le préjugé que les plantes favorisent la *malaria*. Nous rappelons au Ministre son ancien projet d'une préfecture du Tibre.

— Je suis venu trop tard au pouvoir... Le mal était fait depuis longtemps et malheureusement sans remède.

Des journalistes rôdent autour du wagon, jettent des regards curieux dans l'intérieur et prennent des notes. Un d'eux remarquera que M. Crispi s'habille avec distinction et porte aux doigts des anneaux enrichis de pierres pré-

cieuses; ce qui est vrai, mais chaque bague est un souvenir et rappelle une personne ou une date...

Personne n'approche de M. Crispi sans remarquer deux choses: la verdeur robuste et encore juvénile de sa constitution et le soin qu'il prend de lui-même et qui se révèle dans les moindres détails. Il y eut des hommes d'État trop absorbés par les affaires publiques pour consacrer beaucoup de temps au soin de leur personne. William Pitt était de ceux-là. Depretis fut longtemps célèbre par un certain cachet de négligence et de laisser-aller: les caricaturistes, prompts à saisir le côté faible des gens, le représentaient mal peigné, hirsute, les vêtements en désordre, les souliers éculés. Dans les dernières années de sa vie, une influence féminine délicate et attentive suppléa à ce manque de soins. Par contraste, M. Crispi est un des hommes les plus soignés, les plus méticuleux en fait de toilette que nous ayons rencontrés. C'est, pour lui, question de race - le Sicilien, de toutes les classes sociales, ayant des habitudes de propreté innées; c'est aussi question d'éducation et d'habitude. Il a, de sa personne, le soin de l'Anglo-Saxon le plus prodigue d'ablutions et si l'homme

est d'autant plus civilisé qu'il consomme plus d'eau à sa toilette, il n'est guère de lord anglais plus civilisé que le premier Ministre italien. Heureusement pour les affaires, les longues heures qu'il passe à sa toilette ne sont pas perdues, car, pendant ce temps, il écoute la lecture des télégrammes, des extraits de la presse, de la correspondance du jour, il discute les événements et donne des instructions à ses collaborateurs.

A Dresde, la foule fait des ovations au Ministre soit à l'arrivée, soit au départ du train.

A Teeplitz une gracieuse enfant voudrait offrir des fleurs « au Ministre italien ». Malheureusement Son Excellence repose en ce moment. Nous devons nous faire les interprètes de ses remerciements.

Arrivée à Carlsbad vers 4 heures et demie. Le temps est beau.

La famille du Ministre et un certain nombre d'Italiens de distinction qui prennent actuellement les eaux se trouvent à la gare et lui font fête.

Nous descendons à l'hôtel Pupp.

Le long du trajet qu'il faut parcourir pour s'y rendre, les promeneurs s'arrêtent au passage de la voiture et saluent le Ministre avec déférence.

De nombreux télégrammes attendent le Ministre; un du Roi, entre autres, par lequel Sa Majesté remercie M. Crispi, en termes affectueux, des bonnes nouvelles que, de Wittenberg, il lui a données au sujet de l'entrevue de Friedrichsruh. Cette aimable attention du Roi fait grand plaisir au Ministre.

— C'est, dit-il, le seul télégramme confortant que j'aie reçu d'Italie en ces jours.

Le Ministre répond sur le champ à Sa Majesté promettant d'être à Monza le 27.

Dîner en famille.

L'ambassade à Vienne télégraphie que S. E. le comte Kálnoky se rend à Eger pour saluer le Ministre à son passage par cette ville. Il prie M. Crispi de vouloir bien s'y arrêter quelques heures et y accepter un déjeuner.

L'ambassade avait d'abord proposé, comme lieu de rencontre des deux hommes d'État, Prague ou Salzbourg. M. Crispi aurait préféré

Carlsbad, ce qui lui permettait de passer quelques heures de plus avec les siens. Mais Carlsbad a des inconvénients qu'il est le premier à reconnaître. Il s'y trouve, par exemple, trop d'hommes politiques, trop de curieux, trop de monde. A Eger on sera moins regardé, moins en vue... Eger est accepté.

25 août. — Départ à 8 heures 30. Le Ministre arrivera à Eger vers 10 heures 20. Le comte Kálnoky s'y trouve déjà à l'attendre. Nous en repartirons à 1 heure 40.

A Eger la gare a été envahie par un certain nombre de personnes, que des agents de police refoulent en arrière.

Un personnage de taille moyenne, jeune encore, à la démarche militaire, s'avance vers notre wagon.

— Son Excellence M. Crispi?..

— Son Excellence le comte Kálnoky?..

Les deux Ministres se serrent la main.

Pendant qu'ils engagent conversation, leurs suites font connaissance et lient conversation. Le comte Kálnoky est accompagné de son secrétaire, le comte Wydenbruck.

Un appartement a été réservé au Ministre à l'hôtel Welzel, le meilleur d'Eger, à quelques pas de la gare.

Pendant que les deux hommes d'État restent en colloque, nous parcourons la ville, pleine de souvenirs de Wallenstein. Déjeuner en commun à 11 heures et demie.

Vers deux heures départ pour Munich, Insbruck et Trente. Le comte Kálnoky repartira, peu d'instants après nous, pour Vienne.

Je ne sais comment on en vient à parler de la franc-maçonnerie.

— J'ai été franc-maçon, dit le Ministre, à une époque où il y avait quelque utilité patriotique et quelque danger à l'être... Tous les vrais libéraux ont été, en Italie, affiliés à la franc-maçonnerie, à l'époque où n'existait aucune liberté publique... Mais depuis plus de vingt ans, je ne mets plus les pieds dans une loge... La maçonnerie a rendu des services à la cause libérale au siècle passé et dans la première moitié de celui-ci... Aujourd'hui c'est une association de bienfaisance plutôt que politique.

A Munich, le personnel de la légation se trouve à la gare pour saluer le Ministre.

26 août. — Réveil en plein Tyrol italien. Nous rappelons le mot de Crispi, en 1867: « Nos Alpes sont nos forteresses... »

Son Excellence nous raconte quelques épisodes de sa vie, qui se rattachent au pays que nous traversons. Pendant la campagne de 1866, lorsque Garibaldi guerroyait dans la vallée de l'Adige, Crispi vint voir le général, qui l'invita à visiter les avant-postes. Comme Garibaldi ne montait plus à cheval, ils partirent en voiture découverte, et, à l'aller, tout marcha bien. Mais au retour, un bataillon de *Jaeger,* postés en embuscade sur la crête des collines, leur fit subir pendant quelques instants une fusillade nourrie. Étant donné la justesse habituelle du tir des chasseurs autrichiens, le moment était critique. Par bonheur, personne ne fut atteint, le cocher ayant forcé l'allure des chevaux. Les coups de feu venaient de la gauche, et Crispi qui, dans la voiture, avait naturellement laissé la place d'honneur au général, se trouvait, par là, le premier exposé et protégeait, en quelque sorte, Garibaldi de son corps.

A dix heures, nous sommes à Vérone. Déjeuner, avec le préfet, à la gare. Le comte Sormani-Moretti a été diplomate avant d'entrer à la Chambre et de passer, de là, dans l'Administration et au Sénat.

Il était secrétaire de la légation de Sardaigne à Francfort à une époque où M. de Bismarck représentait encore la Prusse à la Diète.

— Je puis donc dire, en parlant du Prince: « Quand nous étions collègues... ».

Il nous raconte quelques anecdotes sur M. de Bismarck, celle-ci, entre autres. Le futur chancelier ayant loué un appartement où manquaient les sonnettes, demanda au propriétaire qu'il en fît poser; le propriétaire répondit que le bruit des sonnettes agaçait les nerfs de sa femme. M. de Bismarck n'eut pas l'air de vouloir insister. Mais un peu plus tard, on entend soudain retentir, dans l'appartement de l'envoyé prussien, deux coups de revolver. Grand émoi. On accourt. — Qu'y a-t-il? — Rien, répond le Prince; c'est ma manière d'appeler mes gens lorsque je n'ai pas de sonnettes...

Vers quatre heures nous arrivons à Milan. La chaleur est accablante, ce qui n'empêche pas

le Ministre de repartir aussitôt pour Monza, où il restera pour le dîner et pour la nuit.

28 août. — Un télégramme nous appelle à Monza, où nous prenons part au déjeuner de Famille. Sa Majesté le Roi et le Prince héréditaire partent aujourd'hui même pour les manœuvres des Romagnes. Le jeune Prince est heureux et gai comme s'il allait à une fête. Son Altesse parle de la région qui va être le théâtre des manœuvres avec une connaissance surprenante de l'état des lieux et des choses.

Retour à Milan dans les premières heures de l'après-midi.

Vers la tombée de la nuit, le Ministre se rend à la gare pour saluer, à leur passage, Sa Majesté et le Prince de Naples.

En passant devant la statue de Bertani, Son Excellence rappelle la part que celui-ci, l'excellent ami enlevé trop tôt à l'estime et à l'affection de tous ceux qui l'ont connu, prit, bien que malade, à la préparation de l'expédition de Sicile. Il nous raconte, à ce propos, une conversation qu'il eut, lui-même, avec Garibaldi à la veille de la campagne.

L'expédition ne disposait que des deux bâti-

ments de Rubattino, le *Piemonte* et le *Lombardo*, qui, encombrés d'hommes, de vivres, etc., devaient forcément être mal préparés soit à l'offensive, soit à la défensive, soit à une marche rapide, si quelque navire ennemi leur avait donné la chasse. Crispi dit au général:

— Je me défie de la mer...

Le général, dans son expérience d'ancien marin plein d'audace et de ressources, redoutait moins la traversée que les péripéties qui attendaient l'expédition en Sicile même, où il craignait que l'insurrection ne fût pas suffisamment préparée.

— Et moi, je me défie de la terre, répondit-il.

— Je vous réponds de la terre, général.

— Et moi, je vous réponds de la mer.

Départ à huit heures du soir pour Rome. Foule à la gare.

29 août. — A Pise, de grand matin, un télégramme annonce au Ministre que le Roi a été reçu à Forlì d'une manière enthousiaste par la population. Trente mille personnes se pressaient sur son passage; l'équipage royal avait peine à se frayer un passage et à avancer au milieu

de la foule qui acclamait Sa Majesté et le Prince héréditaire. Tout le long du parcours du train royal, à Imola, Castelbolognese, Faenza, la réception n'a été ni moins cordiale, ni moins splendide.

Un personnage politique d'opposition disait, hier, à Milan:

— Nous ne pouvons désapprouver la politique étrangère de Crispi: c'est la nôtre... Si les événements des Romagnes viennent à donner la sanction du succès à sa politique intérieure, nous serons désarmés.

Les journaux de Rome d'hier soir contiennent déjà mille détails sur le voyage royal. Les bonnes nouvelles reçues en route se confirment de toutes parts. La confiance du Ministre était justifiée. Le voyage des Romagnes est un nouveau triomphe de la Maison de Savoie et un nouveau succès de son Ministre.

TABLE DES MATIÈRES

Alcools 225.
Alexandre II 130.
Alfieri (Vittorio) 33, 114.
Allemagne 15, 16, 229-230, 237.
Allemand (Peuple) 135.
Alliance (Triple) 11.
» des Puissances centrales 11.
» franco-sarde de 1859, 173.
» (Projets d') en 1869, 56
Allumettes 91.
Alsace 33-36.
Alsaciens 34-36.
Angleterre 74, 174, 187.
Ammien Marcelin 33.
Ancillon 40.
Arnim (madame Malvina d') 93, 96, 131
Association douanière allemande, 68.
Autriche 117, 153-154, 204, 227-228, 237.
Azeglio (Massimo d') 73-74, 168.

Bâle 29.
Ballplatz 27.
Bebel 236.
Bennigsen (M. de) 156-157.

Berlin (Congrès de) 27, 232.
» (Cour de) 153.
Bertani (Agostino) 247.
Bethmann 118.
Bismarck (Son Altesse la Princesse de) 28, 51, 52-54, 79, 84, 85, 86, 88, 101, 103, 112, 124, 143-145, 192, 194, 195, 232.
Bismarck (Son Altesse le Prince de) 5, 6, 16, 25, 45, 51 et suiv., 85, 88, 92, 93, 94, 101-102, 104, 116-121, 129-133, 138, 142, 174-175, 179, 189-190, 191, 192, 193, 194, 199, 200, 222, 223, 224, 225, 227-228, 230, 232, 237, 246.
— Affection pour les bêtes 66, 107-108, 124.
— Aspect de bonté 95-96.
— Causeur 87, 126.
— Diplomate 137-138, 227, 246.
— Fumeur 112, 146-147, 198-199
— Habitudes 111, 206.
— Lettres du P. de B. 86, 131.
— Industriel 218.
— Jugements divers 34-35, 63, 63-65, 196, 200, 204.
— Militaire 226.
— Mots divers 42, 60-61, 69, 80, 88, 112, 115, 125-126, 127-128, 132, 133, 151-152, 193, 194, 196, 200-204, 205, 206, 207, 212, 215, 224.
— Polyglotte 85-86, 228-229.
— Présents qu'il reçoit 89-90, 99-100.
— Portraits 94, 96-99, 222.
— Rapports avec S. E. M. Crispi 11, 210-211.
— Réconciliation avec S. M. l'Empereur 5, 7.
— Sentiments religieux 28.
— *Stock-Preusse* 108.
— Travailleur 110, 193.
Bismarck (S. Exc. le comte Herbert de) 27, 38, 50, 51. 79, 84, 92, 109, 127, 128, 141, 190, 207.
Bismarck (S. Exc. le comte Guillaume de) 51, 76, 92.

Bismarck (le Colonel de) 81.
Bismarck (Famille de) 62, 81, 106.
Bloomfield (Lady Georgina) 125.
Boissons 83 (v. Vins).
Bordeaux (vins de) 83.
Boulanger (le général) 115-116
Brassier de Saint-Simon (le Comte) 58.
Brescia 237-238.
Bund 227.

Calvitie 212.
Campagne de Bohême 139.
» de France 139.
» d'Italie 186.
Canning (Lady) 74.
Carlsbad 230, 231, 242-243.
Cassel 47.
Catherine II 44.
Cavour (le Comte de) 10, 22, 46, 58-59, 141, 169, 174.
Charles-Quint 41.
Chansons allemandes 150.
Chiens (les) du Prince 66, 86, v. Tyras et Rébecca.
Cigare 146.
Cognac 90-91, 215.
Coloquinte 226.
Confédération germanique 227-228.
Congrès de Berlin 45.
» de Vienne, 27.
» de Paris 122, 123.
Consorteria 228.
Constantin Paulowich (S. A. I. le Grand-Duc) 135.
Convention de navigation entre l'Italie et la France 18.
Corps diplomatique italien 45.
Correnti (Cesare) 238.
Corti (le comte Louis) 46.
Couronne de fer 20.

Crispi (Son Excellence Monsieur) 5, 6, 7, 9, 10, 13, 30, 90, 100, 101, 104, 120, 129, 145, 146, 162, 165, 167, 173, 175-176, 178, 197, 209, 216, 219, 224, 225, 234, 235, 237-238, 239, 240, 241, 242, 244, 245, 249.
— Anecdotes 25-26, 33-34, 47, 54, 176, 178, 179, 180, 245, 247-248.
— Conspirateur 48-49, 129.
— Caractère 19.
— Député 103, 179, 180.
— Désir de paix 101-102.
— Expulsé de France 25.
— Expédition des Mille 24, 49, 168-173, 174.
— Gallophobe 14-17, 31-32.
— Habitudes 65, 145.
— Ministre 103, 179-180.
— Président de la Chambre 115.
— Rapports avec le Prince 14, 145, 150-151, 235.
— Retour aux affaires (1887) 103.
— » (1893) 5, 7.
— Sobriété 89, 193.
— Voyage de 1877, 45.
Cucchi (le sénateur Francesco) 55-57.
Cuisine 124 et suiv., v. Table.
» française 125.

Décorations 42-43.
Depretis (Son Excellence M. Agostino) 12, 13, 17, 20-23, 240.
Derby (Lord) 46.
Désarmement 16.
Diplomates, Diplomatie 140, 141.
Dohm (Ernest) 118.
Droits italiens 36.
Drouyn de Lhuys 201.
Dubois-Raymond 40.
Duvernois (Clément) 203.

Eger 243-244.
Ems 25.
— (Télégramme d') 25.
Emmanuel-Philibert 33.
Emplois 73.
Empire (Second) 121-122.
Expédition des Mille 24.

Fabrizi (général Nicolas) 24, 169.
Favre (Jules) 175, 183, 184, 203.
Femmes (influence des) 214.
» politiciennes 212, 214-215.
Ferry (Jules) 31.
Floquet (M.) 30, 31, 206.
France 14, 17, 117, 175, 187-190.
— Traité de commerce avec l'Italie 17-18.
Français 210, 166, 195.
— Mauvais voisins 33.
— (Bravoure des) 92.
— (Caractère des) 125-126, 205-206, 211.
— (Faconde des) 202.
— Emigrés en Allemagne 39-40.
— Livres français sur l'Allemagne 44-45.
Franc-Maçonnerie 244.
Francfort 37, 124, 177-178, 181.
Frédéric (S. A. S. et R. le Kronprinz, plus tard S. M. l'Empereur et Roi) 163-164, 192, 218, 219.
Frédéric-Guillaume I 73.
Frédéric-Guillaume II 87.
Frédéric-Guillaume III 135.
Frédéric-Guillaume IV 85, 106, 130, 135, 229.
Frédéric-le-Grand 72, 106.
Friedrichsruh 9, 38, 49, 51 et suiv., 70, 72, 111, 198, 217-218.
— l'habitation 52-53, 59, 104 et suiv.
— la forêt 59, 60, 70.
— la table 79.

Gallophobie 32-33.
Gambetta (Léon) 16.
Garibaldi (Giuseppe) 19, 49, 168-173, 174, 175, 195, 245, 247-248.
Gastein 42, 45, 54.
— (Convention de) 142.
Gauche italienne 56.
Giorgini (Colonel) 169-170.
Gortchakoff (le prince Alexandre Michaelovich) 44, 129, 131, 232.
Govone (le général) 136.
Gramont (le duc de) 203.
Grec 221.
Guerre 229-230.
Guerre de France 25, 134-136, 139, 188-189, 204-205.
Guerre de 1866 136, 138, 204.
Guerre de 1859 137.
Guillaume I (Sa Majesté le Roi et Empereur) 56, 59, 106, 134, 135, 136, 164, 192, 207-208, 227-228.
Guillaume (Son Altesse I. et R. le prince Guillaume, aujourd'hui Sa Majesté l'Empereur et Roi Guillaume II) 104, 130, 144, 206, 207, 218-219, 233.

Hambourg 63, 67-68, 69-70.
Hambourgeois 69-70, 198.
Harengs 82.
Hatzfeld (le Comte de) 125.
Hendschel 230.
Hillebrand (Karl) 114.
Hollande 87.
Holstein (le baron de) 57.
Hohenzollern (Maison d') 73.
Hombourg 194-195.
Hommes d'État italiens 12-14.
Humanités 221.

Humbert I (S. M. le Roi) 9, 161, 162, 163, 166, 176, 178, 218, 242, 247, 248, 249
Humboldt (Alexandre d') 88, 142.

Impératrice Eugénie (Sa Majesté l') 203-204.
Impératrice Frédéric (Sa Majesté l') 164.
Impératrice Victoria (Sa Majesté l') 233-234.
Israélites 40.
Italie 11, 72, 73, 85, 127, 153, 228.
— Accession de l'Italie à l'alliance des Puissances centrales 11-12.
— Position de l'Italie dans la Triple Alliance avant l'avènement de M. Crispi 11-12.
— L'Italie au Congrès de Berlin 45-46.
Journaux, journalistes 157-158. 166, 173, 208, 231, 235, 239-240
» français 31, 151, 166.
Jules-César 114.
Jules II 33.

Kadernoschka 27.
Kàlnoky (Son Excellence le Comte) 9, 223, 242, 243-244.
Karolyi (le Comte) 142.
Keudell (M. de) 143.
Kladderadatsch (le) 118.
Kœnigswart, 100.

Lauenburg (Duc Frédéric de) 217.
Lavallette (Marquis de) 202.
Launay (S. Exc. le Comte de) 26, 27, 38, 41-42, 102-104. 109, 111, 112, 212, 334, 235.
Le Hon (la Comtesse) 201.
Leipzig 236 et suiv.
Le Tellier (le Père) 39.
Lenbach 66, 96, 07, 98, 222-223.
Liebknecht 237.

Littérature allemande 113.
Liszt (Franz) 143.
Lombroso (Cesare) 12.
Louis XIV, 39
Lovera de Maria (le Comte) 165.
Lucerne 29.

Machiavelli 33.
Mackensie (Sir Morell) 164.
Magliani (S. Exc. M. Agostino) 223.
« Mahlzeit » 61.
Malte 15, 24.
Maintenon (Mme de) 39.
Maison de Hohenzollern 154-156.
Maison de Savoie 154-156, 176, 186.
Maistre (Joseph de) 33.
Mancini (P. Stanislao) 12, 13.
Manteuffel (Baron de) 123.
Marasques, marasquin, 127.
Marches 238, 248.
Marguerite (Sa Majesté la Reine) 218.
Marlborough (le Duc de) 74.
Mars-la-Tour 92.
Maupas (M. de) 201.
Mazzini 19, 25, 26, 33, 47, 48, 94, 173.
Ménabrea (Son Excellence le général Comte) 20.
Mensonge en politique 23-24, 140.
Mentana 15.
Mérimée (Prosper) 119.
Metternich (le Prince Clément de) 27, 88, 100.
Metternich (la Princesse Mélanie de) 87-88.
Mille (les) 55, 168-173, 174, 247.
Misogallo (le) 33.
Misonéisme 12.
Moltke (S. E le Maréchal Comte de) 136, 212, 236.
Monarchie de juillet 122.

MONTESQUIEU 36, 115.
Monza 9, 10, 19, 26, 159-160.
MORNY (le duc de) 200-202.
Moselle (vin de la) 75.
MURAT (S. A. le Prince) 186.

NAPOLÉON I 87, 134, 188.
NAPOLÉON III 47, 87, 110, 116-121, 174, 185-186, 200.
» et M. de Bismarck 116-121.
Néophobie 12.
Neuchâtel (affaire de) 116.
NEUFVILLE (MM. de) 37, 39.
Nicolsbourg 227.
NICOLAS I (S. M. l'Empereur) 229.
Notre-Dame de Paris, 48.
NUSSBAUM, 75.

Officiers 229.
OLLIVIER (ÉMILE) 202-203.
Olmütz 123, 135.
ORSINI (FELICE) 15, 25.
OWEN (RICHARD) 182-183.

Palerme 24, 41, 171.
Pensions 74.
PEPOLI (Marquis) 117.
Perruques 212-214.
Photographies 222.
Piémont 15.
PITT (WILLIAM) 240.
Politique française 33.
Politique de S. E. M. Crispi 249.
Politique des mains nettes 45.
Ports allemands 230.
PIE IX 103.
POURTALÈS (Comte de) 50, 114, 145.

POURTALÈS (Comtesse de) 145.
Prince-Consort (S. A. Royale le) 121, 125.
Protectionistes français 18.
Prusse 56, 59, 72, 73, 122, 174.
» Armée prussienne 135-136.

RANTZAU (Son Excellence la Comtesse de) 62, 191, 199, 212, 213, 222.
RANTZAU (Son Excellence le Comte de) 191, 208, 209, 212, 218, 232.
Rébecca 16, 56, 231, 233.
Réceptions diplomatiques 27.
Révocation de l'édit de Nantes 39.
Reichsland (le) 33.
Révolution anglaise 187.
» française 187-188.
» sicilienne 24-25.
RICHTER (JEAN-PAUL) 113-114.
ROBILANT (le comte CHARLES FÉLIX de) 13, 17.
Roi d'Italie (Sa Majesté le) 9, 218.
Romans français, 104
Romagnes 178, 238, 248
Rome 165, 198, 238.
ROON (Son Excellence le Général de) 136.
ROTTENBURG (Dr) 53.
ROUHER (EUGÈNE) 202.
RUBATTINO (armateur) 248.
Russie 228.
— Cour de Russie 130.
— Langue russe 228.
— Soldat russe 229.

Sachsenwald 59.
Sadowa 136, 139, 204, 205.
SAINT-ARNAULT (Maréchal) 201.
Saint-Pétersbourg 129 et suiv.
Sardaigne 22.

Savini (Medoro) 15.
Savoie (Maison de) 73, 176, 249.
Schleinitz (M. de) 58.
Schœnhausen 100.
Schweninger (Dr) 53, 74-79, 82-83, 90, 91, 146, 148, 149.
— Son système 75, 220.
Sel (Monopole du) 225.
Sella (Quintino) 57.
Solms-Sonnenwalde (S. Exc. le Comte de) 143.
Sormani Moretti (le Comte) 246.
Souverains d'Italie 55.
Sicile 24, 40, 41, 169-173, 245.
Sirtori (Général) 172.
Stefani (Agence) 27.
Stephan, 230.
Suétone 44.
Suisses 194.

Tabac (usage du) 146, 199.
» (Monopole du) 224-225.
Table (la) 79 et suiv., 112 et suiv., 220.
Tableaux 91-92, 106.
Terzaghi (Général) 162, 166.
Thiers (Adolphe) 183, 184, 185, 203, 204.
Thouvenel 201.
Thun de Hohenstein (le Comte) 88.
Togukava (Marquise) 166-167.
Traité de commerce italo-français 17-18.
Traités internationaux 57.
Traités de Vienne 57-59, 157.
Traité de Paris (1856) 59.
» de Berlin 59.
Traitements 72
Türr (Général) 169, 174.
Tyras 66, 86, 231-232.

Usedom (le Comte d') 56.

VARNHAGEN (ENSE von) 142.
Varzin 60.
Vatican 157.
VERDY DU VERNOY (Général de) 40.
VICTOR-EMMANUEL II 56, 103, 110, 218.
VICTOR-EMMANUEL (Son Altesse Royale le Prince de Naples) 166, 247, 248, 249.
Vienne (Congrès de) 27.
Villes hanséatiques 68.
Vins 83, 196, 197.
» de Bordeaux 196, 209, 223-224.
» de coupage 84, 209.
» d'Espagne 209.
» de France 84.
Vins d'Italie 84.
» de Malaga 115.
» de la Moselle 75.
» de Portugal 209.
» du Rhin 115.
» de Syracuse 84-85, 194, 197.
VISCHER-SARRAZIN 177.
Voyage à Friedrichsruh 9.
— Premier voyage 9-60.
— Second voyage 161-246.

WALEWSKI (S. Exc. le Comte) 117.
WAGNER (RICHARD) 143.
WALLENSTEIN 244.
WALPOLE (ROBERT) 23.
WELLINGTON (le Duc de) 125.
WERNER (von) 96-97, 222.
WINSPEARE 165.
WYDENBRUCK (le Comte) 243.

ZOUBOF (le Général) 44.

FORZANI ET C.ie IMPRIMEURS DU SÉNAT - ROME

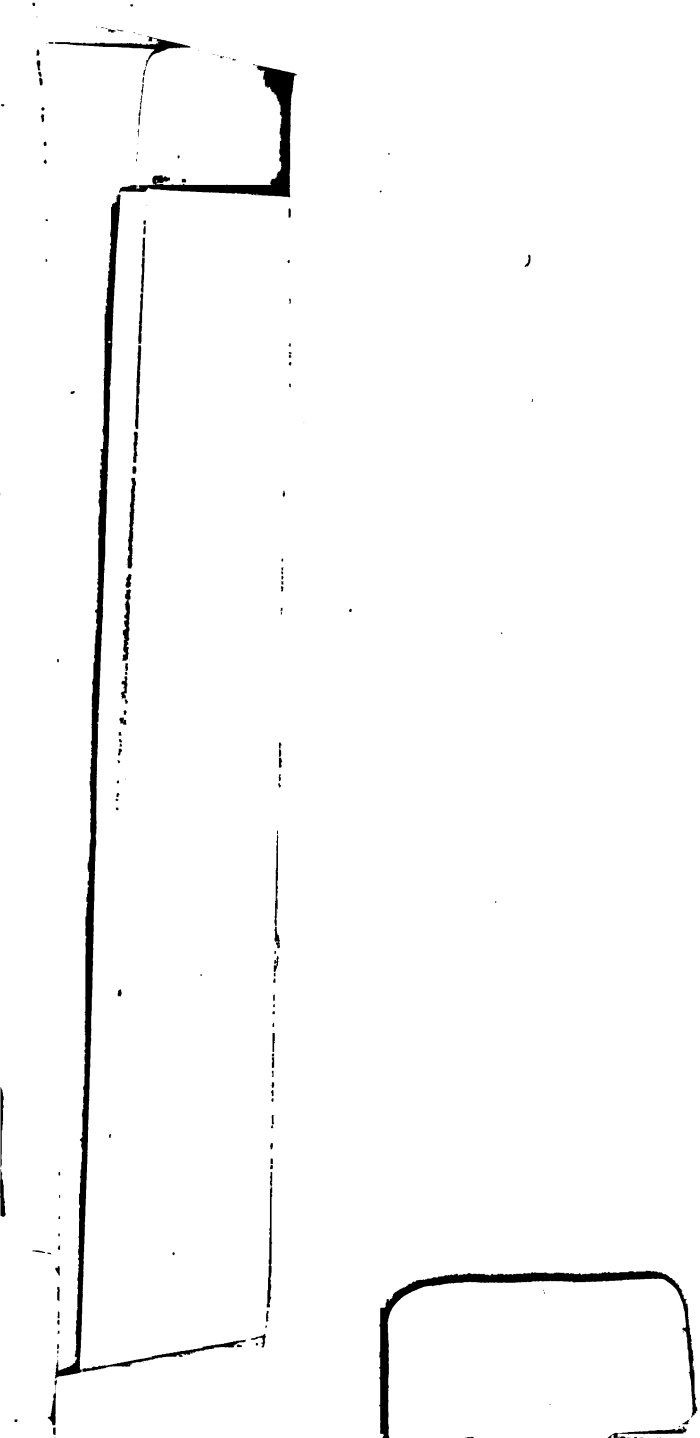
Vient de paraître:

JEAN BERTHELET

SI LE PAPE DOIT ÊTRE ITALIEN

ORIGINE ITALIENNE DES PAPES

CAUSES ET CONSÉQUENCES

Un volume in-12° de pag. 328. - Prix: **3** fr.

Prix: 3 fr. 50.